

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

2004

SUIVI DE

LES VIOLENCES SEXUELLES MISES EN RÉCIT :  
L'ÉCRITURE DE LA HONTE COMME LIEU DE RENCONTRE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

STÉPHANIE FORTIN

JUIN 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci Martine Delvaux pour les lectures, les retours et les annotations. Merci de m'avoir encouragée, chaque fois, à reprendre le texte depuis un autre angle et à explorer des recoins de cette histoire que je n'aurais jamais osé visiter.

Merci Sam et Nina pour les cafés, les longues discussions littérature et les chalets d'écriture.

Merci J. pour ta patience, ta présence et ton amour sans condition, aucune.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ.....	iv
2004.....	1
LES VIOLENCES SEXUELLES MISES EN RÉCIT : L'ÉCRITURE DE LA HONTE COMME LIEU DE RENCONTRE .....	48
LIRE.....	50
ÉCRIRE .....	65
BIBLIOGRAPHIE .....	86

## RÉSUMÉ

*2004* est une autofiction. Dans une lettre adressée à une ancienne amie, la narratrice revient sur l'année 2004, année qui marque la fin de leur amitié. Elle lui dévoile alors l'agression sexuelle dont elle a été victime à cette époque, et lui confie avoir été amoureuse d'elle. Au fil des pages, elle interroge le rôle que cet événement a joué dans leur séparation, et les conséquences que cette agression a eues – et continue d'avoir – dans sa vie. Le récit met de l'avant l'impact des violences masculines sur les relations entre femmes, puis les conséquences des fausses croyances au sujet des agressions sexuelles sur les victimes. Il révèle que l'expérience traumatique ne se limite pas aux actes subis. Après l'événement, le trauma se heurte aux discours sociaux qui dictent un certain type de récit, et à la nécessité, parfois, de se raconter la réalité autrement afin d'y survivre.

*Les violences sexuelles mises en récit : l'écriture de la honte comme lieu de rencontre* se divise en deux parties. Dans la première partie de cet essai, qui s'intitule « Lire », je discute de l'influence qu'a eue le roman *Triste Tigre* de Neige Sinno sur mon écriture et dans ma réflexion sur les violences sexuelles. À l'aide des écrits d'Annie Richard, j'envisage l'autofiction comme un appel à l'autre, une invitation à créer un lien. En m'appuyant sur la pensée de Chloé Delaume, je discute également de la notion de fiction. Dans la deuxième partie « Écrire », je réfléchis au discours qui se tient sur les violences sexuelles, puis à son influence sur la mise en récit de ces violences. J'explore d'abord le concept de honte à partir des écrits de Sandra Lee Bartky, de Silvan Tomkins et d'Eve Kosofsky Sedgwick. Appuyée par les propos de Sara Ahmed et de Kaye Mitchell, j'interroge le rôle que joue la culture et le discours social actuel dans son émergence et son maintien. J'aborde la question des « shaming narratives » (Mendible, 2016) et discute de l'importance de les contourner par l'écriture de la honte, notamment, pour que d'autres voix puissent s'élever et que d'autres messages sociaux puissent circuler. Je réfléchis avec bell hooks et Kharoll-Ann Souffrant sur la nécessité de créer des espaces de parole, puis à l'importance de la solidarité. Je suggère finalement que nous nous rassemblions autour de la honte et que nous utilisions son écriture afin de récupérer du pouvoir et de nous réapproprier un narratif.

Mots clés : Violences sexuelles, honte, écritures de soi, autofiction, féminisme, discours sociaux, espaces de parole, solidarité.

2004

Je t'écris aujourd'hui sans savoir qui tu es devenue. Quand je pense à toi, c'est l'adolescente que je vois, celle que j'ai connue il y a vingt ans. Je ne sais pas non plus si c'est l'adulte ou l'adolescente en moi qui écrit. Cette histoire est encapsulée dans le passé, comme figée dans le temps. J'y ai laissé une partie de moi. Depuis, je me sens fragmentée, incomplète, jamais tout à fait moi. C'est compliqué d'y retourner. Dès que j'ai commencé à t'écrire, c'est devenu difficile de sortir de chez moi. Quand je quitte, je reviens pour vérifier que la porte est bien verrouillée. J'insère et tourne la clé, je pousse, j'ouvre, je regarde, je referme, je verrouille encore. Tout pour m'assurer que les morceaux de moi que j'ai laissés à l'intérieur sont en sécurité. Je voudrais traîner avec moi tous mes cahiers. J'ai peur de laisser mes mots. J'ai peur qu'on vienne et qu'on me les prenne. J'ai peur qu'on me dépossède encore. En ramenant cette histoire, j'ai peur de me perdre comme je t'ai perdue.

Si je t'écris après tout ce temps, c'est parce que j'ai besoin qu'on existe ensemble une dernière fois, qu'on se retrouve, ici, dans l'écriture, dans ce lieu que je connais, un espace un peu protégé, un peu à distance de la réalité.

Quand je pense à nous, c'est la fin qui me revient, nos adieux physiquement douloureux, moi qui te tourne le dos sans te dire pourquoi. Quand j'y retourne en pensée, c'est comme si j'y étais, mes dents se serrent, ma mâchoire se raidit, je cesse de respirer. Je t'ai dit que c'était terminé et qu'on ne pouvait plus être amies sans te dire pourquoi. J'ai dit *on ne peut plus se voir* et je me suis arrêtée là, j'ai baissé les yeux et j'ai fixé le plancher pendant que tu me suppliais de changer d'idée. J'étais incapable de parler. J'aurais voulu pleurer jusqu'à m'effondrer d'épuisement, jusqu'à ne plus avoir assez de force pour sentir quoi que ce soit, jusqu'à ce que le mal lui-même s'endorme en moi. Je n'ai rien ajouté et je suis partie. C'est la dernière image qu'il me reste. Quelques semaines plus tard, tu changeais d'école, et on ne se reverrait jamais.

Je voudrais refaire la chronologie des événements de l'année 2004 pour t'expliquer, mais je n'y arrive pas. Je sais que cette année-là se confond avec d'autres années, plus lointaines. D'autres qui lui ressemblent. Puis, il y a les vides dans lesquels je tombe. Je ne sais plus depuis combien de temps je cherche une façon de ramasser cette histoire pour la ranger. Je voudrais regarder l'année 2004, l'écouter, la toucher, la séparer, puis la trier, d'heure en heure, de date en date, par événement. Apposer une étiquette sur chacun de ses morceaux, les étaler les uns à la suite

des autres, puis les observer, pouvoir te dire quel soir c'était, si c'était le printemps ou l'automne, un jour de semaine ou de fin de semaine, s'il y avait de la pluie ou du soleil, quels vêtements je portais, quelle réaction j'ai eue, si j'ai dit non, si la pièce était sombre ou éclairée, s'il y avait du bruit ou de la musique, si la télévision était éteinte ou allumée, comment ça a commencé, à quoi je pensais avant et juste après, combien de temps ça a duré, quand ça s'est terminé, à quelle heure je suis rentrée et par quel moyen, ce que j'ai fait une fois chez moi, si ma mère était réveillée, si elle m'a sermonnée, si j'ai pris une douche ou un bain, si je me suis laissé tomber dans mon lit tout habillée ou si j'ai pris le temps de me changer, ce que j'ai fait le lendemain, si je suis allée à l'école ou si je suis restée couchée. Mais le soir où c'est arrivé, il y a eu plusieurs enregistrements, des tonnes d'encodages. Images, émotions et sensations se sont introduites en même temps et c'est devenu impossible de les distinguer. Je nage dans cette confusion depuis des années. Le flou est tellement angoissant que je cherche à l'éviter. Et aujourd'hui, alors que je veux te l'écrire, c'est encore ce qui se produit. Mon corps se tord, se replie sur lui-même et je deviens ce nœud serré que j'essaie de délier. Recroquevillée sur le plancher du salon, je fixe mon cahier que j'ai poussé loin de moi. Il est là, ouvert. Je me sens menacée. Si j'étais en mesure de me déplier, j'allongerais mon bras vers lui, je rabattrais sa couverture, puis je le ferais disparaître sous le fauteuil. Parfois, je pense que je préférerais tout oublier plutôt que de connaître l'histoire à moitié. Parce que je m'y perds. Il y a trois trames sur lesquelles se rejoue l'histoire différemment. Trois façons possibles de revisiter chaque instant. Ces trois angles depuis lesquels je revis les événements me laissent avec l'impression de réinventer l'histoire constamment. C'est que les hommes de mon enfance se sont acharnés à me répéter que les femmes mentaient. Toutes, sans exception. Le mensonge m'a été présenté comme inhérent à ma condition de fille. Le mensonge arriverait en même temps que ma puberté, avec mes hanches et mes règles. J'étais prédisposée à exagérer, dramatiser, amplifier. Je serais menteuse, moi aussi, et je n'y pourrais rien. J'ai grandi avec la peur de fabriquer la réalité. J'ai appris à me craindre, à protéger les autres de mes perceptions qui, de toute façon, étaient touchées par cette défectuosité avec laquelle j'étais née. Vivre et voir le monde avec des yeux féminins, c'était de la malchance. C'était perdu d'avance. Alors, je cherche les images qui attesteraient des faits. Même s'il y a des choses que je sais vraies sans les voir, la conviction que le souvenir vient avec des formes et des couleurs est plus grande. Même si je sais mieux, une partie de moi continue d'imaginer le souvenir comme un enchaînement d'images en mouvement, comme la reproduction d'une succession de gestes projetée au fond de la tête comme un film sur un drap

blanc. Cette moitié de moi continue de percevoir la mémoire comme une pellicule qui se déroule et s'enroule, une bobine qu'on peut arrêter, reculer et avancer. Je m'accroche à l'idée que la mémoire est cette bande magnétique sur laquelle doivent figurer les événements pour être considérés crédibles et valides. Je peine à la laisser aller, on m'a trop souvent répété qu'il n'y avait qu'une seule vérité et qu'elle était certaine, que ce qui n'était pas assurément vrai était forcément faux. Et puis, j'ai vu que le doute discréditait les filles. J'ai compris qu'on n'avait pas le droit d'hésiter, d'oublier, de se tromper.

J'ai mis du temps avant de m'arrêter pour réfléchir à ce que j'avais envie de raconter de l'année 2004. On m'a demandé si notre histoire avait été importante, si c'était de ça dont j'avais envie de parler. J'ai ri nerveusement et j'ai répondu qu'il n'y avait pas eu d'histoire entre nous, qu'elle n'avait pas eu le temps d'exister. J'ai rejeté la proposition sans même y penser. Je n'ai pas eu le courage de me demander pourquoi j'avais eu besoin de rejeter si rapidement l'idée.

Je ne me souviens pas de notre première rencontre ni du moment où, de simples copines de classe, on est devenues amies. Je ne sais plus à quand remonte notre première discussion ni ce qu'on s'est raconté. Je ne sais plus si c'est arrivé en troisième ou quatrième secondaire, si c'était dans un cours d'art, un cours obligatoire, à la cafétéria ou dans une soirée, si on a dû faire équipe pour un travail, si c'est toi qui m'as interpellée entre deux cours ou si c'est moi qui ai fait les premiers pas. Je ne sais plus si on faisait partie du même groupe d'amies, si on a commencé à se parler parce qu'on s'est croisées au local de la radio étudiante un midi ou parce qu'on s'est retrouvées assises l'une à côté de l'autre à l'auditorium de l'école, un soir de spectacle de fin d'année. Mais je me souviens de la force d'attraction, de la tendance naturelle de mon corps à aller vers le tien. Je me souviens de cette réponse comme de quelque chose d'instinctif, un réflexe, un besoin. Je me souviens que je te cherchais partout, que j'étais incapable de m'empêcher de te regarder, que je me sentais apaisée quand je reconnaissais quelque chose qui t'appartenait : un de tes vêtements abandonnés dans mon casier, ton cahier de mathématiques oublié dans mon sac à dos, ton papier de gomme glissé dans ma poche, ton dernier disque gravé laissé dans ma chaîne stéréo. J'aimais l'odeur de ton shampoing et le son de ta voix, tes yeux sombres et ton look décoiffé, la manière un peu timide que tu avais de lever la main en classe et de commander une poutine à la cafétéria. Je me souviens des longues lettres qu'on mettait des heures à s'écrire. Des lettres qu'on lisait chacune de notre côté, toi dans un cours, moi dans un autre. Je me souviens que toutes ces

soixante-quinze minutes passées sans toi me paraissaient interminables, presque insoutenables. Il m'est arrivé de penser à nous deux et de me demander ce que tout ça signifiait. Mais ces questions me terrorisaient, alors je les chassais. Je refusais de le voir, mais en 2004, j'étais amoureuse de toi. Je t'aimais de cet amour intense et adolescent, cet amour évident, celui qui amène à désobéir, celui qui fait sortir la nuit par la fenêtre de sa chambre et revenir avant le réveil du matin, celui qui fait sécher les cours, qui rend le reste de la vie insignifiant et qui pousse à dire aux parents : *si tu m'empêches de la voir, je me tue*. En 2004, j'étais amoureuse de toi et toi, tu étais amoureuse de lui.

Je me demande encore s'il savait, s'il avait compris avant nous que j'avais des sentiments pour toi. S'il a fait ce qu'il a fait pour me montrer qu'il était le plus fort, pour nous éloigner l'une de l'autre, pour nous séparer. Je me demande si je me suis retrouvée dans une lutte avec lui sans le vouloir et sans le savoir. Je me demande si son obsession pour toi et son besoin de te contrôler l'ont poussé jusque-là. S'il s'est mis à paniquer, à délirer et à s'imaginer que c'était trop risqué que je reste près de toi. Je me demande si je suis devenue un danger à écarter, une menace à désamorcer, l'ennemie à neutraliser. Je ne sais pas s'il avait planifié la fin de cette soirée. Je ne sais pas s'il avait prévu faire ce qu'il a fait et impliquer son ami, je ne sais pas s'ils y avaient pensé ensemble, s'ils en avaient discuté, si c'était déjà arrivé ou s'ils ont profité de l'occasion. Je ne sais pas si c'était un concours de circonstances, si rien de tout ça ne serait arrivé si je ne m'étais pas présentée ce soir-là, ou si les mêmes événements auraient eu lieu plus tard, un autre jour, un autre soir. Je ne sais pas s'ils avaient un plan, je ne sais pas s'ils ont joué avec des éléments pour placer le contexte, s'ils se sont assurés de me faire boire pour me dégoûter et me ramollir, s'ils ont travaillé à me mettre en confiance toute la soirée pour que je ne voie rien venir, si, pour se retrouver seuls avec moi, ils ont demandé aux autres de partir, ou s'ils ont simplement saisi l'occasion lorsqu'elle s'est présentée. Je ne sais pas à quel moment ils ont décidé d'agir, je ne sais pas si c'était des jours avant ou lorsque j'ai passé la porte d'entrée ou plus tard ce soir-là, lorsqu'il s'est avancé vers moi, quand son ami l'a rejoint ou au tout dernier instant, celui juste avant qu'ils m'enlèvent mon pantalon. Ce que je sais, c'est ce que j'ai vu dans leurs yeux, et ce qu'il y avait dans ces quatre yeux qui me fixent encore, c'était de la fierté, celle de réussir, mais c'était aussi du dégoût et du désir. Ces deux opposés, ces contraires qui devraient se repousser au lieu de s'unir comme c'était le cas dans leurs pupilles. J'ai vu le dégoût faire naître le désir et, depuis, le désir me dégoûte. Ce soir-là, ils me

méprisaient. Ils avaient besoin de rétablir un certain ordre, de me remettre à ma place pour que j'y reste. Je l'ai senti dans leurs coups de bassin. Alors je ne sais pas, je ne sais pas s'il savait et s'il a voulu me punir, mais le lien s'est fait à l'intérieur de moi. Encore aujourd'hui, quand j'aime, mon corps se souvient de cette soirée. Quand j'aime, je pense à toi, puis je pense à eux. Quand j'aime, j'ai peur, j'ai honte et je me sens ridicule.

J'ai appris par B., des mois plus tard, que tu l'avais quitté. Je n'ai jamais su comment votre relation s'est terminée. Je n'ai pas cherché à savoir ce qui t'avait finalement convaincu de le laisser, j'avais trop peur d'apprendre qu'il t'avait raconté ce qui s'était passé. L'angoisse me réveillait la nuit, la même scène revenait en boucle : je vous voyais dans le salon, lui près de toi sur le sofa, celui sur lequel il m'a dit de m'étendre ce soir-là, en train de jeter le blâme sur moi, de t'expliquer avec assurance comment je l'avais charmé. J'entendais sa voix, je devinais les mots qu'il choisissait, j'imaginai sa main sur ta cuisse ou sur ta joue, l'insistance dans son regard. Dans mes cauchemars, tu le croyais et ça me paraissait normal. Moi aussi, j'ai longtemps cru cette version-là de l'histoire. J'ai passé des années à essayer de comprendre comment j'avais pu faire une chose pareille, persuadée que j'y arriverais seulement si je parvenais à tout récupérer des jours, des mois et des années qui bordaient cette soirée. Il fallait que je comprenne où je l'avais échappé. J'ai essayé d'identifier ce que je n'avais pas vu se préparer. J'ai disséqué mes conversations, fouillé mes gestes, mes regards, mes réactions pour retrouver ce que j'avais fait et que je n'aurais pas dû faire. J'ai cherché à mettre le doigt sur le jour exact où tout a basculé, l'heure où la transition s'est opérée, la minute où je suis devenue une mauvaise personne. J'ai passé des journées entières à me rejouer les semaines qui ont précédé cette soirée, à me demander comment j'en étais arrivée là, comment je m'étais retrouvée dans cette situation avec lui alors que c'était de toi que j'aurais voulu me rapprocher. Et pendant que j'examinais tous les racoins de ce que j'avais été, il me répétait qu'il ne fallait pas que tu saches, que tu ne me le pardonnerais jamais si tu apprenais ce qu'on avait fait. Ses paroles résonnaient dans ma tête. Les réécrire fait ressurgir le besoin de me justifier. Je redeviens petite et lui trop grand. Ses paroles réveillent en moi une peur viscérale. Je crains qu'on lui donne raison, que tu lises aujourd'hui les mots qu'il a utilisés comme je les ai reçus, moi-même, à ce moment-là. Je suis terrorisée à l'idée que tu comprennes ce que j'ai compris quand il les a prononcés : que j'avais participé. Alors, je me débats avec cette partie de moi qui voudrait décrire l'état dans lequel j'étais au moment des événements. Cette partie de moi que le souvenir arrive

encore à ébranler, à faire douter. Cette partie qui ressent le besoin de s'expliquer pour être innocentée, insister sur le fait que j'avais beaucoup bu, que j'étais inapte à consentir, te rappeler que ces deux garçons étaient des adultes, que j'avais quinze ans et eux, presque vingt-cinq, préciser qu'ils se sont lancés sur moi, que je n'ai pas eu le choix. C'est difficile de te raconter, de prouver que j'ai raison sans décrire leurs gestes et lister leurs actions, mais je ne souhaite pas fournir d'images. C'est courir le risque que tu les emmagasines et que ce soit elles qui te reviennent au moment de repenser à cette histoire. Je le sais parce que ça m'est arrivé à moi. Je ne peux plus penser à toi sans penser à eux, je ne peux plus t'imaginer sans les voir. J'ai peur qu'à la fin de cette lecture, tu te souviennes seulement de ces garçons et de ce qu'ils ont fait. J'ai peur qu'ils m'effacent, encore une fois. Je ne veux pas leur donner ce récit. Et à la fin, je préférerais que tu ne puisses pas te représenter cette soirée. Je voudrais que tu me croies sans tout savoir, comme moi, je survis sans tout comprendre.

En 2004, le code vestimentaire de l'école interdisait aux filles le port de la camisole à bretelles spaghetti sous prétexte que la partie de notre anatomie qui attachait nos bras à notre thorax excitait trop les garçons. C'est que nos camarades masculins, victimes de nos corps, n'arrivaient pas à se concentrer quand l'amorce d'une omoplate féminine se tenait là, passive et petite. Je ne sais pas comment l'adolescente que j'étais aurait pu comprendre autrement les événements de ce soir-là de 2004. Cette adolescente à qui on disait que le fait d'avoir deux épaules suffisait à la rendre coupable de quelque chose.

En 2004, on nous apprenait que le garçon était une petite bête incontrôlable. Incapable de réprimer ses envies, il subissait lui-même ses pulsions. On nous apprenait à suivre des règles, à nous priver pour empêcher le pire. On nous bombardait d'avertissements pour ensuite nous reprocher de ne pas avoir obéi, *on vous avait averti, vous le saviez, il fallait nous écouter*. On nous racontait que le monde était dangereux et que c'était à nous de nous tenir à l'abri.

En 2004, j'ai entendu que les adolescentes étaient écervelées. J'ai entendu qu'elles manquaient de jugement et qu'elles se laissaient trop facilement influencer. J'ai entendu que les filles étaient de petites choses superficielles aux conversations futiles, centrées sur leur corps et obsédées par leur besoin de plaire. J'ai entendu qu'elles ne pensaient qu'aux garçons et à les satisfaire. J'ai entendu que les filles étaient prêtes à tout pour être aimées.

En 2004, on nous disait *respectez-vous*, mais on ne disait pas aux garçons *respectez-les*. On nous disait de ne pas boire trop d'alcool ou on nous reprochait d'avoir été saoules. On nous avisait de ne jamais quitter notre verre des yeux ou on nous accusait d'avoir manqué de vigilance. On nous répétait de ne jamais monter en voiture avec un inconnu, de ne jamais faire confiance, de craindre, toujours, ou on soupirait en nous disant qu'on avait commis une erreur de jugement. Ou bien on aurait pu prévenir les gestes qui venaient d'être posés, ou bien c'est nous qui les avons causés.

En 2004, le concept de limites n'existait pas, on traitait plutôt d'agaces les filles qui refusaient d'aller jusqu'au bout. On abusait du mot « hypersexualisation ». On critiquait le système et on nous reprochait de céder à ses injonctions. C'était à nous de savoir, à nous de résister, à nous de ne pas succomber aux pressions. C'était à nous de voir, d'anticiper et de comprendre cette violence, violence qu'une majorité de la société continuait de nier. À nous de nous protéger de ce qu'une collectivité entière refusait de nommer. À nous de nous défendre contre l'antipathie de toute une communauté.

En 2004, on ne disait pas « agressions sexuelles », on disait « malentendus ». On appuyait sur le fait qu'il y avait deux versions à une histoire. Tout le monde cherchait à identifier à quel moment la pauvre fille avait mal interprété. Il fallait lui expliquer ce qui s'était réellement passé pour lui permettre de comprendre ce qui était vraiment arrivé. Au mieux, on lui renvoyait au visage qu'elle avait fait des choix regrettables. Au pire, on lui suggérait d'oublier cette mauvaise soirée.

Moi aussi, cette mauvaise soirée, j'ai essayé de l'oublier. J'ai tenté d'effacer les traces qu'elle avait laissées sur mon corps en me submergeant dans des baignoires remplies d'eau très chaude où j'ai frotté, savonné, rincé puis recommencé sans jamais me sentir propre, sans jamais parvenir à me débarrasser de ce qui s'était passé. J'ai répété l'exercice tous les soirs comme j'ai tenté d'écrire ce dégoût des dizaines de fois, sans jamais y arriver. L'image de ces bains me revient encore. Des bains dans lesquels j'ai trempé pendant des heures pour tenter de nettoyer la saleté qui saturait ma peau. C'est dans une de ces eaux que la nausée s'est intensifiée. Elle persiste depuis, le matin, le midi, le soir, la nuit.

Les semaines qui ont suivi ce soir-là, j'ai déambulé dans l'école avec la certitude d'avoir le mot « salope » écrit sur le front. Je fuyais les autres, je marchais la tête basse, je me réfugiais sous les cages d'escaliers ou dans des locaux inutilisés. Je paniquais quand un regard se posait sur moi, persuadée qu'on savait, certaine que, si on m'observait assez longtemps, on pourrait lire dans ma

tête, découvrir qui j'étais vraiment. Quand je t'ai dit *on ne peut plus se voir*, ce matin-là, j'étais convaincue que c'était la meilleure chose à faire, convaincue que j'étais dangereuse et que je devais te protéger de moi. Cette séparation, je ne l'ai pas choisie, elle s'est imposée quelques jours plus tard quand tu as plongé tes yeux dans les miens et que j'ai eu envie de tout te raconter de cette soirée, lui, son ami, leurs mains, mes doutes, ma confusion. On s'est regardées longtemps, silencieuses, j'espérais que tu devines. Quand tu as détourné la tête, j'ai su que c'était fini, qu'il fallait que je parte : la honte et la culpabilité étaient trop violentes. C'est que je vivais avec la certitude d'avoir commis un geste terrible, de t'avoir trahi en couchant avec eux, avec lui, même si je ne l'avais pas voulu. Je savais que je ne l'avais pas voulu.

Je me revois pendant la pause du midi dans l'agora de la polyvalente. Je goûte la tiédeur de mon repas surgelé. J'entends le bruit sourd des voix adolescentes qui m'entourent. Je me sens étrangère. L'angoisse creuse mon ventre. Cette fille, seule dans le grand chandail en molleton, c'est moi et ce n'est pas moi. Je suis assise, et je me vois assise. Cette scène, je la regarde depuis deux endroits à la fois, comme je t'écris depuis ici et là-bas.

Ce que j'ai souhaité que tu devines dans mon regard, j'ai souhaité qu'on le découvre toute ma vie après. J'ai espéré qu'on voie plus clair que moi, qu'on réalise à quel point j'étais perdue, puis qu'on réfléchisse avec moi, *s'est-il passé ça ? Ou peut-être qu'il s'est passé ça, non ? Dis-moi, parle-moi... raconte-moi ce qui ne va pas*. J'aurais voulu que l'infirmière que j'ai rencontrée le surlendemain comprenne ce qui s'était passé en m'apercevant dans le cadre de porte de l'infirmierie. J'aurais eu besoin qu'elle s'intéresse et qu'elle cherche à savoir ce qui était arrivé trente-six heures plus tôt pour que j'atterrisse ainsi dans son bureau, tremblotante et épuisée. Qu'elle soit préoccupée qu'une fille de quinze ans lui demande la pilule du lendemain en fixant ses souliers. J'aurais aussi voulu que la médecin que j'ai consultée quelques jours plus tard me rassure. Que la bienveillance avec laquelle elle m'a saluée ne disparaisse pas dès le moment où je lui ai confié avoir besoin d'un dépistage. J'aurais préféré ne pas sentir son agacement se glisser sous ma peau en même temps qu'elle poussait le spéculum froid entre mes jambes. Si j'avais pu, j'aurais dit à cette femme que je me retrouvais là parce qu'on m'avait agressée. Que j'étais venue déposer mes talons dans ses étriers parce que j'étais terrorisée à l'idée d'avoir été infectée par ces garçons. Mais je pensais que je n'avais pas le droit. Les mots « viol » et « agression » ne s'appliquaient à rien de ce que j'avais vécu, pas selon la définition que j'en avais, ce qui ne les empêchait pas de

me hanter. La certitude qu'on avait transgressé mes limites me réveillait la nuit. Je repassais ma vie sans rien trouver pour l'expliquer. Je regardais en rafale les cinq saisons de la série *Fortier*. J'étais obsédée par les films et les séries qui racontaient des histoires de viol. Le cœur battant, j'attendais qu'on aborde le sujet. J'enfilais les épisodes, impatiente d'en arriver au moment où l'agression serait dévoilée. Quand ça y était, ça avait l'effet d'une décharge d'endorphine. J'en voulais toujours plus, alors je visionnais et je visionnais encore, sans limites, prête à tout pour retrouver cet état de sédation. J'ai revu cent fois l'épisode dans lequel Anne, personnage principal et psychologue au sein de l'équipe d'enquête, s'effondre et fond en larmes sur une scène de crime, devant le cadavre dénudé d'une jeune fille. Puis celui où elle révèle avoir été violée. Un étranger, un agresseur sadique, un hangar, un couteau, les mains liées dans le dos, une taie d'oreiller sur la tête, des petites culottes déchirées, une coupure sur la hanche, une cicatrice, une marque permanente, visible, une agression évidente. Je visionnais la série, je regardais Anne et j'étais persuadée que l'ensemble de ces éléments était nécessaire pour avoir le droit d'envisager que c'était arrivé. Que, sinon, c'était exagéré de le penser. J'ai examiné mon corps souvent, scruté chacune de mes articulations, chaque millimètre de mes cuisses, puis de mes mollets, je me suis tordu dans tous les sens pour parcourir le revers de tous mes membres, j'ai maintes fois placé un miroir devant moi, puis un autre derrière et j'ai inspecté mon dos, ma nuque, mais rien, nulle part, pas de trace apparente, rien qui aurait été laissé là par quelqu'un d'autre, pas de preuve pour confirmer. J'ai essayé de comprendre d'où me venait cette impression si puissante de partager une partie de son récit. J'ai cherché dans les événements de ma vie, j'ai revisité tous les moments suspects, j'ai fait le tri, mais rien. Rien pour expliquer, rien de semblable, de comparable ou de suffisamment important. Je me sentais ridicule. Quand je m'agitais, j'avais besoin de retourner vers Anne et son histoire pour me calmer. Je m'endormais sur la musique du générique. Je connaissais les épisodes par cœur. Je vivais avec les personnages, j'habitais leur monde. Un monde de crimes qui me sécurisait. Un monde dans lequel on parlait des choses terribles qui arrivaient. Un monde où on intervenait pour stopper les agresseurs, les voleurs, les tueurs. Cette fiction me paraissait plus réelle que le monde dans lequel je vivais. Dans le mien, rien ni personne n'était arrêté. Ou bien on ne reconnaissait pas les violences, ou bien on les ignorait lorsqu'on les voyait se produire devant soi.

Aujourd'hui, les traces qu'ils ont laissées sont claires, invisibles à l'œil, mais évidentes : l'odeur de leur parfum déclenche chez moi une crise de panique lorsque je la reconnais à l'épicerie, ma peau se souvient des touchers et un effleurement me donne l'impression d'une agression, mes

viscères ont absorbé le mépris avec lequel ils m'ont regardée et j'ai constamment la nausée, mon système digestif est saturé, ma bouche se souvient de la texture de leur sperme et ma langue goûte encore leur amertume, ce qui m'empêche trop souvent de manger. Des marques de cette soirée-là, mon corps et mon histoire en sont remplis. Et si je t'écris, c'est pour te parler de toutes ces choses que cette soirée me force aujourd'hui à assumer, pour te raconter les gestes qu'elle m'a amenée à poser et les pensées honteuses qu'elle a générées. C'est la seule façon de me réapproprier cette histoire. Il faut que je t'écrive les doutes, les ambiguïtés, les incohérences et les contradictions pour récupérer un peu de pouvoir. Puis, j'ai besoin que tu saches, je suis épuisée de me cacher. C'est difficile, mais nécessaire, je dois te raconter ce que j'ai fait et ce que j'ai dit. Je dois t'avouer que j'ai joué avec la réalité, que j'ai inventé.

Des mois après ce soir-là et la fin de nous deux, j'ai imaginé un garçon. J'ai dit que j'avais eu un amoureux et qu'il m'avait agressée. Ça y est, c'est admis, c'est écrit. Je ne peux plus revenir en arrière, alors aussi bien te l'expliquer. Tu pourrais penser qu'il s'agit d'un mensonge, mais cet acte absurde que j'ai commis est trop complexe pour être capturé et emprisonné entre les frontières rigides du verbe « mentir ».

Je me souviens très peu de la première fois où j'ai prononcé son nom. J'étais au parc avec une amie. C'était peut-être B., mais je ne pourrais pas le jurer. Je ne sais plus de quoi on parlait, mais je me souviens très clairement de la douleur. Un mal viscéral. Une sensation très vive de manque. Une soif de quelque chose sans savoir quoi. Je me souviens avoir cherché sans arrêt à me rassasier, mais n'avoir jamais rien trouvé pour me calmer. Je me souviens du sentiment d'urgence, de la sensation d'être dévorée par une chose impossible à nommer.

Je ne me souviens pas des détails de l'histoire que j'ai racontée à l'amie cet après-midi-là dans le parc. Mais je sais que cet amoureux imaginaire est apparu dans ma tête alors que j'étais assise avec elle sur ce banc et qu'après, il ne m'a plus jamais quittée. C'était le besoin de rattacher la sensation d'avoir été forcée à quelque chose de plus concret qui l'a amené. Si je ne me souviens pas de tout ce que j'ai dit au parc ce jour-là, c'est parce que je n'ai pas décidé ce que j'allais raconter. Ce n'est pas quelque chose que j'avais planifié. Je n'avais pas appris un texte. Je ne m'étais pas exercée dans la pénombre de ma chambre, attendant patiemment le bon moment pour livrer une performance. Je me souviens avoir dit que j'avais un amoureux et qu'il s'appelait Guillaume, que je ne voulais pas faire l'amour avec lui, qu'il avait été insistant, que j'avais dit non et qu'il m'avait forcée. Cette construction s'est élaborée sans que je n'y participe vraiment. Cette idée ne m'avait

jamais traversé l'esprit et voilà que je déballais un récit qui se façonnait au fur et à mesure, non pas à partir des réactions de l'amie qui m'écoutait, mais du sentiment de satisfaction qu'il me procurait. Le mal s'atténuait au fil des mots qui se suivaient. Tout se jouait devant moi. J'étais dominée par quelque chose de bien plus grand. Tu penses peut-être que j'ai menti. Mais la vérité, c'est qu'à ce moment-là s'est présentée la nécessité de fabriquer pour qu'une partie de ma vérité puisse s'exprimer. Quand je sombrais dans l'angoisse, c'est à ce faux garçon que je pensais et à ce que j'imaginai qu'il m'avait fait. Cette réalité alternative est devenue un refuge, un endroit où aller pour apaiser ma certitude d'avoir été abusée, un espace où retourner pour donner un sens aux tremblements de mon corps, à mes nausées, à mon envie de me blesser. À l'intérieur de ce lieu, la douleur avait le droit d'exister et j'étais justifiée d'avoir peur. Il permettait de matérialiser une vérité trop incompréhensible pour être prise de front, trop immense pour être regardée. Quand j'en ressortais, consciente de mon délire, je n'avais plus besoin de chercher, j'avais suffisamment de raisons pour expliquer le sentiment de culpabilité qui m'empêchait de respirer toute la journée.

Les jours qui ont suivi l'apparition de Guillaume, je me suis accusée d'être hypocrite, troublée, déséquilibrée, aliénée. Lorsqu'il refaisait surface dans mes pensées, mon sentiment de culpabilité réapparaissait avec lui, un sentiment qui s'exprimait par une douleur intense, un point brûlant au creux de mon estomac. J'ai toujours associé cette culpabilité au fait de l'avoir inventé. Aujourd'hui, j'ai plutôt l'impression qu'il s'agissait de l'inverse, que c'était mon sentiment de culpabilité qui le faisait émerger. Mais en 2004, l'idée d'être mythomane me semblait bien plus logique. Cette explication était la plus plausible et la seule disponible. Cette histoire de la femme désaxée, on me l'avait récitée pour m'endormir. Dans mes poussées d'angoisse, me répéter que j'étais menteuse était rassurant comme un conte et doux comme une chanson. J'y ai cru et je m'y suis accrochée. C'était facile, on m'y avait préparée.

Pourtant, je n'ai jamais parlé de Guillaume en pensant aux événements de ce soir-là. Je n'ai pas forgé une nouvelle version des faits pour en camoufler une autre. Je n'ai jamais tenté de dissimuler quoi que ce soit ou de changer la réalité pour m'avantager. Cette soirée, je ne me la remémorais jamais. Il n'y avait aucune réflexion possible à son sujet. Quand des souvenirs apparaissaient, la honte que je ressentais m'empêchait de les regarder. Y penser suffisait à m'humilier. On me lancerait des pierres si on savait. J'allais mourir si j'en parlais, et puis pour en dire quoi ? Ce que j'avais fait ne se racontait pas. Je chassais les images, je réprimais mes pensées. Je voulais oublier. À aucun moment de l'année 2004, les événements qui m'ont amenée à consulter

l'infirmière et la médecin ne me sont apparus comme une cause possible de l'état dans lequel j'étais. À quinze, à dix-sept et même à vingt ans, je ne faisais pas de lien entre l'invention de Guillaume et ce qui était arrivé.

J'ai beaucoup interrogé la forme qu'il avait prise, pourquoi un amoureux et pas un ami ou un étranger, un inconnu, un visage impossible à reconnaître, une apparition soudaine, puis une disparition, tout ça m'aurait donné beaucoup plus de liberté et de latitude pour inventer. Guillaume, c'était l'histoire détournée de cette soirée. Le même récit, mais masqué. Les événements costumés. La version de l'amoureux me paraissait plus plausible, moins grave, plus acceptable. En disant que l'agresseur m'avait aimée, j'avais moins honte, je me sentais moins sale. J'ai eu besoin de croire, moi aussi, que l'histoire avait été douce avant d'être si rude. En inventant Guillaume, j'ai peut-être voulu détourner l'attention des autres et la mienne, orienter nos regards, choisir ce qu'on allait voir et ce que j'allais regarder parce que la honte d'inventer était plus accessible, plus facile à vivre et à supporter que la honte de ce qui était arrivé. J'ai peut-être pensé qu'il me servirait d'alibi, qu'avec Guillaume pour amoureux, je détenais une preuve irréfutable de mon hétérosexualité. C'était peut-être une façon de confirmer aux autres que j'étais attirée par les garçons, d'éviter qu'on me soupçonne, qu'on se mette à douter.

Il y avait de toi aussi dans cette version. Mon cerveau a tout réuni dans une même entité : toi que j'aimais avant, et lui qui me blessait après. L'attachement, puis la violence, l'amour et la haine qui se suivent, qui s'enchaînent. Guillaume était l'incarnation de cette impression de continuité, une façon de mettre en avant-plan ce qui s'était joué pour moi derrière tout ça : la culpabilité de t'avoir aimée.

Puis imaginer cette histoire n'a plus suffi, le fait de l'avoir racontée à cette première amie non plus. Je m'étais habituée à la dose d'apaisement que la fabulation m'apportait, il m'en fallait plus, que Guillaume existe à l'extérieur de moi plus fort et pour vrai. Le sentiment d'urgence est revenu. J'ai combattu l'envie de raconter cette histoire jusqu'à ce que je succombe et que je parle de Guillaume à d'autres, que je perde le contrôle.

Je faisais semblant qu'il m'envoyait des messages sur ma pagette. Je simulais des conversations téléphoniques avec lui devant des amies. C'était pour attester de sa véracité, démontrer qu'il était bel et bien là, avec nous, parmi les vivants. J'avais peur de me faire prendre, d'être démasquée. Je n'avais rien à faire voir, lire ou entendre si on remettait ma parole en question.

J'étais tétanisée à l'idée qu'on pourrait me demander de prouver qu'il existait. C'est cette peur, c'est elle qui m'a poussée à aller plus loin, à lui créer une adresse courriel, puis à me faire parvenir des messages en son nom. Je suis devenue Guillaume. Je me suis mise à incarner toute cette haine qui m'habitait, puis à la retourner contre moi. Je suis devenue l'ennemi, j'ai revêtu le costume d'agresseur le temps de mettre en scène le dialogue, d'ancrer dans la réalité le sentiment d'être harcelée, poursuivie, attaquée et pourchassée. Si je l'ai fait, c'est parce que j'étouffais. Il fallait que cette histoire prenne forme, que je voie les scènes se jouer devant moi pour recommencer à respirer.

Guillaume était faux, mais les mots qui se retrouvaient dans ces messages, j'y croyais. Pour moi, ils étaient vrais. Certains jours, j'arrivais à oublier qu'ils venaient de moi et d'autres, j'étais frappée d'un coup de réalité et je m'effondrais. J'avais honte, je regrettais. Je ne comprenais rien de ce qui m'arrivait. J'avais peur de moi, d'où j'étais capable d'aller pour répondre à ce besoin de le faire exister.

Je me souviens d'une enseignante aux cheveux blonds et à la voix douce. Comme à la fin de chaque classe, je remettais mes crayons dans mon coffre et rangeait mes cahiers dans mon cartable. Cette fin de journée-là, je prenais mon temps, j'attendais que les élèves partent, je voulais me retrouver seule avec elle. Je voulais surtout qu'elle me remarque, qu'elle me demande ce qui n'allait pas. Je voulais qu'elle me voie et qu'elle vienne vers moi. Je voulais qu'elle me questionne et qu'elle devine ce que je vivais. Je ne sais pas pourquoi elle et pas une autre. Mais je la regardais depuis le fond du local et c'est à elle que je voulais dire la culpabilité qui me gardait réveillée la nuit. À elle que je voulais raconter la honte qui m'empêchait de manger. J'aurais voulu qu'on me donne le droit d'aller me blottir dans ses bras et qu'on me permette d'y rester jusqu'à ce que mon cœur retrouve ses battements réguliers. J'ai rassemblé mon courage et je me suis dirigée vers l'avant. En traçant mon chemin entre les pupitres, je me répétais que je pouvais y arriver sans raconter cette histoire avec Guillaume. Mais lorsque je me suis retrouvée devant elle, voilà qu'il est apparu sans avertissement, j'ai été incapable de le retenir. J'étais prisonnière d'une spirale, piégée par mon besoin. Sans Guillaume, c'était impossible de parler de ce qui m'était arrivé.

Cette enseignante a parlé à la travailleuse sociale de l'école. Je n'ai pas été surprise de la voir apparaître dans l'embrasement de la porte de classe et prononcer mon nom. Peut-être que c'est ce que je souhaitais, au fond, qu'on vienne me chercher et qu'on me pousse à parler. Je me souviens de ma nervosité et de la boule dans ma gorge qui m'empêchait d'avaler. Je ne sais plus combien

de fois elle m'a rencontrée ni les questions qu'elle m'a posées. Je me souviens avoir verbalisé que j'avais eu peur d'être enceinte. Je me souviens de la panique que cet aveu a provoquée, de la terreur que j'ai vue naître dans ses yeux, puis de mon empressement à lui dire que j'avais tout inventé, même si ce n'était pas le cas, même si les risques d'une grossesse avaient été réels, même si ma crainte avait été justifiée. Si je lui ai parlé de ma peur d'être enceinte, c'est parce qu'il m'arrivait encore de sentir quelque chose dans mon ventre. Je ne l'étais pas, je le savais, j'avais fait ce qu'il fallait. J'avais ingéré la pilule que l'infirmière m'avait donnée et j'avais eu mes règles. Mais mon corps continuait de se sentir habité. J'aurais voulu expulser ce qu'on avait laissé à l'intérieur de moi, accoucher de ce qui avait été semé et qui grandissait depuis tout ce temps-là. J'aurais voulu qu'on me l'enlève, qu'on me l'aspire, avorter des événements, gratter les parois de mon utérus pour nettoyer leurs salissures, me cureter de ce qui s'était passé.

L'intervenante m'a fait la morale, dit combien je lui avais fait perdre son temps et expliqué que l'énergie qu'elle avait dépensée pour moi était perdue, volée à des jeunes qui avaient de vrais problèmes. Je me souviens que la honte a mordu mon cœur. Je me suis levée, j'ai quitté son bureau sans rien dire, puis je me suis enfuie de l'école. Le lendemain, le message s'était rendu jusqu'à l'enseignante aux cheveux blonds et à la voix douce qui m'a culpabilisée de l'avoir inquiétée. Elle ne m'a plus adressé la parole du reste de l'année. Après, j'ai détesté les adultes. Après, je ne leur ai plus jamais parlé.

L'intervenante et l'enseignante ne m'ont jamais demandé pourquoi j'avais inventé cette histoire. La honte d'avoir créé Guillaume était tellement immense que j'étais soulagée qu'on me laisse tranquille : je voulais qu'on oublie ce que j'avais dit. Aujourd'hui, je me demande comment on a pu laisser cette petite toute seule et la repousser. Toutes ces femmes que j'ai croisées, j'aurais eu besoin d'elles. J'aurais eu besoin qu'elles reconnaissent la blessure, qu'elles voient la peur. J'aurais eu besoin qu'elles comprennent qu'on avait pris mon corps, qu'on l'avait occupé. J'aurais eu besoin qu'elles récupèrent ce qui restait de moi, que l'une d'elles s'approche de moi, une seule, n'importe laquelle, et touche ma main, cherche mon regard, coince une mèche de cheveux derrière mon oreille, redresse mon menton pour mieux lire mon visage, caresse ma joue et me dise, *je suis là maintenant, c'est fini*. J'ai cru que je n'étais pas digne d'elles. J'ai cru qu'elles me rejetaient parce que je n'avais pas été à la hauteur, que je les avais laissées tomber, pire encore que je les

avais déshonorées : en laissant ces hommes me souiller, c'est toutes les femmes que j'avais salies. C'est moi qu'on avait traînée dans la boue, mais je les avais toutes éclaboussées, et toi la première.

Mais peut-être qu'elles n'avaient pas les mots pour le dire et le comprendre, elles non plus, ou qu'elles n'en pouvaient plus de voir se rejouer sans cesse la même histoire, cette histoire qui était peut-être aussi la leur, celle de leur mère, de leur cousine, de leur fille ou de leur sœur, et que le reflet était trop souffrant. Je comprendrais qu'elles se soient senties impuissantes, qu'elles aient eu besoin de fermer les yeux et de se faire croire que cette époque où les hommes abusaient des femmes était révolue, de se convaincre que si c'était arrivé, c'était parce que je l'avais voulu ou que je l'avais cherché. Peut-être que ça les apaisait de penser que j'aurais pu y changer quelque chose et que ça les rassurait de s'imaginer que j'avais eu du contrôle. Peut-être que c'était plus facile pour elles d'être en colère contre moi que d'en vouloir aux hommes qui posaient ces gestes, ou peut-être qu'on leur avait simplement fait croire, à elles aussi, que les garçons ne forçaient pas les filles, que c'était elles qui le demandaient, que les hommes ne cherchaient jamais à contrôler les femmes, que c'était toujours elles qui choisissaient de rester.

Avant de t'écrire, j'ai rédigé des dizaines de versions de cette histoire. Des versions plus longues et plus courtes, certaines écrites en fragments, d'autre séparées en chapitres, toujours des versions un peu fausses, pas complètement vraies. La fiction s'est souvent présentée comme une solution. Les histoires inventées me paraissent toujours plus réalistes que la réalité elle-même. Au moment d'inventer Guillaume, je ne sentais rien de plus vrai que lui. Je ne savais pas qu'une autre vérité se cachait quelque part dans cette soirée. Celle-là, je ne la connaissais pas, je la cherchais et c'est en tordant la réalité que je l'ai trouvée.

Si j'écris, c'est pour permettre à l'espace entre le vrai et le faux d'exister. Cet entre-deux, je l'habite comme un lieu.

Adolescente, j'ai mêlé ma vie à celle des personnages de films et de série que j'écoutais. Ça m'aidait à combler les trous. Le souvenir du moment où Jennifer Lindley annonce à Dawson qu'elle n'est plus vierge est gravé dans ma mémoire comme si c'était moi qui l'avais vécu. J'ai reconnu quelque chose dans ses yeux. La honte, peut-être. Je me souviens d'avoir vécu la colère avec elle, son angoisse et sa peur de le perdre par sa faute, son sentiment de culpabilité, celui qui la poussait à revenir vers lui, pour s'expliquer, s'excuser de son passé. Quand je visionnais l'épisode dans lequel elle lui raconte qu'elle n'avait que douze ans, que c'était sa première relation,

que l'homme était plus vieux, beaucoup plus vieux, qu'il l'avait fait boire, qu'elle ne se souvient plus de tout, mais que s'en est suivi un avortement et puis des semaines après, de l'alcool, trop d'alcool et des garçons, beaucoup de garçons, j'étais rongé par les remords. Je l'ai regardé chaque fois avec la certitude qu'elle faisait ce qu'il fallait, qu'elle avait la bonne attitude en campant avec assurance qu'elle n'était plus cette fille-là, qu'elle ne l'avait jamais été, d'ailleurs, et que cette soirée avec cet homme adulte n'avait été qu'une erreur de parcours, une suite de mauvaises décisions, un besoin d'attention. À chacun des visionnements, et quand j'y repensais après, dans l'autobus ou entre un cours de mathématiques et d'éducation physique, je comprenais qu'elle s'époumone à essayer de le convaincre. Il n'y avait rien qui clochait, tout me semblait juste et accordé. Même que je la trouvais courageuse. Elle osait assumer, tout révéler. Moi, j'évitais les autres pour ne pas avoir à m'expliquer. Je m'isolais de peur qu'on me pose des questions et qu'on me demande de raconter. Je n'aurais pas su quoi faire des faits que je connaissais. Je n'aurais pas pu dire pourquoi ni comment les choses étaient arrivées, j'aurais été forcée d'inventer pour m'en sortir. Je savais ce que ces événements disaient sur moi et je n'étais pas prête à l'endosser. Cette idée d'innocence et de pureté collait avec ce que je connaissais de la réalité. J'avais compris, de ce que j'avais vu, expérimenté et entendu, que les filles étaient responsables de préserver cette innocence et qu'une fois perdue, il était normal qu'on ne les respecte plus. Je comprenais que les filles étaient toujours fautives, coupables de s'être laissé prendre, peu importe où, comment et par qui. Je comprenais qu'on se balançait du contexte, que ça ne changeait rien au fait que, lorsqu'une fille avait été touchée, elle était entachée et qu'une fois cette ligne traversée, c'était trop tard, impossible de revenir en arrière. Coincée dans ce récit, j'ai commencé à me sentir coupable de mon envie de coucher avec des garçons. Je me dégoûtais d'en vouloir plusieurs et de me ficher de qui. Je me répugnais de les considérer tous, tous ceux que je croisais, qui me parlaient ou qui me regardaient. En sortant de l'école, il m'arrivait de prendre le chemin de ta maison, par inadvertance ou par habitude, je ne sais plus, mais mon corps était attiré par là. C'était une fois devant chez toi que je réalisais que je l'avais fait. Mon cœur se serrait. Je repartais, honteuse. J'aurais voulu trouver le courage de cogner, d'entrer, puis de te rejoindre dans ta chambre. De te dire que j'avais envie que le caissier du dépanneur me touche, le voisin aussi, tien, comme le chauffeur d'autobus et l'inconnu, là, dans la rue, qui promenait son chien. J'aurais voulu que tu me demandes ce qui m'arrivait, pourquoi j'avais cette envie-là, d'où ça venait tout ça.

Je me détestais de ressentir le besoin que d'autres mains se promènent sur mon corps pour remplacer la sensation toujours si vive de ses mains à lui et de celles de son ami sur ma peau. Je voulais qu'on me touche pour que ces deux-là ne soient plus les seuls ni les derniers. Je voulais camoufler leur passage, que leurs gestes se diluent dans ceux de nouveaux garçons. Je voulais les perdre dans une masse, que d'autres repassent sur leurs traces et que, peut-être, ils les effacent. Et comme Jen Lindley, je savais que j'avais perdu cette fraîcheur et cette naïveté qui me rendaient attirante. Comme elle, je savais qu'on ne voudrait plus de moi, du moins, pas sans excuses ou justifications. Comme Jen, je savais que j'étais à blâmer et que, tôt ou tard, j'aurais à prouver que j'avais changé, que je n'étais plus cette fille-là.

Toi et moi, on s'est embrassées cette année-là. C'est lui qui l'a demandé, il nous a mises au défi, *pas games de vous frencher*. C'était des mois avant cette soirée. Je me demande si ce que j'essayais de cacher est devenu évident quand on s'est avancées l'une vers l'autre et que nos lèvres se sont touchées, si c'est à ce moment précis qu'il a vu. Je me demande si je me suis approchée de toi trop rapidement, si j'ai déposé ma main sur ta hanche et collé mon bassin au tien comme l'aurait fait une amoureuse, si mon corps a parlé pour moi, ou si lui le savait avant, si c'était sa façon de prendre le contrôle, de tirer avantage de la situation, de commencer à en profiter. Il a définitivement bénéficié du moment pendant lequel on s'embrassait. Les yeux rivés sur nous, il s'est infiltré dans ce baiser, puis tout s'est mélangé, lui, toi, moi, et je suis restée avec l'impression de t'avoir utilisée. J'ai encore honte de ce mélange de plaisir et de soulagement que j'ai ressenti quand tu as déposé ta bouche sur la mienne et, juste après, quand tu as murmuré dans mon oreille *j'ai envie de recommencer*.

Je me suis demandé si, en acceptant de t'embrasser, je n'avais pas provoqué ce qui a suivi. Il a demandé et j'ai accepté. J'ai d'abord hésité, mais après j'ai acquiescé. Il a insisté et je me suis exécutée, je me suis levée, je me suis avancée vers toi et je t'ai embrassée. Sa présence me gênait, mais je l'ai fait. J'avais un mauvais pressentiment et je ne l'ai pas écouté. J'ai préféré saisir cette « opportunité » de me rapprocher de toi. Et en choisissant de le faire, je lui ai donné du pouvoir. Devant lui, j'ai transgressé mes limites. Je lui ai montré que j'étais en mesure de me soumettre, de plier sous la pression de son regard et sous le poids de sa présence. Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce qui se serait passé si je m'étais opposé jusqu'au bout. L'histoire se serait peut-être arrêtée là, avec un « non » franc, ferme et bien campé. Peut-être qu'un refus assumé et une

assurance inébranlable l'auraient refroidi ou peut-être que cet aplomb n'aurait fait qu'alimenter sa colère, nourrir son besoin de me dominer. Je ne sais pas ce qu'aurait été ma vie si je ne t'avais pas embrassée, mais je sais que ce baiser lui a donné du pouvoir, je le sais parce que je l'ai vu dans ses yeux, je l'ai senti. Je l'ai entendu dans sa voix lorsqu'il a dit *wow, les filles*, j'ai vu l'étincelle dans son regard, j'ai compris qu'il avait pris ce baiser, qu'on lui avait donné sans le savoir, qu'il se l'était approprié, comme si tu lui appartenais et que je commençais à lui appartenir aussi.

Ils ont essayé de récidiver. Quelques jours après, ils ont voulu recommencer. Ils sont venus sonner chez moi, lui et son ami. C'est ma mère qui a ouvert. Je ne les ai pas laissés entrer, je les ai rejoints dehors. Ils m'ont demandé de les suivre. Ils ont insisté longtemps. Lui, surtout. Ils refusaient de partir sans moi. Je n'aime pas revenir sur cette partie de l'histoire. J'ai pris l'habitude de l'évincer, de me limiter à ce qui s'est passé le premier soir. C'est plus facile de raconter quand je les emprisonne, tous les deux, dans le salon de cette maison de banlieue. C'est moins menaçant quand je les imagine toujours là-bas, quand je me fais croire qu'ils ne l'ont jamais quitté. Cette journée-là, ils étaient pourtant bel et bien devant moi, à l'extérieur de ce salon, debout sur mon perron. La peur qui m'habitait était plus intense encore que celle que j'avais ressentie pendant l'agression. Parce que cette fois-là, je savais ce que ça impliquait de me retrouver seule avec eux, je savais ce que je risquais, je comprenais ce qui m'attendait.

Après le sermon de l'intervenante en 2004, je n'ai plus parlé de Guillaume. Il est resté endormi, latent, jusqu'au cégep, deux ans plus tard, jusqu'à ce que l'enseignante de psychologie nous donne un cours sur le stress post-traumatique. Je ne pensais plus à cette année-là, j'avais tout fait pour l'obscurcir et l'embrouiller. J'avais jeté tout ce que je pouvais, puis classé le reste. Je ne me souvenais plus de lui ni de son ami. J'avais tout oublié de cette soirée. Mais je me souvenais de toi. Je me souvenais de Guillaume, aussi, et c'est à lui que j'ai pensé quand l'enseignante nous a présenté la liste des symptômes. J'ai pensé à Guillaume et je me suis égarée. Je me suis perdue en essayant de comprendre comment je pouvais savoir que quelque chose était faux, mais le sentir comme vrai. Comment la fiction et la vérité arrivaient à coexister.

En revenant chez moi, je pensais à l'enseignante, aux mots qu'elle avait prononcés, aux explications qu'elle avait données et les pulsions sont revenues. La douleur était intense, ça cognait

dans ma poitrine. L'urgence de raconter était de retour avec le besoin irrésistible d'évacuer, de vomir, de déverser. Guillaume prenait toute la place, c'est lui que je voulais expulser. J'ai ouvert mon ordinateur et commencé à rédiger un courriel à cette enseignante. J'ai composé quelques phrases dans lesquelles j'exposais une situation hypothétique, je la questionnais, je voulais savoir s'il y avait un lien à faire entre agression sexuelle et stress post-traumatique. J'ai maquillé mon intention, écrit que c'était pour une amie, pour toi, peut-être, pour un travail ou parce que j'avais mal compris en classe, alors que ce que je voulais vraiment, c'était raconter l'histoire que j'avais forgée. Mais je me suis contrôlée, je n'ai rien écrit à propos de Guillaume, pas cette fois-là. J'avais l'impression d'inventer, mais juste un peu.

J'ai passé les heures qui ont suivi devant mon écran à relire les lignes que je venais d'écrire et à les reformuler. J'effaçais puis retapais son adresse courriel. J'essayais de me raisonner, de prendre sur moi, j'attendais, j'hésitais, je pianotais sur le bureau, je mordais l'intérieur de ma joue, je rongerais mes ongles, je me retenais, je voulais que l'impulsion se calme puis qu'elle disparaisse, je voulais la contenir, refréner l'élan. Je voulais supprimer le brouillon, le déplacer dans la corbeille, débrancher ma messagerie, oublier le mot de passe, ne pas le récupérer, débrancher l'ordinateur, tirer sur le cordon d'alimentation, sortir de la pièce, ne plus y penser. La main sur la souris, j'ai fermé les yeux quelques instants, j'ai lâché prise et j'ai rouvert les yeux sur la confirmation du courriel envoyé.

J'ai commencé à entretenir une correspondance avec cette professeure à qui j'ai finalement tout raconté de Guillaume. J'attendais ses messages comme on espère Noël. Je rafraîchissais frénétiquement ma boîte de messagerie. Chaque nouveau courriel nourrissait la pulsion et alimentait l'invention. C'était une addiction. Plus j'en recevais, plus j'en avais besoin, plus j'en avais, plus j'en voulais. Je ne m'interrogeais pas sur mes motivations. Je ne réfléchissais pas au fait que j'étais en train de fabriquer. J'étais trop apaisée par ce que me procurait ce nouvel espace pour ressentir de la culpabilité. Si je pouvais fonctionner ailleurs, c'est parce que je savais qu'il y avait cet endroit où je pouvais faire exister Guillaume. C'était une question de survie. J'en avais besoin pour rester saine, pour ne pas implorer. L'invention me régulaît, me gardait rassemblée.

La vérité, c'est que tu me manquais. C'est à toi que j'aurais voulu parler. C'est toi que j'aurais voulu sentir près de moi. J'aurais eu besoin de notre complicité, de ta présence, de ton

calme. C'était impensable de revenir vers toi. Il fallait que je passe à autre chose, que j'arrive à t'oublier.

J'ai découvert les groupes de discussion en ligne. Je me promenais entre les thèmes des sites jeunesse : sexualité, amour, trouble alimentaire. J'étais assoiffée de récits, en quête de tous ceux qui pouvaient ressembler à celui que je m'étais créé. Je passais des nuits entières à naviguer sur les pages à la recherche de cette histoire, la mienne, l'autre, celle que j'avais inconsciemment remplacée, celle que je ne connaissais pas, mais que j'aurais voulu reconnaître, récupérer. Je cherchais ce morceau de moi qui m'échappait, je voulais me voir, c'est moi que je traquais, je voulais trouver cette petite parmi toutes celles que je lisais. Je pouvais réciter par cœur ce que ces filles avaient écrit. J'étudiais méticuleusement chacune de leurs histoires. Chaque fois, j'espérais tomber sur moi. Chaque fois que je parcourais leurs écritures, c'était une chance de plus de me repérer. À chaque relecture, je me disais que la fois précédente, j'avais peut-être mal vu, que c'était encore possible que j'y sois cachée.

Puis j'ai rédigé une version de la mienne. Une version dans laquelle je racontais cette vie imaginée avec ce Guillaume inventé. J'ai écrit comment je l'avais aimé, j'ai écrit l'agression, puis à quel point j'avais été blessée. Je déposais des mots, ceux qui me venaient, ceux que je connaissais. Je savais que ce n'étaient pas les bons. Je sentais le décalage, l'écart. J'avais l'impression de me tenir tout près, mais que quelque chose clochait encore, je sentais que ça y était, mais pas tout à fait, je m'impatientais. J'ignorais à quoi pouvait bien ressembler cette histoire que je pourchassais. Je suivais sa trace, j'essayais de comprendre les signes, les indices. Je répondais à mon besoin, j'obéissais à mon instinct, je ne contrôlais rien. Quand la honte revenait, je sortais courir. Je sprintais en regardant droit devant moi comme si j'avais un but, une direction. Mon cerveau acceptait la tromperie et se laissait leurrer par la vague impression d'avancer. Je cherchais les sensations, l'épuisement, la faim, la douleur, n'importe lesquelles, ça m'était égal, je saturais mon système de tout ce que je pouvais pour que la culpabilité n'ait pas le temps de s'organiser, pour qu'elle n'ait pas d'espace pour s'installer.

La nuit où j'ai publié l'histoire que j'avais écrite sur la page de ce forum, je n'ai pas dormi. J'étais obsédée par ce que j'avais partagé. Je relisais les mots de cette histoire encore et encore, même après les avoir envoyés. J'espérais des réponses, des commentaires, l'amorce d'une relation avec une autre personne qui aurait vécu la même chose que moi. Mais en réalité, c'est toi que j'espérais. J'aurais voulu que tu lises cette histoire. C'était l'embryon de cette lettre, peut-être. Le

début d'un geste vers toi. La volonté de commencer à laisser aller des morceaux de vérités sur lesquels tu pourrais accidentellement tomber. De cette façon, il y avait des chances que tu saches un peu sans que je te le dise vraiment.

Alors, le soir de cette publication, j'attendais. Je faisais des allers-retours entre ma chambre et la pièce où se trouvait l'ordinateur. Je regagnais mon lit, puis Guillaume se mettait à exister trop fort, alors je me levais et j'y retournais. J'avais besoin de relire mes mots encore une fois, de regarder l'histoire longtemps, de la voir déposée ailleurs, quelque part loin de moi, et puis, quand je constatais la distance, que je sentais que ça y était, qu'elle s'était éloignée de moi, c'était un trou qui prenait sa place. Guillaume occupait le néant, Guillaume répondait aux questions. J'étais terrifiée par ce vide immense, alors je revenais vers lui, je voulais qu'il réapparaisse, je le suppliais de faire demi-tour et je m'excusais de l'avoir laissé aller. Tout devenait flou. Je n'arrivais plus à faire la différence entre ce qui était réel et fabriqué. Dans le chaos de cette nuit-là, j'ai saisi le combiné, cherché dans mon agenda le numéro de cette ligne d'écoute que j'avais noté, puis je l'ai composé. Je ne savais pas à quoi m'attendre de la personne qui répondrait et j'ai commencé à m'agiter. J'ai pensé raccrocher, mais la tonalité et l'intervalle réglé entre les coups de sonnerie sont parvenus à m'apaiser.

Je ne sais plus si cette voix était jeune ou vieille, douce ou rigide, compréhensive ou impatiente, mais je me souviens que je n'étais pas très bavarde. Je n'avais pas envie de raconter ni d'écouter, je n'avais pas besoin de mots, je ne sentais plus mon corps. Il en aurait fallu un autre pour contenir le mien, des bras autour de moi, les tiens peut-être, pour me rappeler qu'il était là, ce corps, que je l'habitais toujours. Je n'avais pas besoin de discuter, mais que des sons résonnent, que des vibrations se rendent jusqu'à lui pour le ranimer. Alors, je me suis concentrée sur les notes, le débit et les intonations de cette voix pour en dégager un rythme, une musique, un tempo, quelque chose de régulier. Je voulais que cette personne continue d'émettre des sons, qu'elle ne s'arrête jamais, qu'elle me dise n'importe quoi, qu'elle me parle de la météo ou de la guerre, je n'en avais rien à faire, pendant qu'elle faisait du bruit, je reconnectais lentement avec la réalité, et je me sentais revenir doucement, rassurée, de nouveau attachée au monde réel par un câble, suspendue à lui par un fil.

Je l'ai revu, lui, tu sais. Six ou sept ans après. C'est lui qui m'a contactée. Il voulait qu'on se revoie et j'ai accepté. On a convenu d'un jour et d'un lieu. Je ne sais plus si c'est lui ou si c'est

moi qui ai eu l'idée, mais on s'est donné rendez-vous chez moi. Aujourd'hui, je sais qu'une partie de moi vous avait fusionnés. Le revoir, c'était une chance de te revoir aussi. Je pense que j'ai espéré apercevoir des miettes de toi dans le passé qu'il allait me projeter.

Peut-être que tu me jugeras d'être retournée vers lui, que tu penseras que c'est étrange, insensé. Peut-être que ça me discréditera de te l'écrire et que tu commenceras à douter de moi. Peut-être que tu te demanderas pourquoi je l'ai fait, que tu te diras que, si j'ai été capable de le revoir, c'est que je n'étais pas si traumatisée par ce qui s'était passé. Mais ça s'est fait tout seul. Je n'ai pas réfléchi ni choisi de le revoir, c'est arrivé, c'est tout. Je me suis remise en danger, réexposée sans le savoir, sans le comprendre. Parce que je faisais avec l'explication qu'on m'a donnée des événements. J'ignorais qu'une autre version pouvait remplacer la première, celle qui m'a été présentée comme une vérité. Peut-être, aussi, que son invitation est arrivée à point, peut-être qu'à ce moment-là, cette fausse vérité commençait à s'effriter et qu'instinctivement, j'ai cherché à la solidifier. Peut-être qu'il le fallait pour empêcher que tout s'écroule, que je m'effondre. Peut-être que j'avais besoin de ce récit encore un peu, celui dans lequel j'étais fautive, peut-être que ça me gardait à peu près entière et que, sans lui, j'aurais éclaté, que je serais morte, une autre fois encore.

Dès qu'il a posé les pieds sur le tapis d'entrée, j'ai regretté. Je me suis sentie piégée. Je n'avais qu'une option, attendre, tolérer la situation en espérant ne pas en ressortir trop abîmée. J'aurais pu lui demander de partir, lui dire que j'avais changé d'idée et que je ne voulais plus le voir. Mais à ce moment-là, ce n'était pas si clair. Je n'étais pas consciente de ma panique ni de mon agitation. J'étais figée, incapable d'agir sur la situation, comme c'était impossible de bouger quand ils m'ont agressée.

On a parlé de toi. Il m'a dit qu'il avait eu du mal à accepter votre rupture. Il m'a avoué avoir passé des nuits complètes à t'épier depuis sa voiture, stationnée devant chez toi. Il m'a raconté comment il t'avait suivie et harcelée pendant des mois. Pour lui, c'était normal, un geste d'amour, voilà. Il m'a aussi parlé de son ami, celui qui était avec lui ce soir-là.

Ce deuxième garçon, je le considère comme l'un des personnages secondaires de cette histoire. Alors que, du peu d'images qu'il me reste de cette soirée, j'en ai plus de cet ami que de lui. C'est que je ne sais pas où le placer dans le récit que je me fais des événements. Je ne sais pas quel rôle il a réellement joué, s'il a réfléchi au plan avec lui ou s'il s'est contenté d'acquiescer à ce qui lui a été proposé. Je ne sais pas à quel moment il est arrivé, est-ce qu'il était présent au tout premier instant, quand l'idée de m'agresser a commencé à émerger, ou il s'est greffé au projet plus

tard, vers la fin, quand tout avait déjà été pensé. Est-ce qu'ils en ont discuté longuement, une seule fois ou à plusieurs reprises, et si elles ont existé, ces discussions, à quel endroit ont-elles eu lieu, dans un bar, devant une bière, sur une terrasse un soir d'été, entourés de gens ou est-ce qu'ils se sont cachés pour élaborer le scénario, stationnés dans un parc, les fenêtres montées ou enfermés dans une chambre, les rideaux fermés. Est-ce qu'ils se sont entendus sur les détails, sur comment ils voulaient que les choses se déroulent, sur ce que l'un et l'autre allaient faire, sur lequel des deux allait me déshabiller. Est-ce qu'ils avaient en tête de me convaincre ou s'ils allaient me forcer, faire ce qu'ils voulaient sans même me demander. Est-ce que les choses se sont produites comme ils l'avaient prévu ou est-ce qu'ils ont dû s'ajuster, improviser.

C'est aussi possible que rien de tout ça n'ait existé, que ce qui s'est passé n'ait pas été prémédité. Il est possible qu'il ait été pris d'une pulsion et qu'il ait décidé de l'assouvir, en choisissant de me partager, de me donner en offrande à ce deuxième garçon le soir même, comme un cadeau. Peut-être que cette agression a été une façon pour eux de sceller leur amitié, de renforcer leur relation. Ou peut-être que c'est l'autre, peut-être que c'est le deuxième qui m'a repérée ce soir-là. J'ai toujours pensé que l'instigateur, ça avait été lui, mais le stratège, ça aurait pu être l'ami. Je ne sais pas pourquoi je suis obsédée par le rôle qu'a joué ce deuxième garçon dans l'histoire. Qu'il ait orchestré ou non cette machination ne change rien à ce qui est arrivé. Mais peut-être que j'aurais moins de mal à vivre avec ce qui s'est passé si j'apprenais que c'est cet ami qui a eu l'idée. Peut-être que je me sentirais moins ridicule si je savais que c'est arrivé comme ça, sans avoir été planifié. Cette version improvisée me semble plus digeste que l'autre, celle dans laquelle c'est lui l'initiateur, lui qui a tout prévu et tout calculé. Ça voudrait dire qu'il y pensait peut-être quand j'étais là et que, lorsqu'on était tous les trois dans la même pièce en train d'écouter la télé, de manger ou de parler, lui, il réfléchissait à comment il allait s'y prendre pour m'agresser.

C'est tordu, et j'ai honte de te l'écrire. Je sais que c'est absurde et que tout ça n'a rien à voir, mais je croyais qu'il fallait du désir et de l'attirance pour se rendre jusqu'à l'agression. Je pensais qu'il fallait qu'un garçon soit terriblement attiré par celle qui se trouvait devant lui pour en arriver à ne plus pouvoir se retenir. Parce que c'est ce qu'on disait, que c'était les filles jolies et séduisantes qui se faisaient agresser, les filles désirables, trop désirables pour que les garçons puissent se contrôler. Je sais que cette croyance a nourri ma confusion. Malgré ce qu'on en disait, j'étais certaine d'une chose : ce soir-là, ils n'avaient pas envie de moi. Ce soir-là, ce qui les excitait

c'était le scénario. Il leur fallait un corps pour réaliser le fantasme et mettre le film en marche, un corps de fille, n'importe lequel. Ils m'ont imposé un rôle dans l'histoire qu'ils se sont inventée. Ce soir-là, ils ont fabriqué cette histoire où ils étaient forts et en contrôle, et chanceux. Ils m'ont dit et redit combien ils étaient chanceux d'être tombés sur une fille si gentille, et chaque fois qu'ils prononçaient le mot « gentille », je tremblais un peu, pas beaucoup, mais un peu. À chaque fois que le mot « gentille » me percutait, je frissonnais et, comme une vague, ça se déplaçait. Ça avait l'effet d'une décharge électrique, comme celle qui précède un évanouissement, tu sais, comme quand la température corporelle passe de trente-sept virgule cinq à trente-quatre, ou que le sang descend d'un coup jusqu'aux pieds. Ça se déclenchait tout seul et ça bougeait. Le mot « gentille » se promenait sur ma peau, puis en dessous, j'avais le mot « gentille » partout.

Ce mot, je l'entendais, mais je le voyais aussi dans leurs yeux. Je reviens sur leur regard parce que cette soirée en est remplie, cette soirée déborde de regards partagés entre eux, puis lancés sur moi. Et c'est à cause de leurs regards qu'on a été séparées, à cause de ce qu'ils contenaient et de ce qu'ils m'ont projeté que j'ai été incapable de t'en parler, à cause de tout ce qu'ils sont venus planter en moi à propos de ce qui était en train de se passer.

Quand mon regard croisait le leur, je me fissurais, leurs yeux comme des passerelles par lesquelles s'échappaient des bribes du récit qu'ils se racontaient, un récit qui m'angoissait et je m'agitais. Je détournais la tête et ils riaient, amusés. Ils étaient divertis par ce geste plus ou moins efficace, ils se moquaient de ma naïveté, comme si tourner la tête allait me protéger, les faire disparaître ou mettre fin à cette soirée, comme si ce petit déplacement me donnait du pouvoir. Ils pensaient, *qu'elle tourne la tête, ça ne change rien*, je te dis, je les entendais penser et ils se disaient, sans parler, *qu'elle tourne la tête, ça ne changera rien à ce qui est en train d'arriver*.

C'est encore compliqué de composer avec l'état d'immobilité dans lequel j'étais ce soir-là. C'est difficile de t'écrire que je ne pouvais rien bouger, même pas un doigt, ou juste quand ils le demandaient, alors là, là, je bougeais, je m'exécutais comme un automate, une machine, je bougeais sans penser, mes muscles recevaient directement la consigne et mon corps procédait. Ma tête n'avait rien à y voir, ma tête était absente ce soir-là, le soir où ça s'est produit, ma tête n'était pas là. En te l'écrivant, l'angoisse revient, l'angoisse de les regarder faire et celle de les sentir à la fois excités et dégoûtés. Ce dégoût que je t'ai dit avoir aperçu dans leurs yeux, je l'ai ressenti comme un pincement, un serrement qui a arrêté ma respiration. C'était une réaction spontanée, mon thorax s'est immobilisé et l'air a cessé de circuler, tout s'est figé. J'ai senti qu'on venait de me mordre

depuis l'intérieur. Je ne sais pas comment c'est possible, je ne pourrais pas te l'expliquer, mais c'était trop intense pour être remis en question, ça mordait en dedans. Je ne sais pas par quelle porte il est entré, les pores de ma peau, ma bouche, mes yeux, j'ignore quel chemin il a parcouru, ce dégoût, et pourquoi il a choisi la cage thoracique pour s'établir, comme j'ignorais à ce moment-là que la pression que je ressentais dans ma poitrine et le goût amer dans ma bouche, c'était le dégoût en train de se propager, que c'était la honte en train de naître, celle de faire partie de cette histoire que je n'avais pas choisie, de participer à cette soirée que je n'avais pas voulue. La honte de jouer dans cette scène en train de se transformer en demi-souvenir, en souvenir flou et troué.

J'ai peu d'images claires de cette soirée. Il me reste des impressions, des haut-le-cœur et des bouffées de chaleur. Il ne me reste de cette soirée que le dégoût et la honte d'être dégoûtante, et ce dégoût qui est entré sans que je le sache, à mon insu, ce dégoût qui s'est inséré en moi au même moment que lui et son ami, je ne sais pas s'il s'est glissé par accident, si c'est moi qui l'ai attiré en les regardant dans les yeux, ou si ce sont eux qui l'ont placé en moi volontairement. Des jours après, pas le soir même, mais plus tard, je me suis imaginé qu'ils avaient été dégoûtés par mon manque de combativité, par ma trop grande facilité à me soumettre. Ce soir-là, j'étais trop troublée par ce qui se produisait pour raisonner.

Je me souviens avoir pensé à toi. Je ne sais plus par où tu es arrivée, mais tu as surgi. C'était au début, quand j'ai compris ce qui était en train d'arriver. Tu es restée dans ma tête quelques instants, assez longtemps pour ajouter une couche à la honte qui se construisait. Tu me regardais. J'ai vu la déception dans tes yeux. Je l'ai tellement senti vrai, ce regard, que c'est comme si tu avais été là, dans la pièce, et que tu l'avais réellement posé sur moi. Après, plus rien. Les processus mentaux et les idées ont déserté. Cette image de toi, en plus de ce qui se passait, c'était trop, et les connexions ont rompu.

Mais j'ai tout absorbé et emmagasiné : la tension, les regards, les odeurs, les sensations, les sons, les mots, et je suis restée coincée avec le dégoût, l'excitation et la passivité. J'ai compris que mon absence de résistance avait été à la fois méprisable et excitante, sans comprendre comment ma soumission avait pu les répugner et les exciter en même temps. Des messages qui se contredisaient, j'en ai reçus des centaines ce soir-là. Je ne saisis toujours pas ce qu'ils attendaient réellement de moi : que je me débatte, que je tente de m'échapper, que je les supplie d'arrêter et que j'essaie de négocier ou que je leur obéisse. Dans leurs yeux, j'ai vu à la fois le désir que je me défende et celui que je me laisse faire, alors peut-être que je me suis arrêtée sur le mauvais désir,

peut-être que si j'avais opté pour le premier plutôt que le second, que je m'étais débattue et que je les avais suppliés, peut-être qu'ils ne m'auraient pas renvoyé cette image de moi, celle d'une fille facile, d'une fille qui consent.

Le goût amer continuait de se répandre dans ma bouche, jusqu'à couler dans ma gorge, se propager dans mon système digestif et puis partout. Cette image de moi qu'ils me renvoyaient me donnait mal au cœur, une nausée intense, j'aurais pu vomir. Si j'avais pu bouger, j'aurais vomi, mais je te l'ai dit, j'étais figée. C'était impossible pour mon corps de bloquer ce qui s'en venait ou d'expulser ce qu'il avait déjà ingéré. Il aurait voulu régurgiter tout ce qui le dégoûtait de cette histoire, à commencer par l'histoire elle-même. Mon corps aurait voulu que ça arrête d'entrer, stopper le processus pour empêcher que l'organisme tout entier soit contaminé par cette saleté de situation en train de se produire, mais il ne pouvait rien faire, ni le corps ni la tête, les deux forcés de prendre tout ce qui se présentait, lui, l'autre et ce qu'ils pensaient, leurs regards et leurs sourires qui me salissaient. Et c'est dans mes viscères que je le ressentais. Quand ils me regardaient, mon estomac se retournait et mes boyaux se tordaient. Je me sentais pleine, remplie à ras bord, saturée et j'aurais voulu vider mon corps comme mon corps aurait voulu se vider, se vomir lui-même, le vomir lui, puis l'autre qui s'étaient infiltrés.

Cette sensation d'être envahie, occupée depuis l'intérieur, comme si leurs sexes étaient toujours entre mes jambes ou qu'eux avaient élu domicile en moi à ce moment-là, ne m'a pas quittée depuis. Je les sens toujours. Je me suis laissé mourir de faim longtemps pour essayer de les chasser, eux et cette sensation de trop-plein, cette certitude d'être habitée par un corps étranger. Et quand je me suis sentie suffisamment creuse, assez pour récupérer un peu de tranquillité, il y a eu l'hôpital, les bouteilles de supplément alimentaire, les infirmières qui me regardaient les poings sur les hanches, excédées, *va falloir tout boire, maintenant, allez*. Puis il y avait moi, assise en tailleur sur le lit, apeurée, angoissée, moi qui me sentais obligée, encore forcée, contrainte d'ouvrir la bouche, de prendre et de me taire, de fermer les yeux et d'avalier sans respirer. Il y avait moi qui voulais pleurer, les infirmières qui quittaient ma chambre avec le contenant vide du liquide que j'avais été contrainte d'ingérer, puis il y avait moi, encore, qu'on laissait seule avec le sentiment d'être attaquée, infestée. Seule pour digérer ce que je venais d'ingurgiter et tout ce qui y était associé.

Je voulais être petite. Si petite qu'on aurait peur de me casser, si délicate qu'on n'oserait plus me secouer, si fragile qu'on voudrait me protéger.

Je n'ai pas d'enfant, pas au moment où je t'écris ces lignes. Il y a un an, je t'aurais dit que c'était réglé, que je refusais d'être enceinte et que mon deuil était fait. Maintenant, je ne sais plus. La peur et l'envie d'être mère se disputent la place, c'est une bataille constante. J'ai peur de ne pas supporter la grossesse, de paniquer en sentant l'enfant bouger, que ça me ramène à ce soir-là, à eux, à ce qu'ils ont fait, de ne pas savoir faire la différence et de me sentir assiégée. Je crains de voir mon corps changer et s'arrondir, ressembler à ce qu'il était cette année-là, plus en chair et moins délicat. Comme si c'était sa faute à lui, à mon corps, comme si la forme qu'il avait à ce moment-là avait un rôle à jouer, comme si retrouver cette silhouette me mettait à risque de revivre la même chose. Je crains surtout qu'un changement d'apparence ravive la colère que j'ai déjà ressentie envers ce corps, mon corps de ce soir-là, et de ne plus parvenir à le supporter. Et ce n'est pas parce que j'ai le désir profond d'un enfant qui viendrait de moi, mais parce que toutes les autres options ont été envisagées et qu'il ne reste que celle-là. Si je veux un enfant, je dois le porter dans mon ventre. Je n'ai plus le choix. Je dois le faire maintenant parce que le temps me presse, mais je me sens déchirée.

Je n'ai jamais ressenti de colère envers lui ni envers son ami. Pendant longtemps, quand je pensais à eux, je ressentais un grand vide. Je les sentais loin de moi, comme s'ils étaient les personnages d'une histoire qu'on m'avait racontée et qui n'était pas tout à fait la mienne. On m'a souvent reflété que c'était un problème et qu'il fallait que ça vienne. Que pour me libérer, je devais trouver le moyen de diriger contre eux cette haine que j'avais canalisée et retournée contre moi. On m'a parlé de la colère comme d'un passage obligé. J'ai longtemps pensé que j'étais mieux sans elle. Ça m'arrangeait de ne pas la ressentir. Pas parce que j'avais un problème avec cette émotion ou que je la condamnais, au contraire. Mais à ce moment-là, alors qu'on m'encourageait très fort à la vivre, je pense que j'étais trop fatiguée pour me fâcher. Je m'en étais trop voulu, à moi, pour leur en vouloir, à eux. Mes ressources étaient épuisées. J'étais persuadée d'avoir fait le tour de cette émotion.

Je ne sais pas ce que je pense de tout ça aujourd'hui et de cette injonction à ressentir de la colère. J'ai envie de m'imaginer libre de le vivre comme ça se présente. Je sais que ça change, que ça bouge avec le temps. Aujourd'hui, quand je pense à eux, ce n'est plus le néant comme avant. Quand je me remémore ce qui s'est passé ce soir-là, une émotion veut poindre, je ne sais pas tout

à fait laquelle, les prémices d'une colère, possiblement, quand je réalise qu'à cause d'eux, la vie ne prendra peut-être jamais forme à l'intérieur de moi.

Puis j'ai repensé à cette histoire de haine, à cette idée que je devrais les détester, les haïr. Petite, on m'a saturée d'une colère qui n'était pas la mienne. Je me souviens de celle qui remplissait les yeux de mon père quand il parlait de ma mère. J'entends encore sa voix, les mots qu'il prononçait les dents serrées et la mâchoire crispée. Il voulait que je comprenne que c'était sa faute : le divorce, les arrangements de garde, ses problèmes d'argent et de consommation... Il voulait que je prenne position, que je la déteste moi aussi, et avec lui. Sa colère, c'était comme s'il y avait une autre personne dans la pièce, brûlante, qui prenait toute la place.

Je pense que j'ai eu peur de la ressentir, cette colère, avec autant d'intensité que celle de mon père, et que, si je la laissais s'exprimer, ça risquait de dérapier. Je pense que j'ai eu peur de ne pas savoir, moi non plus, comment la vivre mieux et de reproduire ce que je voyais chez lui. C'est le rapprochement entre la haine et la colère qui me dérange. Ce n'est pas la colère que je repousse, mais la violence que je rejette. Parce que je n'y crois pas à cette colère-là, je ne crois pas à la colère pleine d'animosité et de ressentiment. J'ai baigné dedans et je sais qu'elle détruit. Alors, je n'ai pas envie de les haïr, ces hommes-là. Ce serait prendre le mauvais chemin, celui qui ne mène nulle part. Tout ça, mon histoire familiale, l'agression, ce que je t'écris ici, je le vis avec une grande tristesse, mais je n'ai aucune envie de me venger. Quelque part au fond de moi, il y a même un peu d'espoir. Je t'écris parce que je pense que ça peut être différent. Je suis peut-être naïve d'y croire, mais je n'ai pas le choix de m'y accrocher, sinon la vie n'a plus de sens et c'est trop dur à supporter.

Je me souviens que tu disais qu'on était chanceuses, ma mère, ma sœur et moi de pouvoir compter les unes sur les autres, de vivre ensemble, juste nous trois. Quand tu restais dormir à la maison, on parlait de ça. Étendue sur mon lit, tu disais que tu enviais cette vie à trois qu'on avait, ce quotidien que tu pensais paisible et confortable. Tu disais que ma mère était différente des autres, que j'avais une vie un peu rêvée : un seul parent, pas de règles à respecter, le droit de faire ce que je voulais, de manquer l'école comme ça me chantait. Tu aurais voulu habiter avec nous, faire partie de « la gang », tu nous appelaient comme ça, « la gang ». Moi, c'est avec toi que j'aurais voulu partir. J'aurais voulu qu'on remplisse nos sacs et qu'on se pousse loin. Qu'un après-midi, après l'école, on choisisse de ne pas rentrer et qu'on parte sans savoir où, mais qu'on parte, en se disant qu'on allait s'arranger, improviser. J'aimais ma mère et ma sœur, tu avais raison de penser qu'on

était proches, on l'était. C'est ce qui m'a toujours retenue de partir. Dès que je commençais à faire des plans, la culpabilité rappliquait. J'étais incapable de m'imaginer les laisser derrière. Je fantasmais de partir quand même. La fuite, ça me connaissait. Avec ma mère et ma sœur, on était en cavale depuis des années. On essayait de se sauver de notre vie d'avant et des gens qui en faisaient partie.

Le temps de notre amitié, ma vie familiale était stable. On habitait dans le même logement depuis deux ans. C'était une première. Après le divorce, il y a eu la faillite évitée de justesse, puis les difficultés de mon père et l'épuisement de ma mère... L'instabilité est devenue notre mode de vie, la seule façon de survivre aux problèmes qui s'additionnaient. Le manque d'argent nous a forcées à déménager souvent et à choisir des appartements minuscules. On a appris à exister ensemble dans des lieux étroits, sans frontières vraiment. Les crises et leur anticipation nous tenaient en alerte, toujours prêtes pour la prochaine. Je voudrais te dire qu'on s'est ralliées pour affronter ce qui se présentait, mais c'était plus que ça. Dans le chaos, nos limites ont disparu. Dans l'urgence, il y a eu confusion, puis on s'est fondues les unes dans les autres, jusqu'à s'oublier chacune, jusqu'à ne plus trop savoir qui l'on était sans les deux autres.

On vivait en marge, c'était important de faire les choses seules. Personne n'était autorisé à traverser le périmètre qui avait été érigé autour de nous. On se suffisait. C'est ce que ma mère visait : une autonomie complète, l'indépendance totale. J'ai pensé que ça se pouvait et qu'elle avait raison jusqu'à ce qu'on se rencontre. Quand on s'est rapprochées, toi et moi, c'est venu bousculer toutes ces choses que je croyais vraies. Il me semble te l'avoir dit, un soir au parc, il me semble t'avoir dit que j'étais attachée à toi et que c'était la première fois que ça m'arrivait. Ça a compliqué tellement de choses. Pas de te l'avoir dit, mais de m'être sentie attachée. Avant l'agression, je pensais que je devais me tenir loin des autres parce qu'ils et elles constituaient un danger. Après ce soir-là, quand je pensais t'avoir trahie en couchant avec lui, avec eux, c'est moi que j'ai commencé à percevoir comme un danger. J'ai pensé que ça voulait dire que j'étais capable de blesser et de détruire comme j'en avais vu d'autres le faire. J'ai pensé qu'on me l'avait transmis, que j'avais ça en moi, comme mon père et les membres de ma famille qui se comportaient de la même façon. J'ai choisi de ne pas prendre le risque que ça arrive encore. J'ai décidé que la chaîne de destruction s'arrêterait là, avec moi. Mais pour y arriver, il fallait que je reste à distance des autres. C'est pour ça que je suis partie, que je t'ai laissée aller.

Le déménagement à Montréal, ce n'était pas la première tentative de ma mère pour nous éloigner. Mais cette fois-ci, en déménageant à cinq cents kilomètres de la ville où ils et elles se trouvaient, on y est arrivées un peu mieux. On était physiquement loin des cris et des insultes, des objets lancés et des menaces. C'est vrai qu'on avait un quotidien plutôt calme. De l'extérieur, ça pouvait donner l'impression que l'espace qu'on habitait était douillet, sécuritaire. Je comprends que tu aies pu avoir envie d'en faire partie. Mais notre demeure était saturée d'angoisse. Cette bulle qu'on formait, c'était une cachette, pas un refuge. Dans l'anxiété, la peur et l'instabilité, on était soudées, viscéralement liées. Si la violence nous a rapprochées les fois où on l'a vécue, elle nous éloignait les unes des autres le reste du temps. On ne se parlait pas beaucoup, pas de ça, en tout cas. Trois entités à la fois dissociées et fusionnées. Aujourd'hui encore, quand on se retrouve, il y a quelque chose d'instinctif qui se déclenche et le réflexe se remet en marche, celui de chercher à se recoller pour former un seul et même corps. C'est une façon d'être ensemble, de fonctionner, comme si on était les trois parties d'une seule machine, imbriquées les unes dans les autres, et qu'on n'avait jamais quitté cet espace exigü qui nous a façonnées. On partage une affection profonde, on s'aime inconditionnellement, mais il y a encore, entre nous, toutes ces choses dont on ne parle pas. C'est difficile de bouger, de changer de place, de quitter la pointe du triangle qu'on a toujours occupée.

Des triangles, il y en a eu d'autres. Il y a eu celui que je formais avec ma mère et mon père, celui dans lequel je me suis retrouvée ce soir-là, avec eux, et il y a eu le nôtre, celui qui s'est organisé entre lui, toi et moi. J'ai joué le même rôle dans toutes ces histoires. Dans chacune d'elles, je me suis sentie impuissante. Une partie de moi s'en veut d'avoir reproduit la figure si souvent.

Si je t'ai dit que les hommes de mon enfance m'avaient appris que les femmes mentaient, j'ai appris l'impuissance en observant les femmes avec qui j'ai grandi. Quand j'écris « impuissance », je ne parle pas de faiblesse, mais d'une impuissance acquise à force de se retrouver coincées dans des situations sur lesquelles on n'a pas de contrôle. Je parle d'une résignation qui se présente après trop d'échecs répétés, de l'incapacité à agir parce qu'on manque de moyens, de la certitude d'avoir tout essayé et qu'il n'existe aucune solution, aucune autre façon d'être en relation. Je parle de la conviction de devoir faire avec, de composer avec ce rapport de force qui nous apparaît comme inévitable parce que c'est le seul qu'on connaît. Je parle de la certitude d'avoir comme seule option de se taire, d'endurer. Cette impuissance-là, je l'ai apprise.

J'ai retenu que je n'avais aucune prise sur la réalité dans laquelle je vivais et que je devais m'abandonner à la fatalité.

Je me souviens d'un vendeur de produits cosmétiques qui s'est jeté sur moi dans un magasin, il y a quelques années. Il voulait me faire tester un produit pour les ongles. Il a saisi mon bras sans me le demander, *allez, venez, je vous fais essayer*. Une autre personne aurait retiré sa main et dit *non, merci*, mais pas moi. Je ne voulais pas être là, mais je suis restée. Je ne voulais pas qu'il me lime les ongles ni qu'il les badigeonne de son produit. Je n'en avais rien à faire de son vernis réparateur. Je n'avais pas le temps et surtout, je n'en avais pas envie, pas envie de me sentir prisonnière de lui et de sa présence, captive de ses conseils « beauté », *je vous dis, ça changera votre vie, tous les minéraux, si vous saviez*, et de ce « moment détente » forcé, *il faut en profiter madame, c'est un temps pour vous, ici ... allez, faut apprendre à lâcher!*

C'est une fois dans ma voiture que j'ai mesuré à quel point j'étais ébranlée par ce qui venait de se passer, dérangée par la façon avec laquelle j'avais été abordée, et que je m'étais sentie brusquée, forcée. J'ai regardé mes doigts et gratté frénétiquement chacun de mes ongles. Il fallait que je fasse disparaître ce fini luisant qui me rappelait mon incapacité à m'objecter et à résister. Cette situation est tellement banale qu'elle en est ridicule. Mais cette conviction de ne rien pouvoir faire, de ne pas être en mesure d'agir, c'est la même que celle qui m'habitait le soir de l'agression. Je me suis revue, immobile, avec eux. J'y ai pensé pendant des jours. En démarrant la voiture, je me suis dit que c'était assez, que je ne figerais plus jamais. Prendre cette décision n'a pas suffi à faire disparaître le réflexe, ç'aurait été trop facile. Je ne sais pas si l'on apprend d'abord à tolérer des situations anodines en apparence et qu'à force, on intègre qu'il faut rester immobile, toujours et partout. Ou si c'est l'inverse, si ce sont les situations de violence qui nous conditionnent et l'instinct de survie qui ne peut plus s'arrêter, une fois déclenché. Si à la suite de ces événements, l'organisme comprend qu'il doit généraliser la solution, réutiliser les comportements qui nous ont sauvé la vie, dans chaque nouvelle situation, sans exception. Peu importe. Il y a quelque chose à déconstruire, une inaction apprise.

J'ai longtemps tenu ma mère responsable pour l'inertie dans laquelle je suis tombée ce soir-là, et pour toutes les fois où je l'ai reproduite. Je lui en ai voulu d'en avoir elle-même fait preuve et de me l'avoir transmise, puis de m'avoir appris le silence plutôt que les mots. Si le silence ne m'avait pas été présenté comme un moyen de me protéger et de protéger les autres, peut-être que

je t'aurais parlé de ce qui s'est passé ce soir-là plutôt que de chercher à le dissimuler. Peut-être que ça m'aurait aidé à comprendre ce qui était vraiment arrivé. Peut-être que je ne t'aurais pas perdue. Peut-être même qu'on aurait pu s'aimer.

Toutes ces choses que je vivais à la maison avec ma mère et ma sœur, ce qui s'était passé avant Montréal et qui continuait de se produire à des centaines de kilomètres de nous, j'aurais voulu t'en parler. J'aurais voulu trouver la force de te raconter et de me livrer à toi comme tu le faisais avec moi. J'enviais la capacité avec laquelle tu arrivais à te confier, à me raconter ce que tu ressentais sans rien bloquer. Tu pleurais, tu riais, tu te mettais en colère devant moi. Ça avait l'air si facile, si naturel pour toi de t'abandonner, de faire confiance, de te donner. J'ai cherché comment y arriver, mais je n'ai jamais trouvé.

J'ai continué de choisir le silence par habitude et parce que je pensais que c'était plus sécuritaire de le faire. Même quand tu me tendais des perches, même quand je mourais d'envie de comprendre ce qui se passait entre nous. J'aurais pu savoir, obtenir des réponses. J'aurais pu me retourner vers toi entre deux épisodes de *La vie, la vie* et te demander ce que voulait dire cette cuillère qu'on formait instinctivement quand on se retrouvait dans le même lit. J'aurais pu appuyer sur pause au milieu d'un film et te questionner sur ce réflexe qu'on avait d'imbriquer nos corps l'un dans l'autre chaque fois qu'on le pouvait. J'aurais pu te demander si tu étais sérieuse quand tu me disais *des fois, j'aimerais ça que tu sois ma blonde*, ce que tu entendais par *ce serait plus facile de sortir avec toi qu'avec lui*, j'aurais pu te poser la question, te demander si c'était une façon de parler ou si ça représentait plus, une approche prudente, une façon de dire un peu sans trop te commettre, une imprécision qui te permettrait de revenir en arrière si jamais tu te mettais à paniquer, *je disais juste ça de même, on va pas en faire un cas*. Mais peut-être que tu espérais une réponse, que tu aurais voulu que je te dise que j'étais du même avis que toi. Peut-être que tu attendais que je te confirme que je voulais être avec toi. Peut-être que tu aurais voulu que je te demande de le laisser. Peut-être que ça aurait été plus facile pour toi de le faire si je t'avais demandé de le quitter, si je t'avais dit que j'étais là et qu'après lui, il y aurait moi. J'aurais pu essayer de comprendre où ça nous menait tout ça, ces phrases lancées, échappées au milieu de nos discussions, des mots que tu prononçais sans me regarder et que tu m'envoyais sans me les adresser complètement. J'aurais pu tenter de déchiffrer ce qui se cachait derrière ces rapprochements qui se produisaient naturellement, comme si ça allait de soi, comme si c'était fait pour être comme ça. Mais je n'ai jamais su quoi faire de ces phrases ni de ces gestes. J'étais retenue par la peur de mal les interpréter,

puis celle de tout gâcher en posant une question de trop. Chaque fois, la peur de perdre gagnait sur le besoin d'en avoir plus. Je n'ai pas voulu risquer le peu d'intimité qu'on partageait. J'ai préféré continuer d'imaginer tout ce que tes mots et tes regards pouvaient signifier. J'ai choisi de me contenter de ce qu'on avait. Déjà, je trouvais que j'avais de la chance.

Quand ma mère a su que j'avais vécu quelque chose à l'adolescence, quelque chose de suffisamment grave pour qu'on me diagnostique un stress post-traumatique, elle a refusé que je lui raconte ce qui s'était passé, mais elle m'a demandé si ça avait à voir avec lui. Elle avait un doute, un pressentiment, je ne sais pas, mais elle savait. Elle se méfiait de lui, son instinct lui avait dit que c'était risqué que je traîne avec lui. Je lui en ai voulu de ne pas avoir écouté son intuition et de ne pas être intervenue. Je lui en ai voulu de ne pas m'avoir nommé ses doutes et ses inquiétudes, de ne pas m'avoir empêchée de partir en voiture avec lui, de ne pas avoir essayé d'aborder la question avec toi ou avec moi. Elle aurait pu, toutes ces fois où tu es restée dormir à la maison, tous ces après-midi passés dans ma chambre, elle aurait eu mille occasions de le faire. Elle aurait pu cogner, venir s'asseoir sur mon lit, nous proposer d'aller marcher, manger une frite, magasiner, je ne sais pas, mais des occasions d'aborder le sujet, elle en a eu plusieurs, ç'aurait été facile. Elle ne l'a jamais fait, elle ne nous a jamais demandé ce qu'on faisait quand on était avec lui, comment il se comportait avec nous, comment il nous traitait. Je ne sais pas ce qu'on lui aurait répondu. Que tout allait bien, probablement. Je lui aurais sûrement dit que ça ne la regardait pas, et je lui aurais demandé d'arrêter de nous bombarder de questions. Je pense que tu aurais cherché à la rassurer. Tu lui aurais répété qu'il était gentil et que tu le connaissais bien, que tu étais en couple avec lui depuis plusieurs mois. Peut-être qu'on n'aurait rien dit, mais que ça aurait ouvert une brèche. Peut-être qu'on avait chacune une opinion, des choses à se dire à propos de lui, des réflexions qu'on n'osait pas se partager. Peut-être que, si elle avait engagé la discussion, on aurait pris le temps d'en discuter toutes les deux, toi et moi, qu'on aurait commencé à voir les choses autrement, sous un autre angle, peut-être que notre attitude aurait changé, qu'on aurait agi autrement avec lui. Je pensais que c'était à elle de voir et de comprendre ce qui se passait, de sonner l'alarme, d'agir avant que ça se produise, de l'arrêter lui, de le sortir de nos vies. Je lui en ai voulu sans jamais le lui dire. Mais ça se sent ces trucs-là. Je regrette toutes ces choses que j'ai pensées.

Cette incapacité à s'interposer, cette passivité qui découle du sentiment d'être impuissante, j'en ai été témoin des centaines de fois. Je voudrais te raconter toutes les fois où j'ai senti la panique

s'emparer des femmes de mon enfance. Tous ces moments où je les ai vues fuir, se pousser ailleurs pendant que ça se produisait, présentes de corps, mais absentes d'esprit, scindées, disparues, les yeux vides ou le regard fuyant, en train de chercher refuge à l'intérieur d'elles, sans trouver, vraiment. Je ne sais pas si j'ai le droit de te parler de ça. C'est compliqué. J'ai déjà l'impression de t'en avoir trop dit et, pourtant, je tourne en rond, je te raconte à moitié. Je me sens coincée, comme je l'ai été entre lui et toi. Je sens que, si je parle, il y aura des conséquences. C'est le secret, encore, qui ne me lâche pas. Cette peur de dire quelque chose qui pourrait nuire. Comme si la faute, le crime, c'était de parler, de dire que c'est arrivé, et pas les gestes qui ont été posés. Cette injonction au silence, cette conviction qu'on protège les autres en ne parlant pas, elle est toujours un peu là au fond de moi. Je me débats avec elle. Je mesure la portée de tout ce que j'écris, je me demande si je peux mettre ce mot-là à la suite de l'autre ou si leur combinaison en révélerait trop. J'aurais besoin de tout lâcher. Je voudrais tout te dire. Mais te raconter ce que j'ai vécu, c'est aussi te raconter une partie de ce qui leur est arrivé, à elles, et cette histoire, la leur, elles refusent d'en parler. Je respecte leur choix, mais je comprends mal comment l'arrimer au mien, à mon choix de parler. Nos histoires sont reliées, raccordées. Une partie de la mienne découle de la leur. Mon histoire, j'ai besoin qu'elle bouge, j'ai besoin de la manier et de la retourner. En acceptant de garder leur secret, je m'emmure avec elles et je n'en peux plus. Je n'en peux plus de regarder les choses se produire sans rien dire, et je me demande ce que je dois faire, si c'est à moi de mettre fin à ce mutisme, si j'en ai le droit. Je me demande si je peux le faire comme je le fais en te racontant ce qui s'est passé ce soir-là, comme je le fais en t'écrivant à toi.

Tu sais, ces femmes, ma mère et ma grand-mère, elles ont toléré que j'utilise le mot « violence » pour la première fois l'été dernier. Avant, elles essayaient de me convaincre du contraire, de trouver un autre mot pour le remplacer ou elles se mettaient en colère : *arrête avec ça, on n'est pas des victimes*.

Mais pas la dernière fois, non, la dernière fois, elles m'ont donné raison. Les cris, les insultes, l'agressivité. Ma mère me disait de ne pas m'en mêler, qu'elle n'avait pas besoin de moi pour la défendre, que j'étais mieux de laisser tomber, qu'il allait arrêter, qu'elle était habituée. Mais cette fois-là, je ne pouvais pas. Je savais qu'il fallait que je m'oppose, que je lui dise non. Je n'avais pas peur, je n'ai même pas pensé au fait que ça pouvait mal tourner. J'ai dit non à ma mère, d'abord, devant tout le monde, j'ai dit *non, ça suffit, maman, c'est pu possible, j'pu capable*, et je me suis tournée vers lui, vers cet homme en crise pour un bol de salade oublié sur la table, et je lui ai dit

que c'était assez, qu'il n'avait pas le droit, de se retirer, de sortir, de s'en aller, que je me foutais du moyen qu'il utiliserait, mais d'arrêter, tout de suite et maintenant, qu'il y avait des enfants dans la pièce et qu'il en avait déjà suffisamment traumatisé, des enfants.

J'ai reparlé de ce qui était arrivé avec ma mère. C'est à ce moment qu'elle m'a dit que j'avais eu raison, qu'il avait été violent et que ce n'était pas la première fois. Alors, je me demande si je dois prendre le risque de les brusquer et insister, comme je l'ai fait en répétant le mot « violence » jusqu'à ce que ces femmes que j'aime acceptent de l'entendre. Il faut peut-être que l'une d'entre nous commence à parler pour que les autres constatent que ce n'est pas dangereux de le faire, pour qu'elles envisagent de suivre le mouvement. Il faut peut-être que je leur nomme ma colère, ma colère de savoir que certaines d'entre elles la subissent encore, et que je leur montre que cette émotion peut être bienveillante. Peut-être que c'est à moi de dire *c'est assez, ça suffit, venez, il faut bouger*, et peut-être que je dois le faire par amour, pour elles et pour moi, par amour pour nous.

Ce que j'ai fait à ce souper-là, j'aurais voulu être capable de le faire quand on avait quinze ans, pour te protéger, pour nous protéger de la suite. Je suis déjà intervenue, mais c'est arrivé une seule fois. Tu lui disais non et il insistait, il disait *je le sais que tu en aimes un autre, je le sens*. Il était enragé. Il répétait en boucle qu'il t'aimait. Tu as voulu sortir de la maison et il t'en a empêchée. Il s'est mis devant toi pour te bloquer le passage, puis il t'a attrapée par le bras pour t'arrêter. Je lui ai dit de te lâcher et de s'enlever du chemin, de nous laisser partir. Il est resté là, sans bouger. Alors j'ai répété. Il a hésité, puis il s'est écarté pour nous laisser passer. Quand on a franchi le pas de la porte, je l'ai entendu nous traiter de connes. Dehors, tu t'es mise à pleurer. Les yeux mouillés, tu m'as dit *je le sais qu'il faut que je le laisse, mais je sais pas comment*. J'ai déposé un baiser sur ta joue, j'ai glissé une main dans tes cheveux, puis je t'ai serrée dans mes bras. Tu as pleuré longtemps.

Il m'arrive de penser au fait qu'en partant, je t'ai laissée seule avec lui. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le pire. Je ne peux pas écarter la possibilité qu'il t'ait fait subir la même chose qu'à moi et qu'avec son ami, ils t'aient agressée, toi aussi. Je suis désolée. Je suis tellement désolée de ne pas avoir compris qu'en mettant fin à notre amitié, je te mettais aussi en danger.

Je ne sais pas ce que ma mère dirait de cette lettre que je t'écris et de ce qu'elle contient. Je ne discute pas d'écriture avec elle. Elle refuse de me lire. Elle m'a dit, un jour, qu'elle avait peur de ce que j'écrivais. Si c'était possible, si on pouvait en parler, je m'excuserais d'avoir fait comme

ceux et celles qui tiennent les femmes responsables de la violence qu'elles subissent. Je l'ai accusée de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, comme on accuse celles qui se font agresser de s'être mises en danger, de ne pas avoir fait attention, d'avoir causé l'agression. J'ai cru ce qu'on me racontait, que c'était aux filles et aux femmes de se protéger des agresseurs et non l'inverse, que ce n'était pas aux agresseurs d'assumer les gestes qu'ils posent. J'ai pensé que c'était à nous d'empêcher que ça continue, que nous étions les seules à pouvoir y faire quelque chose. Alors, j'ai jeté le blâme sur elle, plutôt que sur eux. Je pensais qu'il fallait travailler mieux pour éviter que ces situations se reproduisent, faire plus, redoubler d'efforts pour que ça cesse. Ça me paraissait logique de prendre la faute sur moi ou de la lancer sur l'une de nous. Mais j'avais tort. C'était injuste de lui exiger tout ça, injuste d'attendre d'elle qu'elle soit en mesure de me préserver d'un danger duquel elle ne parvenait même pas à se protéger elle-même. J'ignorais que la violence qu'elle avait vécue et de laquelle elle peinait à se sortir la rendait aveugle à celle que moi je vivais. Son choix de nous garder à la fois en mouvement et isolées, c'était un moyen de nous tenir à l'écart d'un monde qui la faisait souffrir. De nous mettre à distance de cet univers qu'elle comprenait mal et où elle ne se sentait pas en sécurité. C'était sa façon, à elle, de nous protéger. Mais peu importe la distance qui nous séparait des autres, peu importe à quel point on bougeait vite et souvent, ça nous suivait quand même. Le sentiment de peur, je veux dire, et celui d'être menacées. Parce que cette solution, celle de se retirer du monde, ça n'en est pas vraiment une. Elle se présente comme un moyen quand on se fait trop souvent reprocher de voir de la violence partout et d'exagérer. Je ne connais pas toute l'histoire de ma mère, mais je sais qu'on l'a fait taire, qu'on l'a ignorée et qu'on l'a invalidée. Peut-être qu'elle ne savait plus comment vivre à travers ceux et celles qui faisaient la violence et les autres qui la déniaient. Que c'est à cet instant que la fuite s'est présentée comme une solution. Et peut-être qu'elle est parvenue à les croire un peu, ceux et celles qui lui disaient d'arrêter d'en parler, de passer à autre chose, de décrocher et qu'à force, elle aussi, elle s'est mise à ne plus la voir, cette violence ou qu'elle a cru que ces hommes, ceux capables de la faire, étaient inatteignables et inébranlables. Moi, je l'ai pensé et ça m'a éloignée. J'ai souvent vu la violence se produire devant moi et, chaque fois, on a refusé de la reconnaître. Ce refus de réalité, il a creusé un fossé entre moi et le reste du monde. Il m'a convaincue de la surpuissance de ces hommes. C'était forcément plus facile, pour moi, de me blâmer pour ce qui s'était passé ce soir-là et de me punir en nous séparant que de chercher à comprendre le rôle qu'ils avaient joué.

Comme c'était plus simple d'être en colère contre ma mère et de lui faire porter la responsabilité de ce qui m'était arrivé. Peut-être que c'est pour cette raison que, recluses et blessées, dans le doute et épuisées, on en vient à se déchirer entre nous et à s'accuser pour des fautes qu'on ne commet pas. Parce qu'il ne nous reste que nous sur qui tomber. Parce que, sinon, il n'y a plus d'espoir que ça change, et que, sans espoir, on ne survit pas. Puis, ces hommes, ils préfèrent qu'on se dispute entre nous. Ils en tirent avantage. Ils sont effrayés à l'idée qu'on puisse se rallier, alors ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous en empêcher. Et, lui, c'est ce qu'il a fait aussi. Il a fait ça. Il a transformé cette histoire d'agression en histoire de rivalité, et c'est devenu une affaire de trahison. Ils m'ont agressée et c'est devenu un obstacle entre nous, un problème entre toi et moi, alors que ça ne nous concernait pas, que ça n'avait rien à voir avec nous deux, et que ça avait tout à voir avec lui, avec eux. Il s'est mis à l'écart. Il a réussi à tout faire dévier et à rediriger mon attention ailleurs, sur toi, sur moi, sur nous. Il s'est retiré du récit, puis il nous a placées au cœur de la crise. Il m'a fait comprendre qu'il valait mieux qu'on se sépare. Il nous a divisées comme on nous monte trop souvent les unes contre les autres pour nous isoler. Et à distance, avec eux et ce qu'ils nous racontent comme seuls repères, on ne sait plus comment penser autrement.

Je ne me suis jamais permis de réfléchir à ce que ça aurait pu être, nous deux. Je ne me suis pas donné le droit de rêver à ce que ça aurait été si je t'avais dit que je t'aimais et si tu me l'avais dit, toi aussi. Il avait cette emprise sur moi. Il a pris le contrôle, ce soir-là, de mon corps, puis de mes pensées. Il nous a empêchées d'être ensemble. Il m'a volé la capacité de nous imaginer.

Mais j'ai souvent joué à essayer de deviner ce que tu étais devenue. Je t'ai imaginée mère dans une grande maison de banlieue, puis je t'ai imaginé sans enfant dans un appartement montréalais. Je me disais que Rosemont, le Mile End ou la Petite Italie, ça te ressemblait. À certains moments, j'ai pensé que tu étais en couple, à d'autres, que tu étais célibataire, carriériste, nomade, en voyage ou établie dans un autre pays. Je l'ai fait pour essayer de te sortir de ce passé dans lequel je nous avais enfermées. Je n'aurais pas eu besoin de faire ça, d'imaginer, je veux dire, j'aurais pu savoir facilement. J'aurais pu chercher sur les réseaux sociaux et obtenir les réponses à mes questions. J'ai souvent eu envie de le faire, mais je n'ai jamais osé. En fouillant pour te trouver, j'aurais eu l'impression de forcer quelque chose, de dépasser une frontière et de t'espionner, comme il l'a fait quand vous vous êtes séparés. Dans l'histoire qui nous unit, trop de limites ont été transgressées pour que je choisisse d'en enfreindre une, moi aussi. Je ne voudrais rien prendre

de toi sans que tu le saches. Je ne voudrais pas entrer dans ta vie, puis m'emparer de ton présent, te dérober des morceaux de ce que tu es devenue. Je préfère laisser le hasard s'en charger. Je préférerais attendre qu'on se croise à l'épicerie ou dans le métro, si ça se peut, si on habite la même ville, et qu'une conversation s'improvise ou non, mais que tu puisses choisir. Je préfère prendre le risque de ne pas te revoir, je vis mieux avec cette idée-là, que celle de me mettre à t'épier.

J'ai souvent fantasmé cette scène, celle où on tombe l'une sur l'autre par hasard. Il m'arrive d'essayer de la provoquer, cette situation. Quand j'arrive dans un nouvel endroit, je scrute les lieux, c'est devenu une habitude. Depuis l'entrée, je prends le temps de balayer la pièce du regard, je te cherche. Je voudrais t'apercevoir, j'essaie de te reconnaître. J'étudie les visages dans les salles de concert, de théâtre ou de cinéma, dans les festivals, les bars, les restaurants, les files d'attente. J'essaie d'imaginer comment le tien a vieilli, ce que sont devenus tes traits, si le grain de beauté sur ta joue est toujours pareil, si tes cheveux ont encore les mêmes reflets. Je voudrais te voir assise là, ou plus loin, debout en train d'attendre, de boire un verre, seule ou accompagnée, t'entendre rire, parler. Mais la vision s'arrête là, d'un coup, au moment où je t'aperçois. Je n'ai jamais pu figurer la suite. Je ne m'imagine pas aller vers toi ni commencer une conversation. J'ai besoin de te voir, c'est tout, de te voir en vrai. Je voudrais une image, juste une, une toute petite séquence de toi en mouvement pour changer le souvenir, pour t'ancrer ailleurs que dans ce passé avec lui, avec eux.

J'aurais aussi pu t'envoyer un message. T'écrire et te proposer qu'on se voie, t'inviter à prendre une marche dans un parc, une bière ou un café. Je me suis dit mille fois que ça y était, que j'étais enfin prête, que je t'écrirais, qu'on se rencontrerait et que je te dirais tout. Mais je n'en ai jamais eu le courage.

Je pense qu'une partie de moi craint toujours de ne pas trouver les mots une fois assise devant toi. Je ne sais pas si j'arriverais à être authentique, à rester fidèle à celle que je suis aujourd'hui, ou si c'est l'adolescente amoureuse qui aurait le dessus. J'aurais peur d'être catapultée vingt ans en arrière et de me remettre à jouer avec la réalité, que ça se fasse malgré moi. Que le besoin de me sentir solide, fière prenne toute la place et que les convictions qui m'animent et que j'arrive à affirmer ici, dans l'écriture, foutent le camp en te regardant. J'aurais peur de me mettre à trier et à choisir, comme on le fait quand on veut lisser la réalité ou l'embellir. De chercher à te rassurer, et à me rassurer au passage, en insistant sur le fait que ça va, maintenant, que je suis ailleurs. Et ce serait vrai, mais à moitié. Je vais mieux, beaucoup mieux, mais je reste imprégnée

de cette soirée. Ce serait compliqué de t'expliquer que je ne sais pas qui je suis en dehors de ce qui s'est passé, que je ne connais pas celle qui n'a pas été agressée, que je ne l'ai jamais rencontrée. Ce serait difficile de te dire que j'ai encore du mal, parfois, à faire la différence entre eux et moi, que je n'arrive pas à tracer cette ligne définitive qui me séparerait de lui et de l'autre. Que je dois vivre avec les conséquences de cette agression, assumer tous les jours les gestes qu'elle m'a amenée à poser, et que ça m'empêche de me libérer de ce qui s'est passé. Que c'est difficile de me rappeler que je ne suis pas eux ni l'événement, et que je dois me le répéter souvent. Les inventions, le trouble alimentaire, l'instabilité, l'anxiété, les périodes de confusion, les hospitalisations, la médication, les mauvaises décisions, les comportements à risque, les relations malsaines, le sexe...

Quand je repense aux mois qui ont précédé l'agression, c'est le souvenir d'un désir timide qui me revient, un désir qui commençait à se donner le droit de se manifester, de se faire sentir, le réveil tranquille d'une attirance, mais j'ai manqué de temps. J'en aurais eu besoin pour explorer, expérimenter, me découvrir.

Je ne savais rien encore de la jouissance. Si j'avais su, si j'avais connu le plaisir, j'aurais eu quelque chose à me réapproprier. J'aurais pu travailler à récupérer, retrouver ce que j'avais perdu, égaré, ce que l'agression était venue brouiller, et ça aurait peut-être été moins compliqué. Mais ce soir-là, c'est un corps vierge qu'ils ont pris. Un corps sans expérience qui ne savait rien de ce qu'il aimait, ni de ce qu'il voulait. C'est avec eux que tout a commencé. Cet événement, c'était le point de départ, mon initiation à la sexualité. Et je n'ai toujours pas compris comment faire autrement, comment cesser de reproduire ce qu'ils m'ont appris ou effacer les associations qui se sont faites ce soir-là, me déprogrammer. Alors, j'ai arrêté. Je ne le fais plus. Je ne baise plus et je ne fais plus l'amour, je refuse l'intimité, les caresses et les rapprochements, j'évite d'en parler, je fais comme si le sexe n'existait plus et je me fâche en silence contre ma psychologue quand elle aborde la question, *on est là pour ça, faudra bien en parler, ça te fait quoi que je te dise ça*, ça me fait chier, je devrais lui dire que ça me fait profondément chier, mais je souris, je souris et je baisse la tête, je lui dis que je sais que j'ai un problème, que ce n'est pas normal, que je voudrais y arriver, mais au fond, je m'en fous, je prends plaisir à le rejeter, ça me fait du bien de le savoir loin, de penser que je peux faire sans, de m'imaginer affranchie, de me dire que je n'aurai plus jamais besoin de le revivre, de le ressentir. C'est au sexe que j'en veux. Je lui en veux de s'être présenté à moi comme ça la première fois, je lui en veux de me donner la nausée, envie de mourir, et de ne pas pouvoir jouir sans pleurer, sauf quand j'ai bu, sauf quand je couche avec des inconnus.

Je n'ai jamais pu figurer ce qu'aurait été la nôtre, alors je me suis lancée dans d'autres histoires. Il y a eu plusieurs amoureuses, des aventures d'un soir, de quelques jours et de quelques semaines, puis des plus longues. Il y a eu des filles que j'ai aimées beaucoup, certaines un peu et d'autres pas du tout. Des histoires inconfortables et malsaines, d'autres intenses, mais qui se sont épuisées aussi vite qu'elles ont commencé. J'ai dit oui à toutes celles qui se sont montrées intéressées et j'ai pris toutes celles qui sont venues vers moi. Je ne sais pas si je l'ai fait à cause de mon incapacité à reconnaître mes limites ou parce que je pensais qu'en multipliant les relations, j'augmentais mes chances de récupérer un peu de ce qu'on avait eu, toi et moi. J'ai voulu retrouver la connexion profonde, le magnétisme, ressentir la même attirance. J'ai tout fait pour revivre l'intensité qu'il y avait à la maison, celle qui existait entre nous, la peur que j'avais ressentie chez moi, puis avec eux. J'ai voulu recréer les crises parce que, sans elles, je ne savais pas comment tisser des liens. Pour y arriver, j'avais besoin que ça me brûle, que ça me coupe le souffle. Je me suis jetée dans ces relations sans aucune limite, ne sachant même pas que j'en avais, que ça se pouvait. J'ai voulu que chacune de ces histoires me submerge, pour me perdre, t'effacer, nous oublier.

Mais peut-être que j'ai romancé. Peut-être que mon souvenir est teinté par l'intensité des émotions qu'on a vécues, par ton inaccessibilité, la perte, la coupure et le déchirement. Peut-être que j'ai sublimé parce que je le pouvais, parce que rien n'avait eu le temps de s'écrire et que je pouvais me faire croire tout ce que je voulais. Peut-être que j'ai cherché quelque chose qui n'avait jamais existé.

Il m'arrive encore d'être habitée par cette impression de devoir me racheter, de devoir faire le bien pour contrer le mal que j'aurais causé. La panique est encore un peu là, celle qu'un jour, on me fasse payer, qu'un jour, on me condamne pour ce qui s'est passé ce soir-là. Parce que cette partie de moi qui me pense fautive dans cette histoire, elle n'est pas complètement disparue. Parce qu'il lui arrive de reprendre un peu le contrôle, pas longtemps, mais suffisamment pour me faire peur, assez pour que je remette à penser que j'ai peut-être fabulé une histoire d'agression pour me déculpabiliser d'avoir couché avec l'amoureux de ma meilleure amie. Alors, peut-être que je t'écris pour me libérer du poids de toutes ces choses que tu ne sais pas, pour prendre un pas d'avance, pour que tout soit enfin dit, écrit et qu'il ne reste plus rien à découvrir sur moi, si jamais. Peut-être

que je cherche à tout dévoiler pour me dédouaner. À tout divulguer parce que je ne sais plus, moi, quoi penser de ce que j'ai fait et de ce qui s'est passé et que j'accepte, finalement, qu'on pose un regard sur cet événement et qu'on ait une opinion. Je me dis qu'il n'y a pas plus sévère que moi. J'ai fait le tour de toutes les insultes qu'on pourrait me lancer, j'ai réfléchi à toutes les menaces. On peut bien me traiter de menteuse, je m'en fous, je m'en suis déjà chargé, on peut bien douter de ce que je dis, ça ne changera rien, moi-même, je doute encore. Peut-être qu'il faut que je te dise tout pour me débarrasser de cette honte. Parce que, si cette honte est apparue en réponse aux regards que lui et l'autre ont jetés sur moi, je l'ai entretenue en imaginant celui que tu poserais sur moi en apprenant ce qui s'est passé. Il faut peut-être que je sorte de ma tête et que je prenne le risque de me faire voir, que je te laisse me regarder.

Je me demande ce que je lirais sur ton visage si je te racontais. Je ne sais pas de quel côté tu te tiens. Je ne sais pas si tu fais partie de ceux et celles qui se voilent les yeux et qui refusent d'entendre. Peut-être que je verrais de l'incompréhension, de la déception ou du doute, de la colère, peut-être, d'entendre des horreurs au sujet d'un garçon que tu as aimé. Est-ce que tu me croirais sur parole, est-ce que tu me prendrais dans tes bras en me disant que tu es désolée, est-ce que je verrais de la douceur dans tes yeux, de la compassion ou de l'indifférence, plutôt, de la distance. Est-ce que tu me demanderais de te donner plus de détails, *ça s'est passé où, tu dis?* Est-ce que tu me reprocherais de ne pas te l'avoir dit avant, d'être partie comme ça, de t'avoir laissée là, *j'en reviens pas que t'es partie de même, que tu m'as rien dit.* Est-ce que tu chercherais à le défendre comme ma mère et ma grand-mère ont défendu mon grand-père *je suis sûre qu'il ne voulait pas, que ça a juste dérapé,* est-ce que tu essaierais de l'excuser comme elles ont excusé mon père, *tu sais comment il était, trop intense, c'était pas un mauvais gars, il comprenait mal les limites, pis son père, tu te souviens de son père, c'est pas étonnant qu'il ait mal tourné... je veux pas dire que... en tout cas, tu comprends... tu comprends, hein, ce que je veux dire?*

Je te dirais que ça s'est passé chez lui, que je m'excuse d'être partie, que je m'en veux aussi, que je ne sais pas si c'était prévu, tout ça, et que tu as peut-être raison quand tu dis que ça a dérapé, mais que c'est arrivé quand même, que ça ne change rien au résultat, que prévu ou pas j'ai été violée. Mais le scénario dans lequel tu l'excuses m'angoisse. Je doute de ma capacité à l'affronter, celui-là. Je ne sais pas si je suis assez forte pour rester campée sur mes positions, tu sais, sur ce que j'en pense, qu'on s'en fout, au fond, de ce qui l'a amené là, de son père et de son éducation, que

ces questions-là le dépassent, qu'elles sont plus grandes que lui, qu'elles le concernent et puis pas, que pour lui, de toute façon, c'est trop tard. Qu'elles sont pertinentes ces questions, mais pas ici, ces questions-là sont importantes ailleurs, dans un autre contexte, mais elles n'ont rien à faire dans cette discussion entre toi et moi. Je ne pourrais pas tolérer que tu essaies de le justifier, je ne pourrais pas le supporter, pas venant de toi, pas dans cet instant de fragilité. Si je te racontais ce qui s'est passé pour la première fois, je voudrais que tu me comprennes, moi.

On les a trop souvent défendus devant moi, ces hommes qui blessent et qui violent. On m'a trop souvent reproché de ne pas avoir fait suffisamment d'efforts pour les comprendre. J'ai déjà pensé que ça aidait de le faire. Quand j'étais dedans et que je la vivais tous les jours, cette violence, c'était apaisant, ça me permettait de mieux tolérer les situations que je subissais. Je ne les voyais plus seulement comme des bourreaux quand je pensais au fait qu'ils avaient eu une enfance difficile. Je me disais qu'ils n'étaient pas complètement responsables, que c'était surtout la faute de ceux qui les avaient précédés et qui ne leur avaient pas appris à faire mieux. Quand je me rappelais ce qu'ils avaient vécu, d'où ils venaient, que leurs pères étaient plus violents encore, avec leur mère, avec eux aussi, ça relativisait, je me disais que ça aurait pu être pire, que j'étais chanceuse finalement, que ça avançait quand même, que les choses bougeaient, évoluaient, que j'avais trop d'attentes, que j'étais trop exigeante. J'ai pensé qu'ils avaient besoin que je reste là, avec eux, que je les accompagne, pas que je les condamne, que je les entende, pas que je les accuse, et ça m'a empêchée de penser qu'ils choisissaient de continuer, de ne rien faire pour que ça arrête, ça m'a empêchée de voir leur incapacité à se remettre en question et à se sentir concernés, et j'ai oublié la douleur, la mienne. Et d'un coup, ce n'était plus mon histoire, mais la leur.

Alors, il faut leur dire non, arrêter de faire le travail pour eux et les laisser se comprendre eux-mêmes. Mais je ne sais pas, je ne sais pas comment je ferais pour te dire tout ça si je t'entendais l'excuser, si je t'écoutais le justifier. Je ne sais pas si j'aurais la force de t'arrêter et de te dire que tu te trompes. Je ne sais pas si je trouverais le courage de t'expliquer pourquoi.

Ce qui s'est passé ce soir-là, je l'ai raconté une seule fois. Je consultais une psychologue pour un problème d'anxiété. Mais entre les séances, c'est à cette soirée que je pensais, à eux et à toi. J'ai cru que c'était normal, que ça venait avec le processus, celui de fouiller mon passé. Puis les pensées se sont mises à me pourchasser dans la douche, au travail, à l'épicerie, dans l'autobus, dans le métro. Les images faisaient irruption au restaurant, elles surgissaient sans avertir entre deux

gorgées de vin alors que j'essayais de tenir une conversation. Elles apparaissaient quand j'étais chez l'ostéopathe, dans une réunion de famille, à des funérailles, au bureau des passeports. J'enchaînais les crises de panique, j'étais épuisée, terrorisée. Alors je lui ai raconté, j'ai dit à cette psychologue ce qui s'était passé en commençant par ce que je me souvenais du début de cette soirée, puis je lui ai dit ce qu'ils avaient fait avec leurs mains, leur sexe, ce qu'ils m'avaient dit et comment ils m'avaient regardée. Plus j'avais, plus je racontais, plus ses épaules se cambraient, plus son dos se courbait et plus son visage se décomposait. J'ai vu l'effet de cette agression, celle que j'ai vécue, sur une autre. J'ai vu comment c'était lourd, chargé. J'ai été témoin de son impact sur le corps, j'ai vu le poids des mots, des gestes et des images. Après, je l'ai écrite, cette histoire, je l'ai endurée, réfléchi, ressassée, mais je ne l'ai plus jamais racontée.

Depuis, je sais que je porte en moi quelque chose qui dérange et qui fait mal. Je suis une preuve de l'existence de cette réalité, une confirmation que la violence se produit. Je ne sais pas quoi en faire. Je ne sais pas si des responsabilités viennent avec cette agression. Je ne sais pas si je dois me montrer entière, nommer les vérités sans égard à ce qu'elles pourraient générer, susciter ou si je dois continuer de me taire. Si je dois donner aux autres ce que je sens qu'ils et elles veulent et préserver leur paix d'esprit, les laisser se complaire dans la certitude que le monde n'est pas si mauvais.

Depuis, je me demande si je dois foncer et accepter de déranger. S'il faut que j'apprenne à vivre avec le fait que je porte en moi une partie du monde que le monde ne veut pas voir, que je me résigne à être un déclencheur d'anxiété et de déni. Je me demande si je dois résister à la force avec laquelle on nous repousse, moi et le fait que j'ai été agressée, ou si je dois écouter ceux et celles qui me rabrouent, puis laisser tout ça de côté, continuer, au quotidien et avec les gens qui m'entourent, de faire comme si cet événement ne s'était jamais produit et qu'il ne m'avait pas modelée. Je ne sais pas si tu m'en voudras. Je ne sais pas si tu aurais préféré que je ne te dérange pas avec le passé, que je te laisse tranquille et que je continue de t'épargner en te maintenant dans l'ignorance de ce qui s'est passé.

Je porte en moi cette soirée et les mois qui la bordent. Je sens l'année 2004 au creux de mon ventre, elle respire avec moi, elle cogne dans ma cage thoracique au même rythme que les battements de mon cœur. Je la transporte, elle me suit au lancement d'une revue, elle est assise avec moi au théâtre, je la sais tout près pendant la pièce et aussi à la fin, lorsque j'applaudis. Je la

reconnais dans toutes les histoires que j'entends, que je vois. Les deux hommes de ce soir-là sont à l'intérieur de moi. Je pense les reconnaître en traversant la rue, je le vois, lui, assis là-bas sur la terrasse d'un restaurant et l'autre dans le métro, dans une autre ville, en voyage dans un autre pays. Je reconnais leurs traits, leurs visages, ceux d'il y a vingt ans, je reconnais leurs corps de ce soir-là, comme s'ils n'avaient pas changé, jamais vieilli, comme si le temps n'avait pas avancé et que j'y étais encore, comme s'il n'y avait rien pour séparer les dimensions, comme si les limites n'existaient pas, que la transgression de mes frontières avait fait disparaître toutes les autres. Alors, je ne sais pas, je ne sais pas si je peux continuer de garder tout ça pour moi sans implorer, je vois mal comment je pourrais y arriver. Trop souvent, je voudrais crier tout ce qui m'est arrivé et que la terre arrête de tourner un peu, quelques instants, qu'on suspende tout le reste le temps de mesurer la portée de cette violence, pour qu'on cesse de faire semblant et qu'on n'ait plus le choix de la regarder.

Avant de t'écrire cette lettre, j'ai rédigé des dizaines de versions de cette histoire. J'ai d'abord pensé que je devais tout dévoiler. J'ai pensé que je devais fournir des preuves, consigner tout ce que je savais des événements, appuyer mes mots sur des faits. J'ai pensé que je devais me justifier, plaider pour défendre ma cause. J'ai pensé que l'écriture serait mon chemin de croix et que, lorsque je l'aurais fait, je me sentirais enfin libre, propre, pardonnée. J'ai pensé que je devais souffrir pour mériter d'exister.

Alors, j'ai tenté de récupérer les détails, de remplir tous les trous et de tout rabouter. J'ai entassé les morceaux de texte pour me tracer un chemin. J'ai essayé d'attraper tous les bouts de cette soirée, de les retenir et de les fixer sur le papier. J'ai pensé que c'était une façon de m'enraciner quelque part, de me donner une forme pendant que j'en cherchais une à cette histoire. Mais je ne me sentais pas rassasiée ni apaisée. Cette histoire que j'écrivais n'était pas la bonne, jamais tout à fait celle que je voulais. Je pensais que mon insatisfaction venait de l'imprécision avec laquelle je rendais compte des faits, de mes trous de mémoire et de mon doute par rapport à ce qui s'était passé ce soir-là. Je ne voyais que cette soirée, l'agression et la violence, eux et ce qu'ils avaient fait.

Puis j'ai pensé que c'était l'entre-deux le problème, la coexistence du réel et du fictif. J'ai pensé que je devais prendre parti, que je devais décider entre fiction et réalité, puis m'y tenir. J'ai pensé qu'il y avait deux versions de cette agression et qu'elles se faisaient compétition, que je

devais raconter ce qui s'était passé ce soir-là ou raconter Guillaume et toute l'invention. J'ai cru qu'il y avait deux histoires et que je devais en éliminer une pour laisser toute sa place à l'autre. Alors j'ai fait des allers-retours, je me suis promenée entre les deux en pensant que je trouverais mon sentiment de complétude, de totalité, en m'arrêtant à l'une des deux extrémités. Mais toutes ces fois où j'ai tenté de me donner entièrement à l'une ou à l'autre, chaque fois où j'ai essayé de m'expliquer ce qui s'était passé en faisant abstraction d'un pan complet de l'année 2004, chaque fois où j'ai refusé de tout regarder, où j'ai pensé que l'un des versants de cette histoire nuisait à l'autre et que j'ai choisi de l'ignorer, c'est là, toutes ces fois, où j'ai eu l'impression de mentir, de raconter des faussetés. Je pensais que si l'histoire se tenait, s'appartenait, je pourrais la laisser aller, que c'était la seule façon de me libérer. Ou bien je m'en débarrassais en entier, ou bien j'y serais assujettie pour le reste de ma vie.

J'ai écrit et réécrit leur agressivité, leurs mains qui me touchaient et leurs sexes qui me pénétraient. J'ai creusé dans l'événement, pensant que le noyau se trouvait là, la solution aussi. Mais je cherchais mal, je regardais au mauvais endroit.

Pendant que je scrutais leurs corps et que je disséquais leurs actions, je me faisais revivre en boucle ce même fragment de passé. J'oubliais que la fille couchée là et qui continuait de subir, c'était moi. À force de les regarder, eux, je me suis effacée, je t'ai délaissée. Je regardais ce qui se passait, je les laissais faire, j'observais, je relatais, mais je ne faisais rien pour les arrêter, je restais de leur côté, passive. C'était l'immobilité, encore, l'incapacité d'agir. Je continuais d'occuper la place qu'ils m'avaient assignée, de jouer le rôle de témoin et de victime en même temps. Je suis tombée dans le piège. J'ai fait ce qu'ils attendaient de moi et je leur ai donné le récit.

Et pendant que j'écrivais et que je récrivais leur histoire, j'en négligeais une autre. Une que je croyais secondaire à ce qui s'était passé ce soir-là avec eux, une que je pensais moins importante que celle de l'amoureux inventé, la nôtre.

Je disais vouloir te protéger en t'évinçant de mes écritures. Je disais écrire sur la honte, alors que j'omettais de parler de celle qui prenait le plus de place, la honte d'être encore habitée par une histoire qui n'en était pas une, qui n'avait pas de début.

Quand j'ai commencé à le faire, je l'ai abordée de biais, en survol, cette histoire, toujours un peu cachée derrière autre chose, je l'ai chuchotée. Puis, petit à petit, un peu plus assouvie chaque fois de te lire un peu là, je t'ai fait plus de place. Ou tu t'es tracé un chemin, peut-être, je ne sais

pas à quel point c'est moi qui ai décidé. Puis, c'est à toi que j'ai eu envie de parler, de raconter ce qui s'était passé.

L'histoire qu'il fallait que je reconstruise, c'était la nôtre, pas celle de ce soir-là, mais celle qui n'a jamais pu exister entre toi et moi. Pour qu'on arrête de les écarter, ces histoires, de les empêcher. Alors, si je t'écris aujourd'hui, c'est pour que notre histoire en soit une. Si je t'écris, c'est pour qu'on existe quelque part, ailleurs que dans ce passé avec lui, avec eux, et pour qu'on puisse s'ancrer ici, dans un nouveau lieu.

LES VIOLENCES SEXUELLES MISES EN RÉCIT :  
L'ÉCRITURE DE LA HONTE COMME LIEU DE RENCONTRE

S'il nous a violées en toute impunité, on devrait pouvoir se raconter en toute liberté.

Pattie O'Green, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*

LIRE

Le lecteur confronté à sa propre opacité ne peut rester indifférent au miroir qui lui est imposé : l'interpellation consiste en une invitation pressante, voire violente, à un questionnement personnel. S'interroger sur soi-même c'est forcément interroger l'autre.

Annie Richard, *L'autofiction et les femmes. Un chemin vers l'altruisme?*

Je reprenais la rédaction de mon récit, *2004*, quand j'ai lu *Triste Tigre* de Neige Sinno pour la première fois. Je revenais vers l'écriture avec l'intention de m'y consacrer sans mesure. J'étais prête à ce qu'elle me prenne et m'emporte. Non seulement je consentais à ce qu'elle me conduise ailleurs, je l'espérais. Je la suppliais de me montrer le chemin vers cette histoire que je voulais tant écrire, de m'emmener loin, au creux de ce récit, au fond de moi, là où je n'étais jamais allée. Pendant des jours, j'ai écrit, relu, attendu un peu, puis écrit encore et relu, sans m'arrêter. Les élans d'écriture me maintenaient éveillée, le soir, la nuit, des passages écrits dans la journée me revenaient, je les ressassais, je les révisais. J'ai cru à plusieurs reprises que ça y était. Toutes ces fois, j'ai flotté sous l'effet euphorisant d'avoir touché à quelque chose d'un peu nouveau, de vrai. Mais l'apaisement ne durait que quelques heures. Quand je reprenais le texte le lendemain, ce qui était agréable la veille se mettait à coincer et je réalisais que je n'y étais pas tout à fait, pas du tout, même, et que tout était à recommencer. Le récit me paraissait vide et sonnait creux. Je connaissais pourtant l'histoire que je voulais raconter, enfin c'est ce que je croyais. Il me fallait écrire plus vite et plus longtemps. En redoublant d'efforts et en insistant, j'y arriverais forcément. J'ai continué d'écrire pendant des semaines entières jusqu'à ce que les mots ne veuillent plus rien dire, que je ne sache plus maîtriser le langage, que je n'arrive plus à le faire fonctionner, à combiner les phrases, à les ordonner. J'ai continué même quand je ne trouvais plus les mots ou que je doutais d'eux, en me répétant ceux d'Annie Ernaux, « [...] la forme n'est jamais donnée par avance » (2011[2003], p. 50), il faut travailler, continuer, surtout ne pas arrêter. Je connais l'excès et l'acharnement, rien d'autre, l'absence de limites et le surinvestissement, alors j'ai persisté, jusqu'à ne plus savoir ce que je cherchais, jusqu'à oublier pourquoi c'était cette histoire-là que j'avais choisi de raconter.

Quand j'ai lu *Triste Tigre* pour la première fois, j'étais dans l'attente, celle de voir le texte se montrer à moi, sans savoir comment le faire émerger. J'avais rédigé des tonnes de pages, des pages que je sentais loin de moi, que je relisais avec l'impression de ne pas être celle qui les avait écrites. La certitude de ne pas être en train « [d'] écrire l'histoire qu'il [fallait] à mon avis raconter [...] » (Allison, 2015, p. 289) refusait de me quitter. Je me promenais entre la légitimité et la honte, la révolte et la résignation, la force et l'impuissance, la conviction que mon écriture était nécessaire et la certitude qu'elle n'avait pas sa place dans le monde. Puis j'ai lu Sinno. La moitié d'une nuit, quelques heures, c'est tout le temps dont j'ai eu besoin. J'ai traversé le livre sans le poser. J'ai perdu tout contact avec l'extérieur, je ne savais plus où j'étais. C'était sans importance de toute façon, ce qui comptait, c'était l'histoire, mais elle, surtout, l'enfant du récit et l'adulte qu'elle était devenue, la petite qui s'était fait agresser pendant des années par son beau-père et la femme qui avait survécu.

J'ai été emportée par l'écriture. Il y a une sincérité qui pousse à continuer. Mais j'ai aussi été dérangée par l'intérêt que l'autrice porte à son agresseur. J'ai remis en question le choix de lui consacrer les premières pages du récit. Ce qui motive Sinno à le faire est clair : « [...] ce qui me semble le plus intéressant, c'est ce qui se passe dans la tête du bourreau. Les victimes, c'est facile, on peut tous se mettre à leur place. » (2023, p. 9) J'ai pensé que le beau-père serait le personnage principal, c'est ce que le début du livre annonçait : son portrait brossé dès le début par un « je » un peu effacé, discret, masqué par l'homme qu'il décrit. Un « je » qui fait de brèves irruptions dans les réminiscences, à travers des « je me souviens » dans lesquels l'agresseur est toujours impliqué. Chaque fois qu'il est question de la petite, c'est en relation avec cet adulte ou pour interroger les actes qu'il a commis : « Comment une petite fille comme ça peut-elle attirer le regard d'un homme ? Qu'est-ce qu'il voit quand il la voit ? » (Sinno, 2023, p. 46) J'ai eu peur qu'on me fasse le récit de ses perversions, que les pages soient remplies des violences dont il était capable et qu'on me les décrive en détail. J'ai craint que le texte soit gorgé de lui, qu'il remplisse ma mémoire comme ces hommes capables de telles barbaries saturent les corps et les vies de leurs victimes. Ma plus grande angoisse, c'était que la petite et la grande qui se partageaient l'espace restant se retrouvent encore bâillonnées. J'ai lu plus vite les passages qui parlaient de lui. J'ai sauté des lignes et tourné rapidement les pages lorsque je le sentais trop présent. C'était une façon de rester solidaire avec la petite fille qu'il avait agressée, peut-être, de garder la femme et l'enfant au-devant, vivantes, plus

présentes que lui. La vérité, c'est que je le trouvais de trop dans cette histoire. Il me bloquait la vue. J'aurais voulu pousser son corps pour mieux les voir, elles. Ma colère s'est apaisée en cours de lecture et la présence du beau-père est devenue moins suffocante, comme si un détachement s'était finalement opéré. J'ai pensé que ça m'appartenait et que mon incapacité à le tolérer avait à voir avec mon histoire et le fait que j'avais moi-même été agressée.

J'ai relu *Triste Tigre* à plusieurs reprises. Je l'ai relu très récemment pour en parler ici, dans ce mémoire. Cette dernière fois, je me suis disciplinée. J'ai persisté malgré l'inconfort et la colère et j'ai lu avec attention toutes les pages qui concernaient cet homme. Plus vigilante cette fois, j'ai aperçu le déplacement. C'est subtil, mais les corps bougent. L'agresseur recule, la femme et la fille avancent, ou bien les trois se déplacent en même temps, je ne saurais dire précisément, mais un écart se crée entre les corps, le beau-père s'éloigne, alors que la grande et la petite se rapprochent l'une de l'autre. Sinno s'interroge : « Je me demande s'il faut que je dise *je*, que je fasse que cette petite fille soit en même temps moi qui ai aujourd'hui quarante-quatre ans. » (2023, p. 61 [l'autrice souligne]) Puis on revient rapidement à l'agresseur, à son regard sur une photo de famille. Dans le premier tiers du roman, on se promène entre elles et lui, on assiste à une forme de négociation. Pas entre la victime<sup>1</sup> et l'agresseur, non; l'autrice négocie avec elle-même. On l'accompagne dans les va-et-vient alors qu'elle essaie de se tailler une place dans le récit. Puis, plusieurs allers-retours plus tard, elle tranche, elle se positionne :

---

<sup>1</sup> Il existe actuellement une opposition entre les mots « victime » et « survivant·e ». Dans ce combat, « [l]e mot « victime » a été caricaturé, détourné de son sens premier et récupéré par la droite pour lui enlever toute crédibilité. » (Souffrant, 2022, p. 63-64). Ainsi, utiliser le mot « victime » pour se désigner est perçu négativement et associé à un refus chez la personne d'avancer, pire encore à une tentative d'utiliser son expérience traumatique pour « faire pitié ». Alors qu'opter pour le mot « survivant·e » est associé à la résilience (O'shea et al., 2024, p. 11), à la force, au désir de « s'en remettre ». Comme Kharoll-Ann Souffrant, je suis d'avis qu'il s'agit d'une « fausse dichotomie » (2022, p. 64). « Victime » et « survivant·e » ne sont pas des catégories mutuellement exclusives ni les deux extrémités d'un « processus linéaire » (Souffrant, 2022, p. 64) par lequel toutes les personnes qui ont vécu des violences sexuelles devraient passer. Dans ce mémoire, je fais le choix d'utiliser le mot « victime » pour parler des personnes ayant vécu des violences sexuelles. Je ne le fais pas parce que je condamne ceux et celles qui choisissent de se définir autrement. Mais je le fais parce que je dois trancher, et parce que, dans cette bataille qui les oppose, le mot « victime » me paraît moins dommageable. Je le fais parce que, pour moi, se dire victime n'est pas synonyme d'absence de résilience, comme se dire résilient·e n'efface pas le fait d'avoir été victime. Je le choisis parce que je suis d'avis que se dire victime, « [...] c'est reconnaître qu'un tort nous a été causé par autrui. Un tort qui n'est pas notre faute. » (Souffrant, 2022, p. 63-64). Je me tourne vers lui parce que c'est une façon de refuser de prendre la responsabilité de l'agression que j'ai subie et l'ampleur de ses conséquences. Si je choisis le mot « victime », c'est parce que je trouve le mot « survivant·e » chargé d'injonctions beaucoup trop lourdes à porter. Mais aussi parce que je ne suis pas d'accord avec l'idée selon laquelle nous aurions le pouvoir de dépasser le trauma, qu'il nous suffirait seulement de le décider, d'en faire le choix.

Je suis celle à qui c'est arrivé. Qui est le *je* qui parle ici? La femme qu'est devenue la fille des marginaux de la montagne? La spéléologue du sexe faible qui tombe dans le lac? La petite fille des sept ans de calvaire qui s'est enfin libérée de son fardeau en écrivant un poignant témoignage? Je suis ces trois filles et bien d'autres encore, je porte en moi toutes ces voix. (Sinno. 2023, p. 82 [l'autrice souligne])

C'était peut-être une nécessité et non un choix, de débiter le livre en donnant toute cette attention à l'agresseur. Un geste naturel. Parce que cette histoire d'abus, elle commence avec lui qui pose ses mains sur elle. Le texte reproduit une partie de la réalité, l'ordre dans lequel les choses se passent réellement. Dans la vie comme dans le livre, c'est l'agresseur qui enclenche le récit, ça débute avec lui qui agresse, puis qui s'incruste et qui prend toute la place. Alors, il fallait commencer par lui, régler le dossier du violeur en premier pour l'écarter, pour s'assurer qu'il ne revienne pas hanter le texte. Il fallait prendre le temps de se tracer un chemin, se donner le droit d'être là, de comprendre comment occuper l'espace, le monde, reprendre possession de sa vie, de son corps et de son identité. Cet apaisement, cette impression de sentir le beau-père moins présent à mesure que j'avancais dans le texte, ma colère qui s'estompait, c'était un effet de lecture, le résultat de l'apparition du sujet Neige dans l'écriture.

Quand j'ai lu *Triste Tigre* pour la première fois, je me demandais ce qu'allait devenir *2004*. J'avais écrit ce récit tellement de fois déjà sans jamais parvenir à un résultat qui me satisfaisait. Je songeais à le laisser tomber pour de bon, à abandonner l'écriture, à ne plus rien écrire jamais ; qu'est-ce que je pourrais écrire d'autre de toute façon ? Je me suis dit que j'avais peut-être vidé ce récit de son essence, que je l'avais épuisé à force de le tordre dans tous les sens. Je me suis dit que j'étais peut-être passé à côté de cette maudite histoire et qu'il était trop tard. Je répétais que je n'arrivais pas à écrire ce récit « comme je le voulais » sans même savoir ce que je voulais. J'espérais quelque chose que je ne pouvais identifier, nommer ou même figurer. Je pensais que les réponses se cachaient dans mon écriture, mais c'est en lisant Sinno qu'elles se sont présentées.

\*\*

Dans le récit de soi, il y a une place pour l'autre, « [l]'histoire identitaire a [...] besoin pour exister des résonances qu'elle suscite chez l'autre [...]. » (Richard, 2013, p. 30) Dans *Triste Tigre*, le « je » se construit dans un dialogue avec les lecteurs et lectrices à qui l'histoire est racontée. Le

« je » a besoin de personnes témoins pour s'articuler, alors il les interpelle, « Ami lecteur, amie lectrice, ma semblable, ma sœur [...] » (Sinno, 2023, p. 52), et les implique dans ses réflexions : « Peut-être que je peux dire *elle*, la petite fille. Je ne sais pas ce qui est mieux pour vous. » (Sinno, 2023, p. 61 [l'autrice souligne]) Le procédé met bien en évidence comment « je » et « tu » sont interdépendants, unis dans la vie comme dans l'écriture, et comment la présence du second est essentielle à l'existence du premier (Benveniste, 1966, p. 253). Le récit de soi se présente ici comme un appel à l'autre, la volonté de créer un lien. Par l'interpellation directe, Sinno met de l'avant son désir d'une relation avec ses lecteurs et ses lectrices. Une relation qui ne peut s'établir que s'ils et elles acceptent à leur tour de prendre la place qui leur est proposée en occupant ce « tu » de façon active, c'est-à-dire en réfléchissant avec elle.

Cette relation repose sur l'honnêteté, Sinno est franche : « Ne prends pas ce texte dans son ensemble pour une confession. Il n'y a pas de journal intime, pas de sincérité possible, pas de mensonge non plus. » (2023, p. 52) Elle prend le risque de se révéler sans forcer l'adhésion, sans garantir une quelconque vérité (Richard, 2013, p.11), elle ne promet rien. Quand j'ai lu *Triste Tigre*, j'étais libre de croire ou non ce qu'on me racontait. C'est une écriture sans prétention, une invitation à participer à une réflexion en train de se faire, au côté d'un « je » à la fois dans l'écriture et hors du texte. En lisant, moi, j'ai tout l'espace pour penser avec elle, l'entière liberté de continuer ou d'arrêter, on n'exige rien de moi (Richard, 2013), on ne m'impose rien non plus, pas de faits, pas d'images. C'est un autre rapport au texte, une posture différente de lecture qui bloque tout processus d'identification ; c'est impossible d'être « je » et « tu » à la fois. C'est ce qui m'a permis d'apparaître : « Au cœur du paradoxe de la réciprocité et de l'unicité du « je » et « tu », se situe le moi autofictionnel, sujet de son récit, invitant l'autre à lui répondre en prenant sa place à son tour, unique elle aussi, sans véritable horizon d'identification. » (Richard, 2013, p. 30)

Le « je » autofictionnel, créé dans et par l'écriture « [...] devient une forme de passage entre [soi] et l'autre [...]. » (Richard, 2013, p. 40) Sinno ne m'a pas seulement invitée à jouer un rôle dans son histoire, elle m'a aussi invitée à apparaître dans la mienne. Le récit de soi « [...] c'est inviter l'autre *in fine* à habiter le "je" à son tour, à sa façon propre, avec la même exigence d'authenticité. » (Richard, 2013, p. 45 [l'autrice souligne]) Ce n'était donc pas suffisant d'écrire. J'avais besoin de lire, d'interagir, de participer à l'histoire d'une autre. En lisant Sinno, j'ai compris toute l'importance de « [...] l'authenticité sensible du "dire". » (Richard, 2013, p. 56) C'est devenu évident : c'est là que je trouverais *2004*.

\*\*

Habitée par les mots de Chloé Delaume, j'ai souvent défendu le récit de soi et l'importance de l'aspect fictionnel dans la mise en récit des violences sexuelles : « Écrire non pour décrire, mais bien pour modifier, corriger, façonner, transformer le réel dans lequel s'inscrit sa vie. Pour contrer toute passivité. Puisque. *On ne naît pas Je, on le devient.* » (Delaume, 2010, p.8 [l'autrice souligne]) Les salles de classe demeurent majoritairement silencieuses lorsque j'aborde le sujet. Le plus souvent, on me regarde et on m'écoute sans rien dire. Les questions sont rares et les discussions aussi. À ce jour, j'ignore encore ce que signifient ces silences répétés : une approbation, un désaccord non assumé, un désintérêt...?

Il y a quelques mois, j'ai présenté mon projet dans le cadre d'un cours en études féministes. J'y ai abordé la question de l'autofiction et de la pertinence du genre dans la mise en récit des violences sexuelles. À la toute fin, une main s'est levée. L'étudiante disait être dérangée par le fait que je défendais le droit de « manier » mon histoire et que j'assumais une part de construction. Elle affirmait qu'il n'était pas nécessaire d'injecter de la fiction dans ce type de texte, que ce n'était pas pertinent de s'amuser à modifier la réalité ; le nombre d'histoires « vraies » à raconter était largement suffisant. Et puis, c'est dérangeant, disait-elle, de lire un récit d'abus en ne sachant pas si tout ce qui s'y trouve est réellement arrivé.

J'ai vu son malaise. J'ai senti qu'elle avait des attentes, que je lui devais quelque chose. Que si je faisais le choix de raconter ce qui m'était arrivé, j'étais forcée de m'en tenir à la vérité, pleine et entière, c'était mon devoir de victime, sinon, je la mettrais en colère, je l'insulterais. Que si j'insérais de la fiction dans mon histoire, j'étais malhonnête, je me jouais d'elle, je m'amusais à la brouiller et à la tromper. Je me suis dit qu'il y avait un problème avec le mot « fiction », une incompréhension, certainement, pour qu'elle l'associe ainsi au mensonge et qu'elle la perçoive comme une trahison.

Je sais qu'en rapprochant fiction et violences sexuelles, je m'engage sur un terrain glissant. Je prends le risque de (re)déclencher une fausse croyance, celle que les victimes inventent et mentent. En le faisant, je touche une corde sensible, je réactive le doute et le scepticisme : pourquoi manipuler les faits, pourquoi « jouer » avec ça ? C'est vrai que l'enjeu de l'invention est crucial au tribunal, mais si j'ai choisi la littérature plutôt que le palais de justice pour raconter ce qui s'est passé le soir où j'ai été agressée, c'est pour ne pas avoir de compte à rendre, à personne, pour qu'on

me laisse faire ce que je veux avec le souvenir de ce qui m'est arrivé. Et puis, « [d]émêler les [fabulations] de la vérité est quelque chose d'atrocement compliqué, en particulier pour les écrivain·e·s. J'invente une histoire, je la construis, et je désire qu'elle ait un impact, un effet, pour littéralement changer le monde [...]. » (Allison, 2015, p. 85) Créer, s'autoriser l'insertion de la fiction dans le réel, c'est changer son rapport à l'événement, « [...] imaginative work that may bear an oblique relation to the actual event of sexual abuse can ultimately be more “healing” than an explicit rendering of the event. » (Cvetkovich, 2003, p. 85, [l'auteurice souligne]) L'écriture dite fictionnelle permet d'entrer différemment en relation avec ce qui s'est passé et c'est ce qui m'intéresse ici. En regardant l'histoire de biais, je me repositionne dans l'écriture, dans le récit et dans cette soirée. La création fait « [...] tourner [les mots] sur eux-mêmes, incitant à la réflexion, incitant la pensée à de nouvelles approches de la réalité. » (Brossard, 2009[1985], p. 56) Je perçois l'écriture comme une autre façon d'approcher le monde, comme :

[u]n sixième sens [...] qui permet d'expérimenter la réalité sous des angles divers, mobiles et de faire des synthèses de leurs contrastes. Un sens qui incite à faire preuve d'imagination et qui occasionne un déplacement dans l'espace : imaginaire. (Brossard, 2009[1985], p. 63)

J'aurais donc pu répondre à l'étudiante que la fiction et la réalité n'étaient pas en opposition, mais qu'elles se complétaient, ce qui me donnait mille raisons de les emmêler. Que je le faisais d'abord parce que c'était nécessaire et parce que je désirais m'éloigner des violences elles-mêmes, que je n'avais pas envie de « [...] montrer le scénario extrêmement conventionnel et répétitif des prédateurs [...] » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 8) en m'en remettant aux faits, que la fiction me permettait de retrouver une certaine liberté, de « [...] faire exister [ma] singularité. » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 9) J'aurais pu lui dire que je ne souhaitais pas faire de cette écriture un résumé des faits de ma vie, mais que cette écriture c'était pour « dire quelque chose » (Richard, 2013) et qu'« [e]ssayer “de dire quelque chose” au-delà du récit de vie, c'est ne pas se résumer à se raconter : l'aboutissement ne peut être la vérité du portrait, de la biographie [...]. » (Richard, 2013, p. 100, [l'auteurice souligne]) J'aurais aussi pu lui préciser qu'il y avait « [...] two kinds of speech act : one of bearing witness (describing events as they occurred) and one of narrating or working through (and thus transforming) traumatic memories [...] » (Brison, 2022[2002], p. 72), et que j'avais fait mon choix. Que je choisissais de « travailler l'événement par l'écriture », de

« dire » et non de décrire. Et que pour y arriver, je n'avais pas le choix de me tourner vers la fiction, puisque « [...] le “faire”, facture, fiction du récit de soi est indissociable et dépendant de la quête du “dire”. » (Richard, 2013, p. 58[l'autrice souligne])

Je ne suis pas parvenue à expliquer ce qu'était la « fiction ». Je n'ai pas su, non plus, donner une réponse satisfaisante à cette étudiante qui semblait plus perplexe encore après notre discussion. J'aurais voulu lui dire que c'était impossible de s'en remettre à la mémoire (Delaume, 2010, p. 18), que l'autobiographie était une illusion (Richard, 2013). J'aurais voulu me souvenir de cette phrase de Dorothy Allison : « La fiction est une vérité qui donne un sens aux mensonges » (2015, p. 284), être en mesure de lui expliquer comment « la fiction touche à la vraie vie » (Allison, 2015, p. 275), comment c'est possible d'«[i]njecter de la vie au cœur de l'écriture, [d']insuffler de la fiction là où palpite la vie. [D'a]nnihiler les frontières, [de] faire que le papier retranscrive autant qu'il inocule. » (Delaume, 2010, p. 6) J'aurais voulu me souvenir de ces mots de Chloé Delaume et les lui citer : « L'autofiction est un genre expérimental. Dans tous les sens du terme. C'est un laboratoire. Pas la consignation de faits sauce romanesque. Un vrai laboratoire. D'écriture et de vie. » (2010, p. 20) J'aurais voulu trouver les mots pour lui expliquer de quelle façon, en défendant la présence de la fiction dans mon écriture, je faisais preuve d'intégrité, de transparence et de lucidité (Delaume, 2010), pas de malhonnêteté.

Évoquer sa vie tient inévitablement de la construction de la réalité telle qu'on la voit et telle que la désigne le mot “autofiction” : la liberté que ce type de récits prend avec l'exactitude vérifiable des faits rapportés va simplement jusqu'au bout de la logique consciente de la part interprétative, imaginaire, affective, de tout vécu. (Richard, 2013, p. 16)

Je me serais probablement sentie moins ridicule si j'étais arrivée à répliquer quelque chose pour faire avancer la réflexion. Mais j'ai balbutié en répétant les mots que j'avais déjà prononcés, comme si je n'avais plus que ceux-là et que tous les autres étaient disparus. Ce que j'aurais surtout voulu dire à cette étudiante, c'est que la latitude que permet l'autofiction est indispensable pour que l'écriture ne soit pas aussi dommageable que le trauma lui-même. Sous cette forme littéraire, le retour sur l'expérience ne prend pas l'allure d'un témoignage, mais d'une reconstruction des faits ou des événements à partir d'éléments de la réalité. Dans le contexte autofictionnel, l'expérience de la violence sexuelle devient le matériau de création, l'histoire peut être récupérée

et manipulée. Cela permet de retrouver une certaine forme de pouvoir. Ce pouvoir se manifeste dans le choix de ce qui est dit et ce qui est gardé pour soi, puis dans la démarche liée à la forme, c'est-à-dire dans les décisions qui concernent la façon de mettre en scène cette histoire. Par l'insertion volontaire de fiction dans l'expérience vécue, l'autofiction est un moyen de résister formellement à l'injonction de s'en remettre aux faits, et aussi une façon de montrer l'impossibilité de cette exigence : « [l']autofiction est une négociation de la douleur. L'autofiction permet l'injection de fiction dans la consignation de faits et d'événements si strictement réels que le Je ne sais que s'y cogner. » (Delaume, 2010, p.51)

\*\*

« J'ai toujours envie de lire des textes sur les abus sexuels, et en même temps quelque chose m'en éloigne [...]. » (Sinno, 2023, p. 244) Sinno utilise les mots « fascination » et « répulsion » (2023, p. 244) pour qualifier la relation qu'elle entretient avec ce type de récit. Ces textes l'attirent, elle les survole, elle ressent le besoin de s'en éloigner, alors elle les repose sur les tablettes, les quitte sans se retourner.

Je partage cette même envie. Je ressens aussi le besoin d'aller vers ces récits d'abus, mais pas celui de m'en éloigner. Je ne souhaite pas revenir de ces lectures ni m'en préserver. Lorsque je me plonge dans ces histoires, je voudrais pouvoir y rester. Je n'ai pas non plus l'impression d'être fascinée par ces écrits. Même si c'est une attraction un peu étrange, de l'ordre de l'envoûtement, qui m'amène à les lire, même si j'ai parfois le sentiment qu'une force extérieure me pousse à les relire une deuxième et une troisième fois, le mot « fascination » me semble trop connoté, trop « romantique ». Les mots « obsession » et « compulsion » m'apparaissent plus justes. Ils reflètent mieux cette pulsion un peu malade qui m'amène à consommer ces histoires. Je ne suis pas séduite par ces récits, je dépends d'eux. C'est une addiction. Je ne me sens jamais rassasiée. Je me sens apaisée le temps de ma lecture et mon agitation revient aussitôt la dernière page terminée, puis ma quête reprend, je dois en trouver un nouveau pour qu'on me raconte ces violences encore et autrement, j'ai besoin d'une nouvelle histoire qui permettra à cette partie de moi de continuer d'exister.

Quand j'ai lu *Vu du ciel*, j'ai compris le personnage de Christine, obsédée par l'histoire de Séverine, violée et tuée à six ans. J'ai compris son besoin compulsif de lire tout ce qui s'écrivait sur elle, puis celui de retourner chaque jour sur la tombe de la petite pour lui parler. C'était logique

qu'au contact de l'histoire de Séverine, Christine ressent l'urgence de se confier et de lui raconter, qu'enfant, elle a été abusée. Je peux comprendre l'escalade, la perte de contrôle qui la conduit à arpenter le quartier où vivait Séverine, à visiter les commerces fréquentés par ses parents : « L'endroit est pourri. J'y suis presque bien. Pour quelle raison? J'ai l'impression de vivre enfin » (Angot, 1990, p. 56), à se présenter aux funérailles de la fillette, à filmer l'événement et à visionner encore et encore la vidéo : « Penser à Séverine est mon destin. » (Angot, 1990, p. 56)

Pour la petite, il y a un rapprochement à faire entre son histoire et la réaction de Christine : « Mon viol l'attire. C'est l'appel des contraires qui se ressemblent. Le rappel en plus noir de son modeste calvaire, cette histoire avec l'ami de sa maman. » (Angot, 1990, p. 37) Christine et Séverine sont liées, elles ont besoin l'une de l'autre pour se sentir exister : « Sans moi elle est perdue [...]. Quand elle s'en va le silence reprend. Quand elle n'est pas là, y suis-je? » (Angot, 1990, p. 27) Les deux filles sont réunies jusque dans la forme du texte par leurs paroles imbriquées. Si, dans ce texte d'Angot la narration est principalement assurée par la petite qui regarde Christine du ciel, la voix de Christine fait fréquemment irruption et ses paroles rapportées par l'enfant donnent l'impression qu'elles se partagent la narration. Ce sont deux « je » qui cohabitent. C'est un dialogue sans en être un. Christine et Séverine ne se parlent jamais, mais l'échange se produit quand même ; il se fait par l'histoire de Séverine et les mots de Christine.

Moi aussi j'ai besoin de ces récits pour vivre, pour survivre. Je cherche un réseau, une filiation, une communauté. Quand je lis les textes de Christine Angot, de Dorothy Allison, de Marie-Pier Lafontaine, de Neige Sinno, de Vanessa Springora, de Virginie Despentes, de Pattie O'Green, de Michelle Lapierre-Dallaire, de Rachel Graton et de toutes les autres, je ressens cette connexion. Contrairement à Sinno qui écrit feuilleter le récit des autres à l'épicerie, à la bibliothèque et dans les librairies, puis les remettre sur les rayons (2023, p. 245), moi, je les achète. Je les veux tous. Je veux les regarder, les toucher, tourner leurs pages, les aimer, alors je les ramène à la maison. Quand j'écris, tous ces livres sont près de moi. Quand je doute, je pose les yeux sur eux. Je suis rassurée de les savoir là, de les voir former une pile, une tourelle. Quand j'hésite, je pense à la justesse des mots qui s'y trouvent, à leur puissance et à leur pertinence. J'envie la précision avec laquelle ces femmes parviennent à écrire leur histoire. Le chemin qu'elles parviennent à se tracer dans toute la complexité de ce qui leur est arrivé.

Plusieurs de ces écrivaines décrivent en détail les violences dont elles ont été victimes. Je comprends qu'on puisse vouloir montrer toute la cruauté, révéler à quel point la violence peut être barbare, dire « c'est pire encore que ce que vous pouvez imaginer », je comprends qu'on puisse chercher à ne plus être seule avec les souvenirs et les images, à les faire exister hors de soi. Je ne peux pas être indifférente à celles qui décident de le faire et j'ai beaucoup de respect pour elles, je sais ce que ça demande. Je sais l'exigence, la douleur, la difficulté des relectures et des réécritures, la réexposition constante au même segment de violence. C'est une chose de vivre avec les images qui reviennent, mais c'en est une autre de les arrêter pour les étudier et les décortiquer, de faire stop pour les décrire, de rester là, longtemps, et de s'y promener pour consigner les détails. Je reconnais la force de ces femmes dans les mots précis choisis pour raconter les touchers douloureux, les caresses indésirées et les violences répétées.

J'ai beaucoup d'admiration pour elles, mais j'ai du mal à tolérer ces passages. Je vis les violences, je les ressens dans mon corps, comme une réactivation des souvenirs liés à ma propre agression. C'est un retour en arrière et chaque fois, étrangement, je me mets à comparer ce que j'ai vécu à ce que ces hommes leur ont fait subir sur des mois, des années, des vies entières. À côté de ce qu'elles ont enduré, ce qui m'est arrivé ce soir-là me paraît banal, presque ridicule. C'est l'accès aux détails qui m'amène à faire des rapprochements et qui me convainc que ce qui m'est arrivé est bien moins grave. Comme s'il y avait de petites et de grandes violences, qu'on pouvait les classer, les hiérarchiser, et que le degré de souffrance était proportionnel à l'importance des sévices, ceux endurés par les autres toujours plus graves que ceux qu'on m'a infligés. Séverine et Christine aussi comparent leurs histoires. Ce qui est arrivé à Christine, les abus lorsqu'elle était enfant, c'est un « modeste calvaire » (Angot, 1990, p. 37) pour Séverine, une petite souffrance, car « entre violée par un dingue et abusée par un ami, il y a une différence, non ? » (Angot, 1990, p. 21) Le phénomène est réel, « [l']amalgame des faits crée [...] une compétition entre les filles dans l'essence des malheurs subis. » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 11) C'est un réflexe que je m'explique mal. Je ne crois pas que l'on puisse juger des souffrances en fonction de ce qui a été vécu. Pourquoi je le fais, alors? Une question de survie, peut-être.

C'est risqué d'écrire que j'ai été agressée. Même si je le perçois comme un « acte de rébellion » (Connell et Wilson, 1974) et que je le fais pour me dresser contre le silence qu'on m'a imposé (O'Halloran et Cook, 2024), « [...] to reposition the problem from the individual psyche to

the social sphere where it rightfully belongs [...] » (Alcoff et Gray, 1993, p. 261), le danger que mes mots soient repris et retournés contre moi est réel. Trop souvent, les « [d]ominant discourses [...] subsume survivor speech in such a way as to disempower it and diminish its disruptive potential. » (Alcoff et Gray, 1993, p. 270) Alors, avant d'écrire, je dois calculer. Je ne peux pas le faire sans me soucier. C'est faux de penser que je suis libre de me raconter. Alors je lis. Je lis les histoires des autres, je regarde ce qui arrive à ces femmes qui parlent, j'examine les retombées. J'écoute attentivement, je réfléchis aux contrecoups, puis j'évalue mes chances. Je me demande si mon récit sera bien reçu ou rejeté, j'essaie de deviner en étudiant les réactions à la suite d'une publication. Je me demande pourquoi celui-là fait les manchettes et pas un autre, pourquoi celui-ci est critiqué et l'autre adulé. J'ai accepté une part de fatalité : j'ai moins de crédibilité, le regard que les autres porteront sur ce qui m'est arrivé aura toujours plus de validité que ce que j'aurai à en dire parce que c'est mon histoire que je raconte, parce que je l'ai vécue (Alcoff et Gray, 1993, p. 280).

Sur la question des faits, Sinno se demande si refuser « d'évoquer la crue et cruelle réalité » (2023, p.250) n'est pas une façon d'éviter, « [c]ar tant qu'on ne décrit pas exactement les actes, on reste dans une espèce de flou qui permet au lecteur de se conforter dans le déni [...]. [...] Tant qu'on ne voit pas, c'est encore possible de dire qu'il s'agit d'amour. » (Sinno, 2023, p. 250-251) Je me demande s'il ne faut pas remettre au lecteur et à la lectrice la responsabilité de leur déni, refuser de prendre ce poids sur soi. Je sais que je n'ai pas envie de décrire pour confirmer, pour « prouver » que j'ai bel et bien été agressée, pour m'assurer d'être crue. Je ne souhaite pas encourager cette dynamique de « confession » dans laquelle la vraisemblance de mon histoire dépendrait de l'interprétation qu'en font les autres qui la reçoivent (Alcoff et Gray, 1993). La confession n'a rien d'émancipateur, « [...] confessional speech is not liberatory but instead a powerful instrument of domination. » (Alcoff et Gray, 1993, p. 263) Dans cette relation, il existe « [...] an unequal, nonreciprocal relation of power » (Alcoff et Gray, 1993, p. 272) entre la personne qui dévoile son histoire et l'autre à qui elle est racontée.

The confessional mode also reproduces the notion of « raw experience » and sets up binary structures between experience and theory, feelings and knowledge, subjective and objective, and mind and body. These binaries are instantiated in the discursive arrangement of the confessional, which splits speaking roles on the basis of these divisions. [...] it creates a situation in which the survivor – because of her experience

and feelings on the issue – is paradoxically the least capable person of serving as the authority expert. (Alcoff et Gray, 1993, p. 280)

Je repense à l'étudiante du colloque qui s'est dit « dérangée » de lire un récit d'abus sans avoir la certitude que tout ce qui s'y trouvait était réellement arrivé. En insérant de la fiction, je lui enlevais le pouvoir de juger de ce qui m'était arrivé. Incapable de faire la distinction entre le réel et le fabriqué, elle n'était plus en mesure de classer mon histoire en la comparant avec d'autres, avec la sienne, peut-être, pour juger de sa validité et de sa crédibilité. Je lui demandais de changer de posture et d'accepter l'incertitude. Sa réaction vient peut-être de la croyance que « [...] les femmes doivent exercer un témoignage meurtri, souvent vu comme impudique, donc en ce sens à la fois difficile et courageux, pour exprimer quelque chose qui devait ne pas être dit [...]. » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 6) Peut-être qu'elle trouvait que je manquais de courage, que j'aurais dû tout déballer, tous les aspects intimes de l'événement qui se rapporte à la sexualité : les violences, les gestes qui choquent et qui dérangent, les détails qu'on omet par pudeur, par gêne, par honte et qui ne regardent personne. Peut-être qu'il aurait fallu que je livre tout pour la convaincre de mon authenticité, de ma sincérité, peut-être que c'est vrai, peut-être que les femmes sont réellement « [...] condamnées à l'intimité étalée, condamnées à l'impudeur [...] » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 6)

Comment gagner le « droit d'être crue » sans devoir fournir des preuves, comment me libérer de ce fardeau qui fait de la vie un procès, comme si le fait d'avoir été agressée m'avait condamnée à passer le reste de mon existence au tribunal, à m'expliquer devant juges et jurés, en choisissant les bons mots, toujours, ceux qui décrivent, expliquent et qui rendent compte de ce qui s'est passé ce soir-là d'une façon claire et concise (Loney-Howes, 2018, p. 32.)?

Et si je me plie à cette exigence de vérité, à cette obligation de renvoyer aux faits pour que mon histoire soit qualifiée de « récit vraisemblable » et alors susceptible d'être reçue, si je fais le tri dans ce que je choisis de raconter, si je décide de nommer ce qui correspond à ce qui est attendu et que j'évince le reste pour que mon récit corresponde à la vision collective qu'on a d'un viol (Loney-Howes, 2018, p. 37), est-ce que je participe à encourager ce rapport de force? Si je choisis de décrire comment ils m'ont violée, de tout raconter et de tout dévoiler dans le moindre détail, est-ce que je participe à laisser ceux et celles qui adhèrent aux « hegemonic “scripts” governing the ways in which rape and rape trauma can be articulated [...] » (Loney-Howes, 2018, p. 27,

[l'autrice souligne]) me dominer en leur donnant le matériel dont ils et elles ont besoin pour m'invalider? Est-ce que je leur fournis ainsi les armes, et est-ce qu'en le faisant, j'abdique, j'accepte de fonctionner selon leur code, de répondre à leurs exigences et à leurs attentes? Et alors, est-ce que je me perds, est-ce que je m'efface? Parce que « [l']impudeur féminine, telle qu'elle est posée dans les pièges et les carcans d'un dispositif patriarcal d'émancipation, ne peut jamais renvoyer à un « je » unique, dissident, anarchique. » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 5) Est-ce que je disparaîs dans une masse de récits qui se ressemblent et dans lesquels les souffrances sont elles aussi perdues et invisibilisées par les violences? Est-ce que je deviens une parmi les autres, seule toujours, face aux violences de mon histoire? Ces règles, est-ce encore une façon de nous isoler les unes des autres, de nous étouffer, de nous enlever toute possibilité de nous rassembler?

Dorothy Allison affirme n'avoir jamais ressenti le besoin de raconter le détail des abus que lui avait fait subir son beau-père : « Plus que les détails concernant les abus sexuels, ce sont les questions concernant l'abandon et la trahison de ma famille que je veux examiner. » (2015, p. 84) Comme Allison, je cherche « [...] une écriture profonde, vécue au plus profond de soi, plutôt qu'une focalisation sur l'ethnographie [...]. » (Allison, 2015, p. 288) Je n'ai pas envie d'interroger les faits ni les violences, je veux comprendre comment on les tait, comment on maintient les victimes dans le silence en contrôlant le discours, comment on leur dicte ce qui devrait et ne devrait pas être dit en les condamnant, en les blâmant lorsque les composantes de leur expérience ne correspondent pas aux croyances véhiculées et comment la honte que cela engendre peut devenir un outil puissant de contrôle social, et, dans ses formes extrêmes, servir d'outils d'oppression (Mitchell, 2020). Alors, comme Brassard et Mavrikakis, je me demande :

Quel discours est-il possible de tenir sur les blessures des femmes? Quelle parole une femme peut-elle tenir sur elle-même qui puisse dire de façon originale les sévices qu'elle a subis? Enfin, quelle serait la réaction sociale capable d'entendre une singularité dans la douleur? La littérature peut-elle repenser des postures énonciatives qui semblent aller de soi, et tenter d'imaginer des stratégies discursives qui résistent ou reconfigurent la dialectique pudeur-impudeur dans laquelle les femmes sont prises? (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 14-15)

ÉCRIRE

[...] à croire que ce qu'on appelle la honte est en fait la forme de mémoire la plus vive et la plus durable, une modalité supérieure de la mémoire, une modalité qui s'inscrit au plus profond de la chair [...].

Édouard Louis, *Histoire de la violence*

Selon Sandra Lee Bartky, la honte « [...] [is a] psychic distress occasioned by a self or a state of the self-apprehended as inferior, defective, or in some way diminished. » (1990, p. 85) Pour Bartky, comme pour Silvan Tomkins, « shame is about inferiority » (Tomkins, 1995, p. 400), et cette émotion est liée au sentiment d'avoir transgressé une norme (Bartky, 1990, p. 87). La honte a à voir avec l'oppression : « [I]a honte est toujours indissociable d'un rapport de force. Il appartient au supérieur d'imposer la honte – y compris la sienne – à l'inférieur. » (Tisseron, 2006, p. 22)

Je connais bien la honte. Le lendemain de l'agression, elle était si vive que je pouvais à peine respirer. Je me dégoûtais, le sentiment était insupportable. Tout de suite après l'événement et pendant les quelques jours qui l'ont suivi, j'ai eu honte des gestes que ces deux garçons avaient posés, la manière dont ils m'avaient parlé, regardée puis touchée. Les semaines suivantes, j'ai cherché à interpréter ce qui s'était passé, à qualifier cet événement et à comprendre le rôle que j'avais joué. Les réponses que j'ai trouvées sont venues ajouter une couche de honte à celle déjà présente, et la honte a augmenté. Tomkins parle d'une « honte amplifiée » :

Magnification of shame occurs not only by combining multiple affects about the same scene, as when a rape victim may experience not only shame but disgust, dismay, anger and distress as well as terror, but also by combining multiple sources of *shame* about the same scene. (Tomkins, 1995, p. 403 [l'auteur souligne])

Ce que je connaissais des violences sexuelles à cette époque n'avait rien à voir avec ce que j'avais vécu ce soir-là. On m'avait appris qu'un viol c'était « [...] something violent and perpetrated by a stranger. » (Loney-Howes, 2018, p. 37) Je me répétais ce que j'avais trop souvent entendu, que j'exagérais, qu'ils n'avaient pas voulu que les choses se passent de cette façon, qu'ils

avaient bu, qu'ils avaient perdu le contrôle, un peu, mais que ça ne faisait pas d'eux de mauvais garçons, que c'était pulsionnel, trop fort pour être contrôlé, que c'était probablement à cause de ce que je portais ou de ce que j'avais dit, que je leur avais forcément envoyé des signaux, que je n'avais pas dit non et que je ne m'étais pas débattue, que c'était impossible pour eux de savoir, que j'avais bu moi aussi, que je ne me souvenais pas de tout, peut-être que j'avais dit oui, peut-être que je voulais ... (O'Halloran et Cook, 2024 ; Gravelin, Biernat et Kerl, 2024 ; Fakunmoju, 2022) Toutes ces fausses idées, je les pensais vraies. Elles m'ont été présentées comme des vérités (Cousineau, 2021). Et puisque « [...] les lois sociales et les stéréotypes culturels constituent une enveloppe qui participe à la construction du sens que nous donnons aux choses » (Cyrulnik, 2012, p. 166), je les ai utilisés pour m'expliquer ce qui s'était passé. Il n'y avait que deux scénarios possibles, deux façons de comprendre ce qui était arrivé ce soir-là : ou bien j'avais été forcée ou bien j'avais participé. Comme je ne m'étais pas débattue et que je n'avais pas tenté de me sauver, j'ai déduit que je n'avais pas été forcée. Si je n'avais pas été forcée, alors j'avais forcément pris part à ce qui s'était passé. Et comme « the experience of shame [...] turns the self against the self » (Mendible, 2016, p. 12), j'ai pensé que j'étais responsable. J'ai cru que je méritais de ressentir toute cette honte parce que j'avais manqué de jugement ; ce qui s'était passé était dégradant, immoral et j'y avais participé (Mendible, 2016, p. 12).

Discourses of rape are both productive and determinative. They are not simply narratives marketed for consumption in an entertainment context or « talk » about real things. They are themselves functional, generative, formative, strategic, performative, and real. [...] Representations of rape form a complex of cultural discourses central to the very structure of stories people tell about themselves and others. (Projansky, 2001, p. 2-3)

Les « shaming narratives » (Mendible, 2016) sont utiles pour certain·e·s. Ils servent à déterminer ce qu'est une violence et ce qui n'en est pas une, qui est une victime et qui ne l'est pas, vers qui diriger de l'empathie et à qui montrer de l'indifférence. La honte qui en découle est utilisée pour que chacun·e prenne la place qui lui est assignée. Ces narratifs situent les gens les uns par rapport aux autres et les émotions font bouger les corps : « [...] the “truths” of this world are dependent on emotions, on how they move subjects, and stick them together. » (Ahmed, 2014, p. 170 [l'auteurice souligne]) Ils ordonnent, puis structurent les interactions : « [...] shame and stigma play [a role] in positioning bodies within cultural narratives of inclusion and exclusion, prominence

and invisibility. » (Mendible, 2016, p. 9) Le « shaming » engendre la honte, et la honte maintient à distance ceux et celles qu'on ne veut pas voir ni entendre. L'histoire de celles dont le récit est spectaculaire est reçue, puis celles dont l'expérience paraît trop banale ou ordinaire, sont ridiculisées. La « bonne victime », celle dont l'histoire correspond aux attentes, est vue comme une survivante, alors que la « mauvaise victime » est culpabilisée et accusée à tort de chercher à attirer l'attention.

Ces fausses idées m'ont empêchée de comprendre, de parler et d'écrire. Elles m'ont donné l'impression d'être inadéquate partout et tout le temps, puis, plus tard, d'être une impositrice parmi les victimes. C'est à ces fausses représentations que j'ai comparé ce qui m'était arrivé et c'est à cause d'elles que j'ai eu honte de mon histoire et des faits qui la composent, honte que mon histoire ne corresponde pas à ce qui était dit, compris, entendu. C'est à cause d'elles que j'ai eu honte de mes réactions, de la manière dont je me suis adaptée à ce qui est arrivé, de mon absence de limites, de mes pertes de contrôle, de mes trous de mémoire, de mes doutes et de mes hésitations, de toutes les incohérences qui font de ce qui s'est passé la chose la plus compliquée à raconter. Et j'ai honte, encore, souvent. Comme j'ai eu honte lorsque l'étudiante m'a reproché le recours à la fiction. J'ai eu honte de ma décision de ne pas en faire un témoignage et de mon refus de reconstituer les faits. Ce qui était un choix pour moi révélait, pour elle, une incapacité à faire « la bonne chose ». Lorsqu'elle a dit « c'est malaisant de lire sans savoir si c'est vrai », j'ai senti qu'elle me responsabilisait de son inconfort, un inconfort qu'elle refusait de vivre. J'ai compris que c'était mon « incapacité » à rendre compte de ce récit de la façon convenue qui la gênait. Et c'était ma faute ; ce malaise qu'elle ressentait et qu'elle voulait éviter, c'est moi qui le générerais. Je me suis sentie mise à part : « [A]partness is felt in the moment of exposure to others, an exposure that is wounding » (Ahmed, 2014, p. 105), en marge de celles qui réussissaient à faire ce qu'il fallait pour que leur récit soit reçu. J'étais une « mauvaise victime » et une « victime-autrice » inadéquate. Cette ligne qu'elle a tracé entre les autres et moi, je l'ai ressentie dans mon corps comme une coupure. Ses mots m'ont tailladée et je suis restée avec la sensation brûlante et douloureuse qui accompagnait la blessure.

J'ai mis du temps à comprendre pourquoi j'avais perdu tous mes repères, le contact avec moi-même et l'accès à tout ce que je savais. Pourquoi je n'avais pas été en mesure de répliquer et d'argumenter. Les réponses, je les avais, j'avais déjà longuement réfléchi aux raisons qui

motivaient mon choix d'en faire une autofiction, j'avais déjà passé des heures à m'interroger sur la pertinence et le rôle de la fiction et j'étais convaincue, bien campée dans ma position. Je savais. Les théories que je connaissais par cœur débordaient de sens, tout le sens dont j'avais besoin pour soutenir ma réflexion. Mais une fois devant l'étudiante et face aux autres, une fois ses mots prononcés et son regard posé sur moi, tout est devenu noir. C'est la honte qui m'a empêchée de lui répondre. Après, c'est la honte d'être incapable de lui expliquer la pertinence de mon écriture qui m'a retenue (Ahmed, 2014, p. 27). J'avais chaud. L'air était lourd, pesant. Quelque chose exerçait une pression contre ma cage thoracique. J'avais envie de vomir.

Ça a duré cinq minutes, tout au plus. Mais c'était suffisant pour que je perde tout de vue, moi et ce qui m'avait emmenée jusque-là. Comme l'adolescente terrorisée que j'ai été et qui ne parvenait pas à donner un sens à ce qui lui était arrivé ce soir-là, je ne savais plus rien du chemin et des raisons qui m'avaient amenée à écrire cette histoire. Je ne sentais que la coupure.

Dans *The Cultural Politics of Emotion*, Sara Ahmed aborde la question du corps et de ses limites, limites que nous apprenons à comprendre et à ressentir en contact avec les objets et les autres qui nous entourent (2014, p. 25-26). Ahmed suggère que la conscience que nous avons de notre corps varie en fonction de ce que nous expérimentons au quotidien. Elle explique : « [...] my body seems to *disappear from view*; it is often forgotten as I concentrate on this or on that. » (Ahmed, 2014, p. 26 [l'autrice souligne]) Elle utilise la théorie de Drew Leder pour approfondir sa pensée autour de cette apparente « absence du corps ». Selon ce dernier : « the body is “absent” only because it is perpetually outside itself, caught up in a multitude of involvements with other people. » (Leder, 1990, dans Ahmed, 2014, p. 26 [l'auteur souligne]) Ce sont les émotions et les sensations, à cause de leur intensité, qui nous permettraient de ressentir les parois ou les limites de notre corps, l'inconfort et le malaise attirant à nouveau notre attention vers celui-ci (Ahmed, 2014, p. 26). Les expériences qui engendrent des sensations désagréables sont vécues comme « [...] a rendering present to consciousness of what has become absent [...]. » (Ahmed, 2014, p.26) Ahmed écrit : « pain seizes me back to my body. » (2014, p. 26)

Lorsqu'elle expérimente la honte, la personne honteuse « [...] se vit transparent[e] vis-à-vis d'autrui, dans l'impossibilité de cacher et de dissimuler son intimité. » (Scotto Di Vettimo, 2007, p. 92) Ce qui explique l'isolement qui s'ensuit, puis le silence, la volonté de disparaître et de ne plus être vue par les autres devant qui cette partie d'elle risque d'être exhibée à nouveau (Cyrułnik,

2012). Mais on oublie la douleur. Une douleur si vive qu'on perd conscience du reste. Le jour de ma présentation, je n'ai pas voulu me cacher ou disparaître. Il n'y avait que la coupure et la sensation de brûlure qui l'accompagnait. L'intensité et la brutalité de la douleur m'ont coupée des autres, « seize[d] me back to my body. » (Ahmed, 2014, p.26) C'était impossible de répondre à l'étudiante, je n'habitais plus le monde (Ahmed, 2014, p. 27).

La vérité, c'est que j'ai été prise par surprise. La solidité et l'assurance qui m'habitaient depuis quelques mois lorsque j'écrivais m'avaient convaincue que j'étais à l'abri de la honte. J'ai pensé que cette force faisait maintenant partie de moi et qu'elle était inébranlable. Mais devant cette étudiante et les autres présentes ce jour-là, le sentiment d'être une « mauvaise victime » était trop puissant. Et puis, il n'y avait pas que la honte générée par la situation dans laquelle je me trouvais au présent. Cette nouvelle honte était venue réactiver celle d'avant, celle vécue par l'adolescente. J'ai cru ce que j'ai entendu et j'ai pensé, pendant quelques minutes, que celles qui choisissaient de témoigner et de tout raconter faisaient mieux que moi.

Des jours après cette présentation, j'ai pensé que Kaye Mitchell (2020) disait vrai et que la honte servait bel et bien à produire et contrôler la « normalité » en place : « shaming might be used to contain and punish “ deviance ” and perpetuate a conservative status quo. » (Mitchell, 2020, p. 11 [l'auteur souligne]) Le silence dans lequel cette honte m'a plongée a empêché que quoi que ce soit ne se transforme : « When survivors are silenced [...] social change is obstructed; the structural causes and consequences of violence cannot be pinpointed when the act itself is concealed. » (O'Halloran et Cook, 2024, p. 1375)

Je me suis accusée, je me suis fait porter le blâme. Je me suis répété que je l'avais un peu cherché en tenant un discours en marge, que la honte que je ressentais était « [...] the affective cost of not following the scripts [...] » (Ahmed, 2014, p. 107) Je me suis demandé ce que les autres personnes présentes avaient pensé de l'intervention de cette étudiante. Si elles avaient été gênées, elles aussi, mal à l'aise pour moi ou en accord avec ses propos. Je me suis demandé s'il y avait d'autres victimes d'agression dans la salle et ce que mon silence avait eu comme effet sur elles, si elles avaient eu honte, elles aussi, si ma difficulté à renchérir les avait convaincues de rester silencieuses. Eve Kosofsky Sedgwick écrit sur la honte et sa contagion :

Shame [...] seems to be uniquely contagious from one person to another. [...] bad treatment of someone else, bad treatment by someone else, someone else's

embarrassment, stigma, debility, blame or pain, seemingly having nothing to do with me, can so readily flood me [...]. (Sedgwick, 1993, p. 14)

Je peux imaginer que la responsabilité qu'on me faisait porter et que mon incapacité à la refuser ne leur ait pas donné envie de se prononcer. Je ne sais pas ce que j'aurais pensé si j'avais été assise dans la salle, si les rôles avaient été inversés, qu'une autre avait été à ma place en train de présenter et que j'avais assisté à la scène. Ça m'apaise de penser que je me serais levée pour appuyer les propos de la présentatrice. Que je l'aurais appuyée en argumentant avec elle contre la pensée de cette étudiante. Qu'à deux, trois ou quatre, peut-être, si d'autres s'étaient jointes à nous, on lui aurait fait comprendre que sa réflexion était réductrice, qu'elle manquait de nuance et de sensibilité. Mais si j'ai figé à ce moment-là, alors que j'étais en pleine possession de mon sujet et préparée à le défendre, je n'aurais sûrement pas fait une bonne alliée. Je me serais probablement sentie honteuse d'appartenir à celles qu'on blâme et angoissée de prendre la parole de peur qu'on me comprenne mal ou qu'on me juge. Je sais que j'aurais été remplie d'empathie pour celle qui, devant, prenait le coup pour toutes les autres, comme je le suis pour toutes celles qui se font lyncher dans les médias après avoir osé traîner leur agresseur devant les tribunaux. Une empathie que je ne nomme pas, que je ne partage avec personne et que je ressens seule, chez moi, dans la sécurité de mon condo. Bartky écrit à propos de la honte et du silence :

The need for secrecy and concealment that figures so largely in the shame experience is disempowering as well, for it isolates the oppressed from one another and in this way works against the emergence of a sense of solidarity. (Bartky, 1990, p. 97)

\*\*

La honte est une « émotion intense et douloureuse. » (Ahmed, 2014, p. 103) Je sais qu'une partie de la douleur que j'ai ressentie après l'événement provenait du sentiment de n'appartenir nulle part, de ne plus avoir aucune valeur. Je savais que je ne pouvais pas faire partie du groupe des victimes de viol ; j'avais bien trop de choses à me reprocher dans ce qui s'était passé. Je ne pouvais pas non plus reprendre la place que j'occupais avant, je n'étais plus « respectable » ; cet événement m'avait souillée. Toute cette honte ressentie démontrait l'importance du lien qui m'unissait aux autres : « Shame binds us to others in how we are affected by our failure to “live up to” those others [...]. » (Ahmed, 2014, p.107 [l'auteurice souligne]) Et si j'ai vécu ce rejet de

façon si douloureuse, c'est parce que j'aurais voulu retrouver cette place que j'avais perdue : « In shame the individual wishes [...] to reconnect with others, to recapture the relationship that existed before the situation turned problematic. » (Tomkins, 1995, p. 400) Mais pour que le lien puisse se faire, il aurait fallu que l'histoire de ma honte puisse exister. Il aurait fallu qu'on entende, qu'on voit, qu'on comprenne et qu'on reconnaisse ce qui l'avait engendrée. Parce que la honte et la douleur ont besoin de témoins : « [...] who bare witness to pain [...] authenticate its existence. » (Ahmed, 2014, p. 31) Tout comme « le récit a besoin d'une adresse pour advenir véritablement comme récit. » (Ryckel et Delvigne, 2010, p.239) L'écriture autofictionnelle « [...] pren[d] à témoin le lecteur » (Richard, 2013, p. 103) et « [...] lorsque le milieu culturel permet de remanier le sentiment provoqué par la représentation de la blessure, la honte se métamorphose. » (Cyrulnik, 2012, p. 24)

Le jour où j'ai présenté mon projet, j'étais toute seule devant la classe, vulnérable. On m'écoutait, on me regardait, j'étais évaluée et nerveuse. L'étudiante qui a levé la main, elle, était pleine d'assurance. Elle était articulée, éloquente. Je l'ai sentie plus solide, plus apte que moi. Elle ne risquait presque rien en prenant la parole, alors que j'avais l'impression de mettre tout en jeu en présentant ce projet. Ça a suffi à établir un rapport de force entre nous. Son naturel et l'aisance avec laquelle elle déployait ses idées lui donnaient un ascendant sur moi, et « [c]entral to the shaming process is seeing the other as having "if not the right, then the skill or power to judge," [...]. » (Bouson, 2009, p. 8 [l'autrice souligne]) Si je lui ai accordé ce pouvoir, c'est à cause du discours qu'elle tenait. Au contact de ses mots, j'ai vite été ramenée en arrière. J'ai senti tout le poids des autres qui continuent de croire et de propager tous les préjugés. J'ai vu le regard de toutes ces personnes, trop bruyantes et trop présentes, que j'entends à la radio, à la télé, que je lis sur les réseaux sociaux et dans les journaux.

Si j'avais pu nommer ma honte à l'étudiante, à ce moment-là, peut-être qu'une certaine « égalité » entre elle et moi aurait pu être rétablie. Si j'avais été capable de lui expliquer ce que son discours venait bousculer, peut-être que je me serais sentie moins étouffée, et que j'aurais été en mesure de lui confier que je comprenais son inconfort, que c'était normal que les histoires d'abus engendrent des réactions émotives et des malaises. Que je pouvais comprendre qu'elle ait été saisie par mon incapacité à mettre en mots les violences que j'avais subies. J'aurais même pu lui dire que j'étais en accord avec elle, en partie, que c'était réellement dérangeant que je ne sois pas en mesure de reconstituer les faits de cette soirée, troublant que j'aie besoin de fictionnaliser

une partie de ce qui m'était arrivé pour y survivre. Que c'était difficile de constater que ces violences existaient et que c'était effrayant d'en avoir la preuve, la démonstration concrète, mais que j'avais besoin qu'elle entende, et les autres aussi. Que c'était éprouvant de lire et d'entendre ces histoires, que ce l'était pour moi aussi, mais qu'on partageait une responsabilité : « [...] *to learn to hear what is impossible.* » (Ahmed, 2014, p. 35 [l'auteur souligne]) Pour réparer ce que la honte a brisé, « [...] our respon[se] [...] should not be to forget the wound [...] [but] to learn to remember how embodied subjects come to be wounded in the first place [...]. » (Ahmed, 2014, p. 173) Et plus encore :

In order to break the seal of the past, in order to move away from attachments that are hurtful, we must first bring them into the realm of political action. Bringing pain into politics requires we give up the fetish of the wound through different kinds of remembrance. (Ahmed, 2014, p. 33)

\*\*

L'écriture est politique, écrit Ernaux : « Écrire *est*, selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire, conforter l'ordre social, moral existant. » (2003, p.68 [l'auteur souligne]) Je suis du même avis, l'écriture est un « [...] travail de mise au jour de la réalité. » (Ernaux, 2003, p. 70) Elle sert à retourner « le champ de l'entendu » (Jacob, 2001, p. 33), ce que l'on partage et qui nous semble évident : croyances, attitudes et habitudes (Jacob, 2001). Elle doit venir ébranler les fictions dominantes, ces façons de lire et de comprendre le monde « [...] [si] familières [...] qu'on les adopte comme réalité, comme nécessité absolue. » (Jacob, 2001, p. 35) C'est là, il me semble, une partie du pouvoir politique de l'écriture.

L'art accomplit sa fonction en proposant des versions, des fictions diversifiées du monde, d'autres organisations, d'autres matrices de perception, d'autres synthèses, d'autres images globales, d'autres intuitions, plus ou moins conformes aux fictions dominantes. Cette diversité des versions donne à voir les espaces du possible, du non-advenu, du renouveau, des mutations, des métamorphoses, du mouvement, du souffle, de la régénération, c'est-à-dire ouvre les espaces où nous pouvons continuer à naître. (Jacob, 2001, p. 37)

Alors, à la question posée plus tôt : « La littérature peut-elle repenser des postures énonciatives qui semblent aller de soi, et tenter d'imaginer des stratégies discursives qui résistent ou reconfigurent la dialectique pudeur-impudeur dans laquelle les femmes sont prises? » (Brassard et Mavrikakis, 2021, p. 15), la réponse est oui.

De nombreuses écrivaines ont défendu l'écriture au féminin en mettant de l'avant l'importance de développer une écriture qui serait en marge du discours dominant. France Théoret est l'une d'elles. En 1998, elle affirmait que « [l']écriture au féminin [...] propos[ait] l'émergence du sujet femme dans un langage conscient du fait que la langue patriarcale rend[ait] souvent invisible ce sujet féminin. » (Bordeleau, 1998, p. 16) Les victimes d'abus partagent ce même problème. Le discours actuel sur les violences sexuelles les invisibilise en s'assurant que l'agression « [...] remains something unspeakable within a given discourse unless it fits within the parameters of permissibility. » (Loney-Howes, 2018, p. 29) L'écriture de la honte se propose ici comme une réponse. Elle vient « bousculer les normes » (Loney-Howes, 2018) et faire éclater le cadre en place. L'écriture de la honte fait émerger le sujet « victime » parce qu'elle donne à voir l'événement à partir du point de vue de la personne qui en a fait l'expérience et non plus en fonction de ce qui est attendu. Elle se fait sans contraintes aucunes et sans exigence de dévoilement. Cette écriture « [...] [does] the work of translation, whereby pain is moved into a public domain, and in moving, is transformed. » (Ahmed, 2014, p. 173) Si je choisis cette écriture, c'est pour rétablir un certain équilibre, pour ne plus être soumise au regard des autres. Ce regard, je choisis de l'attirer vers moi. Je décide de le diriger sur ces aspects de mon histoire et sur ces parcelles de mon identité. Je fais le choix conscient de rendre accessible ces morceaux de mon histoire et ce qui s'y rattache. Et dans ce partage, parce qu'il s'agit bien d'un partage, la honte se transforme, comme le trauma quand je l'écris, « [...] *saying* something about a traumatic memory *does* something to it. » (Brisson, 2022[2002], p. 57 [l'autrice souligne]) Cette écriture, c'est un mouvement vers l'autre, un appel au dialogue.

L'écriture se situe au carrefour de conjonctions entre le développement de la pensée individuelle et celui de la pensée sociale en se manifestant *en même temps* comme une *trace visible* de la pensée en transformation et comme un acte posé à l'extérieur de soi par soi, pour communiquer avec un soi et autrui. (Fognini, 1996, p. 105 [l'autrice souligne])

En choisissant cette écriture, j'accepte de m'exposer, de nommer mon besoin d'appartenir (Kaufman, 1992) à cette société malgré le rôle qu'elle a joué dans l'émergence de la honte que j'ai éprouvée et que j'éprouve encore : « Failure to fully hear and understand the other's need and to communicate it's validity, whether or not we choose to gratify that need, breaks the interpersonal bridge and in so doing induces shame. » (Kaufman, 1992, p.16) Je choisis de m'exhiber malgré et à cause de cette incapacité de nos sociétés à entendre et à comprendre le besoin des victimes. Je le fais parce que j'espère obtenir une meilleure réponse, pour que le pont qui unit les victimes à la collectivité puisse être rétabli. Je le fais pour moi et pour les autres, pour qu'on reconnaisse l'inaptitude de nos sociétés et de nos structures à répondre adéquatement et avec bienveillance aux victimes de ces violences, et pour qu'un sentiment de sécurité soit retrouvé (Kaufman, 1992). J'y crois, comme bell hooks : « We are transformed, individually, collectively. As we make radical creative space which affirms and sustains our subjectivity, which gives us a new location from which to articulate our sense of the world. » (hooks, 1990, p. 153)

Cette écriture n'a rien de confessionnel. Elle n'a aucune « [...] visée pragmatique [...] [soit celle] de se délester du poids de la honte. » (Vettier, 2024, p. 3) Elle ne reproduit pas la dynamique « dominant·e-dominé·e ». Eve Kosofsky Sedwick se positionne clairement sur cette question, se délivrer de la honte est impossible :

The forms taken by shame are not distinct « toxic » parts of a group or individual identity that can be excised; they are instead integral to and residual in the processes by which identity itself is formed. They are available for the work of metamorphosis, reframing, refiguration, *transfiguration*, affective and symbolic loading and deformation, but perhaps all too potent for the work of purgation and deontological closure. (Sedgwick, 2003, p. 63)

Cette écriture revendique plutôt une différence, comme le ferait une écriture de l'abjection. Elle « [...] donne la possibilité de se dire dans l'espace public – et de ne plus se réduire au simple fait d'être dit. » (Vettier, 2024, p. 5-6) Elle « ouvr[e] les limites de ce qu'il est possible de dire, de faire et d'être publiquement dans la vie réelle. » (Eribon, 2015, dans Vettier, 2024, p. 5) C'est une écriture qui expose la honte et qui critique (Mitchell, 2020) ce qui la cause et ce qui l'entretient. Elle s'inspire de celle d'Annie Ernaux et d'Édouard Louis en « [...] révé[ant] une défaillance sociétale et “ systémique ” plutôt que subjective [...]. » (Vettier, 2024, p. 7) Grâce à cette écriture, « [...] raconter la honte permet de mettre à jour des dynamiques sociales, opposant des dominants

et des dominés [...] » (Vettier, 2024, p. 8) C'est une façon de donner à voir des « "alternative" rape scripts » (Loney-Howes, 201, p. 40 [l'autrice souligne]) et d'offrir des représentations plus justes, plus vraies. L'écriture de la honte remet en question les croyances actuelles, elle appelle aux changements, demande que les aspects dits « honteux » – les trous de mémoire, les incohérences, les oublis, les doutes, etc. –, liés à l'expérience de ces violences perdent leur charge négative. Elle fait exister les objets de la honte utilisés pour invalider et discréditer les victimes, et les « normalisent » en montrant la fréquence de leur présence.

Cette écriture, c'est un refus des règles. Et refuser de se soumettre au cadre en place, c'est créer « [...] [a] space for victim-survivors to define their own experiences and privilege their own knowledge, challenging the power of legal, clinical, and other phallogocentric discourses that govern the (un)speakability of rape and rape trauma. » (Loney-Howes, 2018, p. 40)

\*\*

On discute des violences sexuelles depuis longtemps. On en parle depuis les espaces non mixtes créés par le Mouvement de Libération des femmes (MLF) en France et les groupes de conscience aux États-Unis au tournant des années 1970 (Delage, 2016). Dans ces lieux, les femmes ont abordé la question du viol, elles ont partagé leurs histoires, échangé sur leur vécu, et à partir de ces expériences, elles ont réfléchi (Jacquemart et Masclet, 2017). Ces rencontres ont mené à plusieurs événements de mobilisations, comme le « Rape Speak-Out », où « women began to tell their story publicly. » (Connell et Wilson, 1974, p. XV) En s'organisant, cette nouvelle parole (Delage, 2016 ; Debauche, 2016) a entraîné la production de plusieurs écrits qui dénonçaient et interrogeaient la fonction du viol dans la structure sociale. En 1971, dans *Rape : The All-American Crime*, Susan Griffin identifiait déjà plusieurs mythes le concernant. Norren Connell et Cassandra Wilson ont commencé à parler d'une « culture du viol » dès 1974 dans *Rape : The First Sourcebook for Women* (Sanyal, 2024). Quelques années plus tard, Susan Brownmiller et Colette Guillaumin ont écrit que le viol servait « à l'établissement solide du pouvoir masculin » (Brownmiller, 1976, p. 27) et que la contrainte sexuelle exprimait le « droit de propriété » des hommes sur les femmes (Guillaumin, 1978, p. 25). Ces femmes ont laissé tout un héritage de réflexions et de témoignages, prouvant qu'il est faux de penser que le viol et le trauma sont indicibles ou qu'ils « resist language. » (Loney-Howes, 2018, p. 29)

L'échange, le partage et la prise de parole publique font partie des façons de faire des groupes féministes depuis longtemps. Et si « [l]es femmes dérangent le système [...] quand elles *parlent* » (Lippi et Maniglier, 2023, p. 167 [les auteur·e·s soulignent]), c'est précisément pour cette raison qu'elles continuent de le faire. Les différents mouvements qui se sont déployés sur les réseaux sociaux dans les dernières années – #MeeToo, #MoiAussi, #AgressionNonDénoncée, #BalanceTonPorc, etc. – sont venus réaffirmer la nécessité d'une prise de parole collective et le besoin des victimes d'être entendues. Bien que l'on signale l'ampleur de ces violences depuis plus de cinquante ans, « [...] les choses ont très peu bougé pour les personnes survivantes. [...] la fabrique et le *modus operandi* des institutions, qu'elles soient politiques, médiatiques, juridiques, communautaires et scolaires, sont demeurés quasi intacts [...]. » (Souffrant, 2022, p. 31 [l'auteurice souligne]) Pour Kharoll-Ann Souffrant, si « les personnes survivantes investissent les médias sociaux pour libérer leur parole et leur colère » (2022, p. 63), c'est parce que « [les] institutions sont souvent incapacitantes lorsqu'il est question de la lutte contre les violences sexuelles, du dévoilement, de la dénonciation et d'une réponse sociale adaptée aux besoins des personnes survivantes. » (Souffrant, 2022, p.63) Cette prise de parole en ligne, « c'est une façon pour les victimes [de prendre] le problème en main. » (Souffrant, 2022, p. 63).

Les détracteurs et détractrices de ces mouvements les ont qualifiés de « *dérives* » [...]. On reproche à #meeto [.] de renier la présomption d'innocence, [...], de ruiner sans jugement ni preuve des réputations, de contourner la voie juridique au profit du « tribunal médiatique ». » (Truong, 2022, para. 1 [l'auteur souligne]) Ces critiques témoignent d'une grande incompréhension. Lorsqu'on reproche aux victimes d'exagérer, d'accuser sans preuves, de ruiner des réputations et d'utiliser les médias sociaux pour se faire justice, c'est qu'« on ne comprend pas [...] qu'il s'agit d'autre chose : [qu']il s'agit d'ouvrir un espace de parole qui laisse une place à cet excès événementiel qui fait trauma au-delà du fait concret. » (Lippi et Maniglier, 2023, p. 173) Ces expériences de violences sont réelles et trop nombreuses. Elles doivent pouvoir être nommées, racontées, et discutées à l'extérieur du système juridique. Si ces actions collectives sont si critiquées, c'est parce qu'elles « [...] challenge the legal and therapeutic scripts that regulate how rape and its associated trauma are expected to be expressed. » (Loney-Howes, 2018, p. 27) Ces espaces de solidarité – groupes de parole, rassemblements ou mouvements sur les réseaux sociaux – menacent l'ordre en place puisqu'ils rendent possible, le « *peer-to-peer witnessing* » that seek to dissolve the

power relations between the professional and the victim-survivor, enabling survivor-to-survivor witnessing as a form of recognition. » (Loney-Howes, 2018, p. 43 [l'autrice souligne])

L'écriture de la honte répond au besoin énoncé par Lippi et Maniglier : « ouvrir un espace de parole qui laisse une place à cet excès événementiel qui fait trauma au-delà du fait concret » (2023, p. 173) et brise « the power relations between the speaker and the hearer [...] » (Loney-Howes, 2018, p. 43) C'est une écriture qui se sert de l'omniprésence de la honte et de sa surabondance pour rassembler les victimes : « [s]hared shame [is] a prime instrument for strengthening the sense of mutuality and community [...] » (Tomkins (1963) dans Frank et Wilson, 2020, p. 66) Si « [...] l'écriture du stigmaté est une manière de constituer une communauté solidaire » (Vettier, 2024, p. 5), le partage de la honte est aussi une occasion de la renverser, d'en faire un sujet de discours plutôt qu'un objet de silence. L'écriture de la honte, c'est la possibilité « [...] de nous installer ensemble dans un autre espace, un espace à nous, une chambre à nous, oui, mais à “ nous toutes<sup>2</sup>”. » (Lippi et Maniglier, 2023, p. 257 [les auteur·e·s soulignent]) C'est un lieu de rencontre, un point de contact. Une façon d'investir la marge « as a site of resistance » (hooks, 1990, p. 151), « as [a] location of radical openness and possibility. » (hooks, 1990, p. 153)

Pour bell hooks, la création d'espaces de solidarité est essentielle : « L'accomplissement individuel, si abouti soit-il, ne peut à lui seul soutenir les personnes marginalisées et opprimées. Nous devons nous rattacher à la lutte collective, à des communautés de résistance qui nous guident vers l'extérieur et le monde. » (hooks, 2024, p.177) J'aime l'idée d'une communauté de résistance, je la préfère au mot « sororité ». Comme Chloé Savoie-Bernard, « [j]e me méfie de plus en plus de la notion de « sororité », parce que je pense qu'elle gomme parfois les différences de classes sociales, de racisation, de privilège cisgenre entre celles qui s'autodésignent comme “sœurs”. » (Dorcé, 2025, p. 23-24 [l'auteur souligne]) La sororité est une question complexe qui m'amène à employer le terme avec prudence. Je n'adhère pas à l'idée d'une « sororité universelle » qui considère « [...] women as a cross-culturally singular, homogeneous group with the same interests, perspectives, and goals and similar experiences. » (Mohanty, 2003, p. 110) L'écriture de la honte dont il est question ici place la victime au centre de sa propre expérience. C'est une écriture qui

---

<sup>2</sup> Les auteur·e·s précisent faire « allusion au célèbre texte de Virginia Woolf, Une chambre à soi (Paris, Le Livre de Poche, 2020), [qu'iels] combin[ent] ici avec le nom d'un collectif féministe français particulièrement mobilisé sur la question des violences sexuelles et sexistes : <https://www.noustoutes.org> ». (Lippi et Maniglier, 2023, p. 257)

met de l'avant la différence et l'unicité de chaque histoire en montrant les rapports de force, les contextes politique, économique, culturel et social dans lesquels chacune de ces violences a été vécue.

Alors, même si des auteur·e·s suggèrent des conceptions nuancées de la sororité, je demeure réticente. bell hooks en offre une interprétation intéressante, et critique le modèle de sororité créé par les féministes bourgeoises. En désaccord avec l'idée selon laquelle ce serait « l'expérience de la victimisation partagée qui relie[rait] les femmes entre elles » (hooks, 2017, p. 122), hooks affirme que les femmes doivent « s'uni[r] à d'autres femmes sur la base de forces et de ressources partagées [...] [et que] [c]'est ce type de lien qui constitue l'essence de la Sororité. » (2017, p. 123) Dans *Sœurs. Pour une psychanalyse féministe*, Silvia Lippi et Patrice Maniglier sont du même avis : « On est sœurs dans [...] la puissance [...] et non dans la victimisation sexuelle partagée. » (2023, p. 223) Selon Lippi et Maniglier : « La sororité désigne un lien entre femmes qui se déroule tout à fait en dehors de l'espace phallique. » (2023, p. 229) Toujours selon ces auteur·e·s, ce qui caractérise la sororité, « c'est la forme même de la relation » (Lippi et Maniglier, 2023, p. 35), une relation horizontale qui ne s'inscrit pas dans la logique patriarcale et dans laquelle, « les sœurs, [...] fondent [...] un lien sans transcendance, un lien qui ne suppose qu'un seul plan [...]. » (Lippi et Maniglier, 2023, p. 231)

Si l'espace phallique dont parle Lippi et Maniglier renvoie au système patriarcal dominant, celui qui entretient les « phallogocentriques discours » (Loney-Howes, 2018, p. 40) qui contrôlent ce qui peut et ne peut être dit à propos du trauma lié aux violences sexuelles, celui qui nourrit la dynamique de « confession » abordée précédemment, alors peut-être que l'écriture de la honte permet la création d'un lien que l'on pourrait qualifier de « sororal » (Lippi et Maniglier, 2023).

Puisque l'objectif derrière l'écriture de la honte n'est pas de témoigner d'une impuissance ou d'une fragilité. Puisque je perçois la honte comme une force qui nous unit et que je crois qu'elle peut servir d'outil de parole. Parce qu'il n'est pas question d'utiliser son écriture pour s'y opposer, pour la rejeter ou l'enrayer, mais pour la faire exister, regarder la nôtre, puis voir et entendre celle des autres. Étant donné que je considère l'écriture de la honte comme un moyen pour les victimes de reprendre du pouvoir sur un récit, et que je l'envisage comme une ressource, peut-être, peut-être que cette écriture peut s'inscrire dans cet espace de sororité pensé par hooks. Je demeure toutefois sur mes gardes. Je préfère encore parler de communauté de solidarité et de résistance. Le mot « sororité » continue de me déranger.

J'ai beaucoup repensé au jour de ma présentation en relisant bell hooks. Ses mots m'ont fait comprendre que la honte que j'avais ressentie, ce jour-là, était liée au fait que ce commentaire venait d'une femme, une femme comme moi. J'avais – et j'ai encore – beaucoup d'estime et de respect pour l'étudiante qui a levé la main. C'est une femme intelligente qui s'est exprimée à plusieurs reprises au courant de la session et qui était particulièrement lucide quant aux différents systèmes d'oppression. J'ai beaucoup appris d'elle et de ses interventions. Je pense que je m'étais imaginé qu'elle me soutiendrait, peu importe, parce que nous sommes des femmes, parce qu'on se bat, toutes les deux, contre les nombreuses formes de domination.

Je ne suis pas fière de l'admettre, mais je pense que la croyance d'une « oppression partagée » m'habitait inconsciemment. J'écris « inconsciemment » parce que, si je le pensais, c'était sans le savoir. Si on m'avait demandé mon avis sur cette question, je n'aurais pas dit que toutes les femmes se comprenaient parce qu'elles sont des femmes. Je suis bien trop sensible aux différences, trop consciente des nombreux systèmes d'oppression qui se croisent et qui s'additionnent, trop lucide quant à leurs impacts sur l'expérience que chacun·e fait du monde. Mais je suis forcée d'admettre qu'il y a quelque chose de cette croyance qui était là, bien caché. Un résidu qui s'était accroché et qui opérait malgré moi.

C'est probablement cette parcelle de croyance bien enfouie qui m'a amenée à attendre plus de cette étudiante. À penser qu'elle serait d'accord avec moi et qu'elle m'appuierait. Comme si, parce que nous étions toutes les deux des femmes, une solidarité naturelle devait exister entre nous. C'est cette croyance qui a rendu l'expérience de cette présentation d'autant plus intolérable. C'est aussi elle qui explique, en partie, pourquoi j'ai ressenti la honte avec autant d'intensité ce jour-là, une honte amplifiée par le sentiment d'avoir été trahie par l'une des miennes. Mais, même si l'étudiante et moi étions d'accord sur plusieurs choses, nous ne partagions pas les mêmes repères pour reconnaître les oppressions. Le fait que nous soyons liées par le genre (hooks, 2017, p. 137) ne change rien à la position que nous occupons dans les autres systèmes d'oppression ni le bagage de connaissances et d'expériences qui nous aide, chacune, à voir différemment où se jouent les rapports de pouvoir.

Dans son livre *De la marge au centre. Théorie féministe*, bell hooks partage cette citation de Jane Rule en abordant la question du mot « soutien » : « Pour trop de gens, il signifie donner et recevoir un assentiment inconditionnel. C'est un concept fallacieux qui a créé des barrières à la compréhension et qui est à l'origine de vrais dommages émotionnels. L'interdiction de formuler

toute opinion critique n'est pas nécessaire à l'apport d'un réel soutien. » (Rule (1981) dans hooks, 2017, p. 149) Rule a raison. J'ai confondu « soutien » et « approbation ». J'ai cru que, pour avancer, j'avais besoin qu'on soit en accord avec moi. Je me trompais. Ce que l'étudiante m'a dit, ce jour-là, a fait naître des questions et des réflexions que je n'aurais jamais eues si elle s'était contentée d'approuver ce que je disais. Son intervention m'a poussée à regarder les choses autrement, depuis un autre angle. Ce désaccord m'a été utile, bien plus que l'aurait été une simple validation.

Mais cette idée d'une oppression commune nous amène à penser, à tort, que « [...] females are feminists by association and identification with the experiences that constitute us as female. » (Mohanty, 2003, p. 109) Alors que « [...] deux femmes ne se sentiront pas automatiquement solidaires l'une de l'autre » (hooks, 2017, p. 141) seulement parce qu'elles sont des femmes. Bien que cela soit difficile, il faut admettre que « [...] nous intériorisons les fables de notre société même lorsque nous leur résistons. » (Allison, 2015, p. 39), et le simple fait « d'endosser l'étiquette "féministe" » (hooks, 2017, p. 126) ne suffit pas à nous libérer de ce que nous avons intériorisé du sexisme et des « valeurs suprémacistes masculines » (hooks, 2017, p. 125). Nous devons désapprendre ensemble, dit hooks (2017).

Pour désapprendre, pour entreprendre un quelconque processus de déconstruction, il aurait fallu que l'étudiante et moi puissions discuter. C'est « [q]uand les femmes s'engagent activement dans une compréhension réellement soutenante de nos différences afin de corriger nos visions faussées ou malavisées, [que] nous posons les bases nécessaires à l'expérience de la solidarité politique. » (hooks, 2017, p. 151) Son désaccord, c'était l'occasion de faire exister mes valeurs et ma position, de « travailler à développer la [solidarité] » (hooks, 2017, p. 141), et je l'ai ratée.

Si j'avais pu lui nommer ma honte et ce qui l'avait engendrée, lui expliquer ce que les mots qu'elle avait choisis signifiaient pour moi, peut-être que cet espace aurait pu commencer à s'ouvrir. Mais j'étais trop traumatisée par le discours qu'elle tenait, trop envahie par la honte pour entrevoir cette divergence d'opinions comme un levier. Trop occupée, surtout, à me sentir menacée par elle et par son assurance pour me rendre compte que j'étais ailleurs, que je n'étais pas dans la rue, sur les réseaux sociaux ou dans un souper de famille, mais entourée de personnes avec lesquelles je partageais de nombreuses valeurs et avec qui je pouvais discuter. Je n'ai pas été en mesure de le voir ni d'imaginer une autre façon de gérer cette situation. Je n'ai pas compris que je pouvais faire autrement, que le rapport de pouvoir que je percevais n'était pas tout à fait celui que je connaissais

et qu'il ne se jouait pas de la même façon. Et si, ce jour-là, elle a reproduit l'idéologie dominante en reconduisant l'un de ses discours, je l'ai fait moi aussi. J'ai vu cette étudiante comme une adversaire, une rivale, une ennemie. Parce qu'elle était en désaccord avec moi, je l'ai rangée du côté « des autres » sans lui donner l'occasion de s'expliquer, sans lui donner la chance de m'entendre, et j'ai arrêté de la considérer comme une alliée. J'ai reproduit l'idéologie sexiste en croyant qu'il n'y avait que deux options possibles : la domination ou la soumission (hooks, 2017, p. 125). Je lui ai attribué des pensées et des sentiments. J'ai pensé que c'était impossible qu'on se comprenne, alors que « [...] les femmes sont capables de se confronter les unes aux autres, de faire face à l'hostilité, de la combattre, puis de la dépasser pour tendre vers la compréhension réciproque. » (hooks, 2017, p.150) Tous ces mythes intériorisés nous ont volé la possibilité de communiquer, la chance de réfléchir ensemble.

J'aurais aimé avoir l'assurance de Rule, me dire « [n]o one else can discredit my life if it is in my own hands [...] » (Rule, 1981, p. 178) et trouver la force de m'affirmer. J'aurais voulu me répéter : « I do not have to make anyone else carry the false burden of my frightened hostility » (Rule, 1981, p. 178). Parce que si j'y repense, c'est vrai que j'ai traîné la peur avec moi dans cette interaction. Une peur qui n'appartenait ni à ce lieu ni à ce moment. Une peur qui venait d'avant, d'ailleurs, d'une autre vie. Une peur qui vient avec une rage et un épuisement. La peur de ne pas venir à bout de cette histoire, qu'on ne comprenne jamais ce que ça veut vraiment dire avoir été violée. La rage de se sentir incomprise. L'épuisement qui vient avec le fait de devoir recommencer à s'expliquer encore, et encore, et une autre fois encore.

Dans son livre *Anatomie de ma honte*, Tessa McWatt écrit : « [...] en comprenant que la honte enfouit notre rage, mais aussi notre compassion, empêchant l'accès à l'un et à l'autre [...], un chemin s'ouvre devant nous. Un nouveau chemin. » (2021, p. 169) Quand je repense au jour de ma présentation, la colère remonte, comme je l'ai sentie grimper ce jour-là. Au moment d'écrire ces lignes, je sais que c'était de la colère, mais je ne crois pas en avoir été consciente à ce moment-là. Aujourd'hui, je sais que j'étais en colère qu'on me ramène ce discours, qu'on juge ma façon de faire, de réagir et de penser. En colère de devoir me défendre, encore, de devoir me justifier et de me sentir accolée au pied du mur, comme si j'avais quelque chose à prouver, à démontrer. Je sais que j'étais fâchée qu'on me demande d'appuyer mes propos avec encore plus de sources. Frustrée qu'aucune démonstration ne soit jamais suffisante. En colère de me sentir coincée dans une bataille

que je n'ai pas choisie, d'étouffer, de devoir m'époumoner à rabâcher toujours les mêmes statistiques, les listes de symptômes et de conséquences. Enragée, surtout, de ne pas être en mesure de rétorquer, de me sentir prise dans un corps vidé de son essence, figé, gelé par la peur, la honte et l'angoisse.

Il aurait probablement fallu que je puisse nommer cette colère et la laisser sortir ce jour-là. Peut-être que ça m'aurait permis de faire de l'espace pour ce « nouveau chemin » dont parle McWatt. Peut-être que, si j'avais été en mesure de le faire, j'aurais vu apparaître une ouverture, petite, mais suffisante pour que l'indulgence et la bienveillance parviennent à s'y glisser. Peut-être qu'à ce moment-là, une réelle possibilité de dialogue aurait pu émerger. Mais « [ma] colère, mon droit à y recourir, on me l'a désenseigné, dénaturé, retiré [...] » (Roy, 2018, p. 21) J'étais doublement condamnée au silence ce jour-là. Enragée et honteuse. Frustrée d'avoir honte et honteuse d'être en colère.

Tout ce que je n'ai pas pu articuler devant l'étudiante, toutes les pensées, les émotions, la honte vécue lors de ma présentation, puis celle liée à l'agression, je n'ai pas été en mesure de les dire, mais j'ai pu les écrire, ici. Alors je me demande : « L'écriture de soi [...] pourrait-elle offrir une issue à ce qui ne se dit pas, ou ne s'entend pas – pas encore [...] ? » (Grenier, 2014, p. 89) Ou plus précisément, « [l]'écriture viendrait-elle pallier les déficits de la parole, ou de l'écoute ? » (Grenier, 2014, p. 95) En les écrivant, ces choses, je les ai remuées, regardées puis réfléchies. Ce qui s'est absenté dans l'interaction, ce qui, de moi, est disparu devant l'étudiante et les autres, m'a été retourné dans l'écriture. Alors, forcément, l'écriture peut quelque chose que la voix ne peut pas.

L'écriture et la parole ne semblent pas emprunter le même chemin pour accéder aux mots. Ce qui m'amène à croire que « [...] ce qui ne peut se dire peut encore s'écrire. » (Grenier, 2014, p. 90) Peut-être que c'est vrai et que l'écriture peut parvenir, dans une certaine mesure, à « compenser les carences de la parole. » (Grenier, 2014, p. 96) Je sais que cette incapacité à m'exprimer oralement, à nommer, à prendre la parole pour défendre mes opinions, c'est aussi une difficulté à habiter pleinement l'espace, à occuper le monde de mon corps et de mes pensées, à exister devant les autres. En écrivant, j'apparais dans le monde autrement, j'interagis différemment : « “[s]'écrire”, c'est consentir à exister. C'est se poser comme auteur d'une réalité qui ne tient pas qu'à soi-même, partageable. » (Grenier, 2014, p. 95)

L'écriture de soi, c'est « [...] avant tout une question de désir, c'est-à-dire, de passage vers l'autre : l'autre-en-soi et l'autre-hors-de-soi. » (Gagnon, 1989, p. 169) L'écriture de la honte, c'est un lieu de rencontre, la possibilité d'une réelle solidarité entre et avec les victimes, où s'écrire, écrire « la vérité sur la réalité qui est la nôtre » (hooks, 2024, p.35), raconter ce qu'on vit et ce qu'on ressent devient une façon de résister (hooks, 2024).

\*\*

Dans *Triste Tigre*, Sinno dresse une liste des raisons qui l'ont d'abord poussée à ne pas vouloir écrire ce livre. Ainsi, elle écrit : « J'aimerais faire autre chose, j'aimerais penser à autre chose, avoir une vie qui ait un autre centre. » (Sinno, 2023, p. 96) Sinno n'y arrive pas et moi non plus. Comme elle, je préférerais écrire une autre histoire que celle-là. Je voudrais arrêter de me chercher dans ce passé, ne plus mettre ce viol en avant-plan, cesser d'interpréter le monde à partir de lui. Mais je ne sais pas comment. Alors, je continue de l'écrire. Je propose différentes versions à des revues de création. J'en fais de courts textes et des récits plus longs. J'en fais un mémoire. Il semble qu'on n'y puisse rien. Peu importe le temps qui passe, tout semble rester « en rapport avec le viol. » (Sinno, 2023, p. 175) La perception que j'ai du monde, de moi, mon rapport aux autres, à la lecture, à l'écriture, tout y est lié. C'est impossible d'écrire autre chose. J'ai essayé de choisir un autre sujet et de m'y commettre. Mais chaque fois, j'ai eu l'impression de faire semblant, de jouer à l'écrivaine. Alors je m'y suis remise, j'ai recommencé à écrire cette soirée, puis les jours, les mois et les années qui l'ont suivie. Je ne me suis pas arrêtée pour réfléchir à l'idée de reprendre ce récit. Ça s'est fait tout seul, sans moi. « Derrière l'histoire que je raconte se trouve celle que je tais » (Allison, 2021, p. 52), écrit Dorothy Allison. L'histoire de ce soir-là est plus forte que toutes les autres, c'est une évidence. Elle parviendra toujours à se tracer un chemin. Je ne sais pas quoi penser de sa persistance. Je ne sais pas quoi faire de son acharnement. Je ne sais pas ce que ça dit de moi comme écrivaine. Récemment, je suis retombée par hasard sur cette phrase d'Annie Ernaux : « J'ai l'impression de creuser toujours le même trou, dans mes textes. » (2011[2003], p. 22) Je me dis que c'est peut-être ça le travail, au fond, de traiter le sujet jusqu'à l'épuiser, de creuser le trou jusqu'à le vider. Je ne sais pas encore. Je pense que je m'accroche à cette idée pour me rassurer et que je l'écris un peu pour me convaincre.

Je sais que je n'ai pas réellement décidé d'écrire cette histoire. Je n'ai jamais ressenti le besoin qu'on sache ce qui m'était arrivé ni de raconter ce qui s'était passé ce soir-là pour qu'on me valide. Je l'ai fait parce que la colère était trop grande, parce que j'étais furieuse de voir certaines personnes fuir tout ce qui concernait ces violences : les témoignages, les conversations, les victimes, les livres. J'étais enragée que certaines personnes aient le choix « de ne pas savoir », révoltée que certaines décident de se fermer les yeux devant cette réalité, que d'autres ne se sentent pas concernées, et que d'autre encore continuent de les reproduire sans jamais se remettre en question. Je l'ai aussi fait parce que je ne pouvais pas faire autrement. Parce qu'il fallait que je fasse quelque chose de cette histoire pour qu'elle ne me tue pas. Pattie O'Green écrit que le viol, c'est l'annihilation de la vie et de la mort « pour créer un état de stagnation. » (2015, p. 114) Il fallait que je trouve une façon de rester en mouvement, de me maintenir hors de cet état d'inertie dans lequel mon corps et ma tête cherchaient constamment à retourner.

Alors j'ai écrit et j'écris encore. Je sais que l'écriture n'est pas une solution miraculeuse et qu'il ne s'agit pas d'un moyen accessible à toutes les victimes. Je suis consciente de ma chance, celle d'être une femme blanche, occidentale et universitaire. Je sais que toutes les victimes n'ont pas accès à des études, que toutes n'ont pas l'espace ni le pouvoir ou la possibilité d'aménager leur quotidien de façon à pouvoir réfléchir à ces questions. Je sais que plusieurs n'ont pas les mots, la force, ou la capacité de dire ou d'écrire ce qui leur est arrivé. Je sais que l'écriture peut paraître insuffisante, mais c'est ce que je peux faire de mieux pour l'instant. Écrire, prendre le crayon, tracer des lettres sur une feuille, déposer les doigts sur le clavier, appuyer sur les touches, regarder apparaître les mots à l'écran et les donner à lire. C'est ma façon d'agir, d'être en action.

Aujourd'hui, c'est difficile de dire si c'est moi qui choisis d'écrire cette histoire ou si c'est elle qui m'écrit. La vérité, c'est que je ne sais pas comment faire exister cette agression dans la réalité. Je ne sais pas quoi en faire dans le quotidien de ma vie. Je ne sais en faire qu'une seule chose : de l'écriture.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ahmed, Sara (2014), *The Cultural Politics of Emotions*, [fichier PDF], 2<sup>e</sup> éd., Édimburgh, Edinburgh University Press, 256 p.
- Alcoff Linda et Gray, Laura (1993), « Survivor Discourse : Transgression or Recuperation », *Signs*, vol. 18, n° 2, p. 260-290.
- Allison, Dorothy (2015), *Peau. À propos de sexe, de classe et de littérature*, trad. Nicolas Milon et Camille Olivier, Paris, Éditions Cambourakis, coll. « sorcières », 416 p.
- Allison Dorothy (2021), *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, trad. Noémie Grunenwald, Paris, Éditions Cambourakis, coll. « sorcières », 119 p.
- Angot, Christine (2005 [1990]), *Vu du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 93 p.
- Bartky, Sandra Lee (1990), *Femininity and Domination: Studies in the Phenomenology of Oppression*, coll. « Thinking Gender », New York, Routledge, 141 p.
- Benveniste, Émile (1966), « La nature des pronoms », *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 251-257.
- Bordeleau, Francine (1998), « L'écriture au féminin existe-t-elle ? », *Lettres québécoises*, n° 92, p. 14-18.
- Bouson, Brooks. J (2009), « Introduction », dans *Embodied Shame. Uncovering Female Shame in Contemporary Women's Writings*, Albany, State University of New York Press, p. 1-16.
- Brassard, Léonore et Catherine Mavrikakis (2021), « Les filles meurtries ont-elles droit au silence ? », *Sens public*, vol. 2, n° 31, p. 1-16.
- Brison, Susan J. (2022[2002]), *Aftermath. Violence and the remaking of a self*, New Jersey, Princeton University Press, 165 p.
- Brossard Nicole (2009[1985]), *La lettre aérienne*, [fichier PDF], 2<sup>e</sup> éd., Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 161 p.
- Brownmiller, Susan (1976), *Le viol*, trad. Anne Villelaur, Montréal, Éditions l'Étincelle, 568 p.
- Connell Noreen et Wilson, Cassandra (1974), *Rape: The First Sourcebook for women*, New York, New American Library, 283 p.
- Cousineau, Amélie (2021), « Les représentations des violences sexuelles contre les femmes dans les téléseries à grand public au Québec », Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, 172 f.
- Cvetkovich, Ann (2003), *An Archive of Feelings. Trauma, sexuality, and lesbian public cultures*, [format ePub], Durham, Duke University Press, 295 p.

- Cyrulnik, Boris (2012), *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 261 p.
- Debauche, Alice (2016), « Violences sexuelles » dans Rennes, Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, coll. « Hors collections Sciences Humaines », p. 691-700.
- Delage, Pauline (2016), « Après l'année zéro. Histoire croisée de la lutte contre le viol en France et aux États-Unis », *Critique internationale*, n° 70, p. 21-35.
- Delaume, Chloé (2010), *La règle du Je autofiction, un essai*, Paris, Presses universitaires de France, 95 p.
- Dorcé, Ricarson (2025), « Chloé Savoie-Bernard. Aller au fond des mots », *Liberté*, n° 347, p. 21-24, en ligne, < <https://www-erudit-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/fr/revues/liberte/2025-n347-liberte010054/107903ac/>>, consulté le 22 septembre 2025.
- Ernaux, Annie (2011[2003]), *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 149 p.
- Fakunmoju, Sunday B. (2022), « “She Lied”: Relationship Between Gender Stereotypes and Beliefs and Perception of Rape Across Four Countries », *Archives of Sexual Behavior*, n° 51, p. 833-847.
- Fognini, Mireille (1996), « Se penser – s'écrire – se lire – s'inscrire à l'interface des temps d'entre soi (s) et d'entre autres », dans Jean-François Chiantaretto (dir.), *Écriture de soi et psychanalyse*, Clamecy, L'Harmattan, p. 95-124.
- Frank, Adam J., et Wilson, Elizabeth A. (2020), *A Silvan Tomkins Handbook : Foundations for Affect Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 200 p.
- Gagnon, Madeleine (1989), « La tentation autobiographique », dans *Toute écriture est amour. Autographie 2*, textes réunis et présentés par Jeanne Maranda et Maïr Verthuy, Montréal, VLB éditeur, p. 168-174.
- Gravelin, Claire R., Biernat, Monica et Kerl, Emily (2024), « Assessing the Impact of Media on Blaming the Victim of Acquaintance Rape », *Psychology of Women Quarterly*, Vol. 48, n° 2, p. 209-231.
- Grenier, Louise, (2014), « Suivre les mots jusqu'à soi : Quel est cet amour surgi du désastre ? », *Le Coq-héron*, vol. 4, n° 219, p. 89-97, en ligne, doi:<[10.3917/cohe.219.0089](https://doi.org/10.3917/cohe.219.0089)>.
- Guillaumin, Colette (1978), « Pratique du pouvoir et idée de nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n° 2, février 1978, p. 5-30.
- hooks, bell (1990), *Yearning : race, gender and cultural politics*, Toronto, Between the Lines, 236 p.

- hooks, bell (2017), *De la marge au centre. Théorie féministe*, trad. Noomi B. Grüsig, Paris, Éditions Cambourakis, coll. « sorcières », 299 p.
- hooks, bell (2024), *Sororité : guérir des blessures psychiques infligées par la domination*, trad. Pauline Tardieu-Collinet, Louise Cabannes et Leslie Talaga, Paris, Payot, 239 p.
- Jacob, Suzanne (2001), « L'entendu », dans *La Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, p. 31-50.
- Jacquemart, Alban et Masclat, Camille (2017), « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 46, p. 221-247.
- Kaufman, Gershen (1991), *Shame. The Power of Caring*, 2<sup>e</sup> éd., Rochester, Schenkman Books, 263 p.
- Lippi, Silvia et Patrice Maniglier (2023), *Sœurs. Pour une psychanalyse féministe*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 337 p.
- Loney-Howes, Rachel (2018), « Shifting the Rape Script: “Coming Out” Online as a Rape Victim », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 39, n° 2, p. 25-57.
- Louis, Édouard (2016), *Histoire de la violence*, Paris, Seuil, 231 p.
- McWatt, Tessa (2021), *Anatomie de ma honte*, [format ePub], trad. Chloé Savoie-Bernard, Montréal, Mémoire d'encrier, 218 p.
- Mendible, Myra (2016), « Introduction », dans *American Shame : Stigma and the Body Politic*, Bloomington, Indiana University Press, p. 1-24.
- Mitchell, Kaye (2020), *Writing Shame: Contemporary Literature, Gender and Negative Affect*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 296 p.
- Mohanty, Chandra Talpade (2003), « Sisterhood, Coalition, and the Politics of Experience », dans *Feminism without Borders : Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*, Durham, Duke University Press, p. 106-123.
- O'Green, Pattie (2015), *Mettre la Hache. Slam western sur l'inceste*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 125 p.
- O'Halloran, Olivia et Cook, Nancy (2024), « Breaking the silence: exploring women's experiences of participating in the #MeToo movement », *Feminist Media Studies*, Vol. 24, n° 6, p. 1371-1385.
- O'shea, Brittany et al. (2024), « Rethinking sexual violence labels : exploring the impact of “victim” and “survivor” discourse », *European journal of psychotraumatology*, vol. 15, n° 1, en ligne, doi<<https://doi.org/10.1080/20008066.2023.2296329>>
- Projansky, Sarah (2001), « Introduction » dans *Watching Rape. Film and Television in Postfeminist Culture*, New York, New York University Press, p. 1-25.

- Richard, Annie (2013), *L'autofiction et les femmes. Un chemin vers l'altruisme?*, [fichier PDF], Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 170 p.
- Roy, Nathalie-Ann (2018), « Une grosse brosse sale », dans Geneviève Morand et Nathalie-Ann Roy (dir.), *Libérer la colère*, [format ePub], Montréal, Les Éditions du remue-ménage, p. 21-22.
- Rule, Jane (1981), *Outlander. Stories and Essays*, Tallahassee, The Naiad Press Inc. 207 p.
- Ryckel de, Cécile et Frédéric Delvigne, « La construction de l'identité par le récit », *Psychothérapies*, vol. 30, n° 4, p. 229-240.
- Sanyal, Mithu (2024), *Le viol anatomie d'un crime, de Lucrèce à #MeToo*, trad. Vincent Langlois et Gerrit Wetter, Gatineau, Écosociété, 282 p.
- Scotto Di Vettimo, Delphine (2007), *Vivre et survivre dans la honte, aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 316 p.
- Sedgwick Kosofsky, Eve (1993), « Queer performativity: Henry James's The art of the novel », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 1, p. 1-16.
- Sedgwick, Eve Kosofsky (2003), *Touching feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke University Press, 195 p.
- Sinno, Neige (2023), *Triste tigre*, Paris, P.O.L éditeur, 283 p.
- Souffrant, Kharoll-Ann (2022), *Le privilège de dénoncer*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 123 p.
- Tisseron, Serge (2006), « De la honte qui tue à la honte qui sauve », *Le Coq-héron*, vol. 184, n° 1, p. 18-31.
- Tomkins, Silvan S (1995), « The varieties of shame and its magnification » dans E. Virginia Demos (dir.), *Exploring Affect: The Selected Writings of Silvan S Tomkins*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 397 à 410.
- Truong, Nicolas (2022), « #metoo face à une contre-révolution venue de l'antiféminisme comme du féminisme », *Le Monde*, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/14/metoo-face-a-une-contre-revolution-venue-de-l-antifeminisme-comme-du-feminisme\\_6145754\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/14/metoo-face-a-une-contre-revolution-venue-de-l-antifeminisme-comme-du-feminisme_6145754_3232.html)>, consulté le 23 septembre 2025.
- Vettier, Chloé (2024), « Retranscrire l'expérience de la honte aux XXe et XXIe siècles : de la confession à l'auto-socio-analyse », *Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles*, Vol. 13, p. 1-15.